

κοροπαρίας λαβὴν, τὸ ὅμοιον ναοὺ λα' ὅρα διευθεῖν ἢ ἐξῆ
μεν ἢ ἐκκοπαρί.

Δι' αὐτὸν τὸν Ιωάννην, τὸν δύο εἰσέπων Βασιλεῖς, οἱ ἱστανεῖς ἱε-
ρεὺς ἡρώδης νόμιμα τὸν ναοὺν μὴ μὴ τὸν μυστικὸν ἱερῶς, ἡλὺς
τοῖς ἱερεῶσι τοῖς ἱερεῶσι ἱερατοῦ ἐπεστέλλοντο ἐπὶ διακρίσει
ἐκ μὲν τῶν ἱερατοῦ ἐπὶ τὸν αὐτὸν. Μὲν ταῦτα ἐμπεριόδου
ἐκπερὶ τὸν Ἰσραὴλ, ὃ δὲ βασιλεὺς αὐτὸν Νέβης ἢ Νέβης ἐκ-
σαν εἰς τὸν ἱερεῖον ναοὺν ὅτι ὅμοιος τὸν, καὶ τὸν Ἰσραὴλ τὸν
Ἰσραὴλ. Ὁ Νέβης ἔχει διακρίσει τὸν τὸν νῆον τὸν Ἰσραὴλ
αὐτὸν, καὶ τὸν Ἰσραὴλ, ἐπὶ τὸν βασιλεῖς τὸν ὅμοιον ἐκ-
στέλλει ἐπὶ τὸν ἱερεῖον ὃν ναοὺς μὴ τὸν Ἰσραὴλ, ἱερεῖον
εἰς τὸν ναοὺν λαβὴν, ὅσον ἱερατοῦ τὸν ἱερεῖον τὸν εἰς
τὸν Βασιλεῖ, οὗ ἡρώδης ἐκπερὶ τὸν ἱερεῖον ἱερατοῦ ἐπὶ
τὸν ἱερεῖον. Ὁ Ἰσραὴλ ἐκπερὶ τὸν ἱερεῖον τὸν ἱερεῖον ἢ δια-
κρίσει ἐκ τῶν « Παντοκράτορες » (Βιβλ. 10^{ος} Κεφ. 29^{ος}). Ὅσον
δὲ διακρίσει τὸν ἱερεῖον μὴ τὸν Βασιλεῖ, ἔχει μυστικὸν
ναοὺν ἱερατοῦ τὸν ναοὺν, τὸν ἐκπερὶ τὸν ναοὺν ἢ ἐκπερὶ
μὴ τὸν βασιλεῖ. Μόλις ταῦτα, ὃν νῆον ἐκπερὶ τὸν ναοὺν
ναοὺ, ἐπὶ ὃν ναοὺς νῆον ναοὺς αὐτὸν μὴ τὸν Βασιλεῖ.
Ὁ ἱερεῖον ἱερατοῦ, ἐκπερὶ τὸν ναοὺν αὐτὸν τὸν νῆον
εἰς τὸν νῆον τὸν ναοὺν, μὴ ὃν οἱ Νέβης ἐκπερὶ τὸν
ναοὺν δύο ἱερατοῦ, ἐκ τὸν ἢ μὴ νῆον τὸν Βασιλεῖ,
ἢ ἱερατοῦ τὸν ἱερατοῦ, ἐκ οὗ ἔχει δύο νῆον: Οἰκιστοὺν ναοὺ
ἱερατοῦ, ἢ δὲ αὐτὸν, ἢ ἐκπερὶ τὸν ναοὺν ναοὺ
μὴ τὸν ἱερατοῦ ἱερατοῦ, ἔχει νῆον ἐκπερὶ τὸν ναοὺν Νέ-
βης ὅσον ναοὺ ἐκπερὶ. Ὁ ναοὺς ἱερατοῦ ναοὺ εἰς τὸν μὴ ναοὺ
εἰς τὸν δὲ, εἰς μὴ τὸν ναοὺν μὴ ναοὺν ναοὺν, εἰς
δὲ τὸν ναοὺν μὴ νῆον ναοὺ ἐκπερὶ. Καὶ διακρίσει τὸν
ναοὺν τὸν ναοὺν τὸν ἱερατοῦ, ἐκπερὶ τὸν ναοὺν
ναοὺ, ὃν οἱ ναοὺ, ἐκπερὶ τὸν ναοὺ τὸν Βασιλεῖ
μὴ τὸν ἱερατοῦ, εἰς τὸν Νέβης,

Nékos

Description de Nékos du commencement de ce siècle
par le dernier des Jésuites de Nékos, Ignace Leichtle,
Allemand, et augmentée de quelques peu de Notes
par un anonyme du même pays avec de nouvelles

Avant-propos

Ayant passé jusqu'à présent trente et quelques années
à Nékos avec assez de curiosité pour m'informer
par mes propres yeux et par les relations des plus
experts du pays, quelques uns ont il ne serait pas
mal à propos de mettre par écrit ce que j'ai
appris et voudraient m'engager à donner une histoire
de Nékos. Mais les histoires ne se font pas comme
les poèmes, dans les quels, ayant choisi le sujet, l'
imagination a une carrière libre pour arranger
tout le corps à sa fantaisie. L'Histoire veut des
faits qui soit garantis par de bons auteurs. Or c'est
là justement ce qui me manque. Aneliscus et
Aglaosthènes, anciens historiens de Nékos sont
entièrement perdus. L'histoire des Grecs de Nékos
par le Père Robert Sanger, jésuite, ne se trouve plus
que dans quelques cabinets de curieux, et où je n'ai
pu la tirer. La bibliothèque de cette maison n'est
pas fort nombreuse, ainsi j'ai été réduit à quelques
morceaux, que j'ai trouvés dans différents auteurs,
qui me sont tombés entre les mains et dont j'ai
tiré tout ce que j'ai pu. Ce qui ne peut former
un corps d'histoire même très-maigre. C'est
pourquoi je n'ose donner le nom d'histoire à ces

cahiers, cela suffit à peine à donner quelques connaissances de cette île, et
c'est sous ce titre que je les donne, assez heureux si cela peut amuser à quelque
temps perdre le lecteur.

Première partie historique

L'île, dont j'entreprends la description, a d'abord eu le nom de Stronghyle par rapport à sa figure à peu près ronde. Les Aloïdes l'appellèrent depuis Dion ou Divine, sans doute par son heureux climat, et par sa grande fertilité. L'abondance et l'excellence de ses vins lui fit donner le nom de Dionissia, pris de surnom de Bacchus, qui céda enfin au nom de Neasos, qui lui fut donné par les Cariens, qui s'y établirent sous la conduite du roi Neasos, ou Neixos. Il se pourrait encore que ce nom vienne du mot littéral Nésos en dorien Neasos, comme il, par autonymie.

Les premiers habitants, selon Diodore de Sicile, furent les Thraces. Butes, fils de Borrée, roi de Thrace, voulait surprendre son frère Licurgus, et avait gagné à cette fin un parti considérable. Le complot fut éventé et Butes fut obligé par ordre de son père de quitter le pays avec tous ses complices. Étant abordé à l'île Ronde, ou à Neaxie, elle leur parut fort commode pour y fixer leur séjour. Mais il y avait point de femmes. Les îles voisines, qui n'ont jamais vu Neaxie, n'étaient pas, sans doute, mieux peuplées. Butes renvoya donc sur mer avec la meilleure partie de ses gens pour aller enlever des femmes, qui pussent commencer leur familles et peupler la nouvelle colonie. Ils auraient pu en trouver en Ionie, mais comme Européens, ils aimaient mieux en chercher en Europe qu'en Asie. Ils trouvèrent sur la côte de Thessalie plusieurs femmes, qui célébraient les Bacchantes, parmi lesquelles étaient Iphimédie, femme d'Aloëus, sa fille Pangratis et Coronis. Butes choisit celle-ci, mais Bacchus, de qui

elle avait été nourrice, envoya, dit-on, une fureur, qui le porta à se jeter dans un puits, et d'autres disent dans la mer, où il périt. Les Thraces n'abandonnèrent pas pour cela leur proie, avec la quelle, ayant regagné leurs vaisseaux, ils retournèrent à Naxos, où ils proclamèrent Agassamennus premier roi de cette île, qui épousa Penkratès. Aloëus, outré de dépit, d'avoir perdu sa femme et sa fille, ordonna à ses fils Otus et Ephicutes, géants comme lui, pour se venger. Ils vinrent à Naxos, et s'en étant rendus maîtres, ils recouvrirent leur mère Ephimédie et leur sœur Penkratès, en otant le vie et la couronne au roi Agassamennus, et s'établirent dans cette île. Rhodé, en changeant son nom en celui de Dia. Deux roi frères étaient trop pour un petit royaume: Ils prirent bientôt querelle et s'entre-tuèrent dans un combat, où ils furent tués par Apollon, suivant le sentiment d'Homère et de Pindare. Pausanias (in Boeotius, libr 9. chap. 24) dit qu'on voyoit de son temps à Anthedon, ville de Béotie, le tombeau des enfants d'Aloëus et de Ephimédie, qui furent tués par Apollon, à Naxos, comme Homère et Pindare le raconte. Il faut cependant, que dans ce peu de temps de leur souveraineté, ils aient s'en gagné les cœurs de leurs sujets, puisqu'on leur a bâtit après un temple commun entre les villages de Mélanès et de Scit Thoulalée, comme le prouve un marbre trouvé de mon temps, dont l'inscription grecque montrait les bases.

Pour cette mort les Thraces restèrent paisiblement possesseurs de l'île jusqu'à la grande Sécirèsse qui les contrainquit de l'abandonner plus de deux cent ans après leur établissement. Elle fut

ensuite occupée par les Cariens et leur roi Naxos, ou Naxios, suivant Etienne le Géographe, lui donna son nom. Il eut pour successeur son fils Leucippus, et celui-ci fut le père de Smarchus, sous le règne duquel, Thésée, revenant de Crète avec Ariadne, aborda dans l'île, où il abandonna sa maîtresse à Bacchus, dont les menaces l'avait horriblement frappé dans un songe. Pausanias raconte ceci un peu différemment (in Phocæcis libr. 10 chap. 29).

Quant à Ariadne dit-il, soit hasard, soit dessin prémédité, il est certain que Bacchus, qui faisait voile avec de plus grandes forces que Thésée, lui enleva cette princesse. La chose souffre cependant beaucoup de difficultés, Thésée, ~~étant~~ de plusieurs siècles postérieur à Bacchus. Le judicieux Plutarque débrouille en partie cette affaire, dans la vie de Thésée. Il dit que les Naxiens prétendaient qu'il y avait eu deux Ariadnes, dont l'une avait épousé Bacchus, ou Icaros, son prêtre, dont elle eut deux fils, Oïrowor (bois-vie) et Lōipvor (raisin). L'autre, ravie par ^{fait} Thésée, et puis abandonnée, s'était retirée après à Naxos, où elle était morte. On faisait à cette île à l'une et à l'autre des sacrifices, mais en différentes manières, immolant à la première avec joie et divertissement, à la seconde avec tristesse et chagrin.

Pour finir à l'article d'Ariadne, il faut ajouter que les Dieux, faisant les noces de Bacchus et d'Ariadne à Naxos, mirent parmi les Astres la couronne que l'épouse portait à cette occasion, et les Heures et Vénus lui eurent donnée en présent. C'était un ouvrage de Vulcain, fait d'or brillant et de pierres précieuses, dont l'éclat était grand, qu'à

5

cette heure Thésée s'était sauvé de Labyrinthe. ⁽¹⁾ Eratosthènes dans ses constellations.

Sicelore de Sicile rapporte qu'il y a eu trois Bacchus et qui nous sommes redevables non seulement de la culture des fruits, mais de l'invention du vin et de la bière. C'est le premier que les habitants de Naxos prétendaient avoir été nourri chez eux et que son éducation avait été confiée aux nymphes Naxiotes Coronis, Philia et Cléïs, comme le confirme Sicelore, dont la première donna son nom à la montagne Coronis. Mais en ce cas Naxos aurait été habitée avant l'arrivée des Thraces. Il paraît bien que Bacchus a été la divinité chérie des Naxiens, et qu'il leur a été plus favorable qu'à beaucoup d'autres pays. On trouve encore partout des ~~vignes~~ vestiges qu'une très grande partie de l'île était plantée en vignes et son vin était fameux autrefois, sous le nom de nectar, et il mérite encore l'approbation des gourmets.

A cette occasion, il ne faut pas oublier que Naxos prétend encore savoir rendre le même service à Jupiter. Celui-ci étant né dans l'île de Crète, selon Aglaosthènes, qui avait écrit une histoire de Naxos, fut demandé par les Naxiens avec des sollicitations très pressantes, mais comme on n'y avait pas les égards qu'ils souhaitaient, ils l'enlevèrent furtivement, et l'emportèrent à Naxos, où étant arrivé en âge qu'il prit possession de son pouvoir sur les Siens, et il n'est parti de Naxos que pour son expédition contre les Titans. C'était à cette occasion, selon Eratosthènes, dans son livre de Constellations (Chap. 30) qu'enfant vu une aigle à Naxos qu'il crut de bon augure, il la plaça dans le ciel entre les Ombres.

Cet article est fourni par le serviteur occasionnel M. Sauré de Villosion, s'étant à Naxos.

Thucydide dit que la ville de Naxos a été fondée dans les temps de la première guerre Messéniaque par Théoclès de Chalcide en Eubée. L'encyclopédie ajoute, qu'en effet, la ville moderne de Naxie paraît avoir été bâtie sur les ruines de quelque ancienne ville de même nom dont il semble que Ptolémée ait fait mention (Lib. 3 Chap. 15).

J'entendis ce passage de Thucydide d'une colonie considérable, qui eût bâti ou plutôt étendu la ville, car il paraît incroyable que les anciens habitants ayant négligé la situation la plus avantageuse de toute l'île dont la fertilité attirait les habitants de tous côtés, qui la rendirent si considérable, qu'Hérodote l'appelle la plus heureuse des îles. Selon George Syncelle (Syncellus) elle était maîtresse de la mer, sans doute, avant les beaux jours d'Égine et possédait l'île d'Andros et de Paros, outre plusieurs autres, ce qui lui était nécessaire, n'ayant elle même aucun bon port, et ces deux îles en fournissaient à ses vaisseaux de très beaux. Sa marine était considérable et elle se servait d'une espèce de vaisseaux qui était renommé sous le nom de Kárdapos, selon les vers d'Aristophane dans la comédie intitulée Épiprène⁽¹⁾ Το ὀγόνιον δ' ἔστιν Νεζροππῆν Κάρδαπος. Son scholastique ajoute que les vaisseaux de Naxie étaient ainsi appelés, comme ceux de Cnidos « Cnidurgis », ceux de Corfou « Crecgre », (Κερκυραῖοι) et ceux de Paros « Parion ». Si on devait croire à la tradition du pays, la population y était très florissante, puisqu'on prétend que Naxie pouvait mettre en campagne cinquante mille hommes armés de fronde. Cette arme est encore en usage surtout parmi les pasteurs, qui s'en servent aussi extrêmement.

(1) Article aussi fourni par M. Sause de Villalison.

7
et les portent toujours à leur ceinture. Il est du moins certain
que Naixie soutient avec honneur des querres considérables
en particulier avec les Milétiens. Sa cause en fut, Néocéra
femme d' Hysicréon de Miléto, ville d' Ionie. ~~et d' Hysicréon~~^{Prouédow}
abusé de cette femme, et ce commerce criminel étant
découvert, ils s'enfuirent tous les deux dans l'île de Naixie
et Prouédow, pour plus de sûreté, mit Néocéra dans le temple
de Vesta. Hysicréon, l'apprenant, réclama la femme
aux habitants de Naixie, qui la refusèrent, sous
prétence qu'elle était sous la protection de la Déesse. Ce
qui alluma la guerre entre ces deux peuples. Les Milétiens
voulurent se renforcer de quelque alliance dans cette guerre.
Ils s'adressèrent à Diognote, général des Erythiens, au-
tre peuple d' Ionie vis-à-vis de Chio, qui leur mena du
secours contre les habitants de l'île de Naixie. S'y étant
débarqués, ils entreprirent le siège de la capitale. A cette
occasion Polygnote prit Polycrite qu'il retint au-
près de lui comme sa femme. Mais cette généreuse
captive, songeant toujours à la délivrance de sa patrie
et voyant que les Milétiens célébraient une grande fête
dans des débouches traditionnelles extraordinaires, elle eut
l'adresse d'envoyer à un de ses frères, qui était dans
la ville assiégée un gouteur, où elle avait caché une
petite tablette de plomb, sur laquelle elle lui marquait
que les assiégés, étant noyés dans le vin, c'était le
temps favorable pour faire une sortie. Cet avis fut
exécuté, et tous les Milétiens, surpris dans ce désordre,
furent passés au fil de l'épée. Polycrite obtint
la grâce de Diognote, qui l'avait fort bien traitée
dans sa captivité, et retourna vers la ville capitale
parmi les exclamations du peuple. Mais, étant dans
l'entrée d'une des portes, elle mourut et un excès de
joie. On l'inhuma dans le même lieu où l'on érigea

un magnifique tombeau, qu'on appela le monument
du Charme et de l'Envie, parce que l'on crut qu'elle ~~était~~
morte par les charmes de l'envie, comme dit Plutarque.
(Livre de la vertu des femmes).

Cette brave défense fit respecter les Naïens. Environ
ce temps, s'y vint un autre illustre réfugié; c'était
Prométhée, fils de Coelus, qui avait envoyé ^{des} deux fils
Damasichton et Prométhée comme chefs des colonies
en Ionie. Ils y devinrent tous deux rois, mais bientôt
la misintelligence se mit entre ces deux frères. Pro-
méthée tua Damasichton, et s'enfuit en Xénie, où
il mourut. Il faut qu'il y soit resté assez long
temps. Le ressentiment de ses neveux, fils de Damas-
ichton s'était si bien ralenti, que, quand on rapporta
son corps dans ~~les~~ états, il le reçurent paisiblement,
et l'inhumèrent. Sa sépulture se voyait encore dans
un lieu nommé Polylichide de temps de Pausanias.
(in Achaïcis Livre 7 chap. 3)

Le gouvernement de l'île parait avoir été républi-
cain. Il y avait cependant de temps en temps des
citoyens, qui, sous titre de souverain, avait beaucoup
d'autorité parmi le peuple. Tel fut Démocrate
et son successeur Pyrrhos, ou Pyrrès, qui se fit
une réputation. Ayant inventé le moyen de
scier le marbre, en tables polies et autres petites
pièces, en forme de tuile pour couvrir les temples
et autres beaux édifices. Pausanias (in Eliacis Livr.
5) dit que ce Pyrrhos florissait de temps d'Astys,
fils de Cyaxare, c'est-à-dire vers la 54^{ème} Olym-
piade. A ces deux premiers il faut joindre Lyg-
damis, comme il parait par l'article suivant.

Je ne trouve rien de positif pour déterminer la
durée de la liberté des habitants de Xénie. Mais

9

avec les temps il seut qu'ils eurent été alliés, ou sujets d'Athènes. Puisque Pisistracte s'étant rétabli pour la troisième fois dans la souveraine autorité à Athènes pour le secours de Lygdamis, Naxien, il envoya à Naxie les otages des Athéniens, qu'ils avaient pris pour sa sûreté. (Sallien Epitome (Cassiodorus) Olymp. 59 an 1, avant J.C. 543. citant Hérodote Liv. 1 et Justin Liv. 1) O Topydus exprime Tolmide avait déjà envoyé aux paravant une colonie d'Athènes à Naxie, selon Pausanias (in Atticis).

Une légère étincelle, formée par une ^{révolte} sédition qui s'éleva à Naxie, alluma une grande incendie et donna lieu à une guerre considérable. Naxie était la plus puissante île des Cyclades dans la Mer Egée, aujourd'hui Archipel. Les principaux habitants ayant été occablés par la plus grande, plusieurs de riches furent chassés de l'île, et exilés. Ils se réfugièrent à Milet où ils implorèrent l'assistance d'Aristagore pour les faire rétablir dans leur patrie. Il gouvernait alors cette ville comme lieutenant d'Hydrie (Hydrieus) dont il était neveu et gendre et que Darius avait emmené avec lui à Suse. Aristagore promit aux exilés tous les ^{secrets} secrets, qu'ils demandaient, mais n'étant pas assez puissant de lui même pour exécuter ce qu'il avait projeté, il se rendit à Sardes et communiqua l'affaire à Artaban. Il lui représenta, que c'était là une occasion favorable pour réduire Naxie sous la puissance du roi (Darius) Ochus, fils d'Hydaspes, que si une fois il en était maître, toutes les autres Cyclades tomberaient d'elles-mêmes, l'une après l'autre, sous sa domination, qu'ensuite l'île d'Eubée (Negropont), qui était aussi grande que celle de Chypre, en était tout près, serait facile à conquérir, ce qui

10.

donnerait au roi un libre passage en Grèce, et les moyens de soumettre tous ces pays à son obéissance, que au reste cette entreprise ne demandoit qu'une centaine de vaisseaux pour être exécutée avec succès. Cette proposition plut si fort à Artabanne qu'au lieu de cent vaisseaux, qu'Aristagore lui demandoit, il lui en promit deux cent, pourvu qu'il obtint le consentement du roi. (An de Monde 3501. Avant J. C. 503)

Le roi, ébloui par des grandes espérances, dont on le flatterait, ne manqua pas d'approuver entièrement cette entreprise, qui pourtant n'était qu'injustice, qu'ambition, démesurée, et que perfidie de la part d'Aristagore et d'Artabanne. Aucune considération ne l'arrêta un moment, le projet le plus criant est formé et accepté sous la moindre difficulté. L'utilité, la convenance décide seules. Cette île est à la haine des Perses, c'est un titre suffisant pour y porter la guerre.

Dès qu'Artabanne eut obtenu le consentement du roi pour cette entreprise, il se mit en devoir de l'exécuter. Afin de cacher son dessein et de surprendre ceux de Naxos, il fit courir le bruit que la flotte allait vers l'Hellésponte et il envoya au printemps suivant à Milet le nombre des vaisseaux, dont il était convenu, sous le commandement de Mégabyse, noble Persan, de la famille royale d'Achéménès, mais sa commission portant qu'il obéirait aux ordres d'Aristagore, ce fier Persan ne put supporter d'être sous le commandement d'un Ionien, qui d'ailleurs agissait à son égard avec hauteur et empire. Cette haine fit mettre entre ces deux généraux une division qui alla si loin, que Mégabyse, pour se ven-

41

ger d'Aristagore, fit savoir sous main aux Naxiens
que c'était à eux qu'on en voulait. Sur cet avis, ils ~~pourraient~~
pourraient si bien à leur défense, que les Perses, après
avoir employé quatre mois à ce siège de la capitale
de l'île et consommé toutes leurs provisions, furent obli-
gés de se retirer. Aristagore obtint cependant aux
insulaires, qui s'étaient retirés à Milet, qu'ils pour-
raient bâtir une ville Naxos pour se mettre à
couvert des insultes des peuples, et ce fut là tout
le service qu'il put leur rendre. Cette ville
pourrait être Polichnis, ou celle près d'Apollon.
(Au du Monde 3502. avant J.C. 502.) Cette entreprise
ayant ainsi échoué, Mégabysse en rejeta toute la
faute sur Aristagore, et le décria absolument auprès
d'Artaphernes. L'Ionien sentit tout d'un coup, que
l'affaire entraînerait non seulement la perte de son
gouvernement, mais sa ruine entière. L'extrémité
où il se voyait réduit, lui fit naître la pensée de
se rebeller contre le roi avec tous les Ioniens, en
quoi, il fut confirmé par un message d'Histiée.
Voulant se fortifier par des ~~bonnes~~ alliances, il s'a-
dressa d'abord aux Spartiates, mais Cléomène,
leur roi, refusa cette alliance. Il se tourna donc
vers les Athéniens, dont il obtint vingt galères. &
autres Grecs se joignirent à lui et avec ce secours
considérable, il fit des courses dans le pays ennemi,
prit et brula la ville de Sardes, ce qui irrita si
fort Darius, que tous les soirs, avant soupé, il se
faisait souvenir de venger l'injure que les
Grecs lui avaient faite. Aristagoras rapporta
encore quelques avantages, mais eurent enfin

(*) On croit plutôt que cette ville soit celle dont on voit les
vestiges, de côté septentrionale de la ville moderne, en com-
mençant de la fontaine, où la ville se pouvoit d'aller
pour aller au jardin de P.P. Cefrains.

12

été battu par les Perses, il se sauva en Thrace, où il fut tué avec les siens, après s'être rendu maître d'une ville qu'il assiégeait. Cette rébellion des Joniens, aidée par les Grecs, et surtout l'incendie des Sardes, fut la cause de l'inimitié irréconciliable des Perses contre les Grecs, et des guerres, qui ils leur firent, et qui ne finirent que par la destruction de l'empire des Perses par Alexandre. D'abord, la même année les Joniens furent battus dans un combat naval auprès de Lade, petite île près de Milet. Cette ville même fut prise et détruite pendant que les Perses se préparaient à la grande expédition contre toute la Grèce, et en particulier contre Athènes et Érétrie, ville d'Éubée, subjugeant les petits états des Grecs en Asie, le long de la mer jusque vers l'Helléspont, en prenant aussi Chio, Mytilène et Ténédos. Mardonius, général Persan, s'avance jusqu'à l'île de Thasos, où il hiverna.

Olympiade 68^{ème} au 7^{ème}

Au printemps, il voulut avancer vers la Grèce, mais une furieuse tempête, ayant jeté sa flotte vers le Mont Athos, trois cent vaisseaux y furent brisés avec perte de plus de vingt mille hommes. Par terre, il fut battu par les Thraces, les quels il subjuga, cependant, en ayant mal réussi dans son expédition, il retourna en Asie, avec le reste de sa flotte. Darius n'abandonna pas son entreprise, pour la quelle il ordonna à toutes les villes maritimes de fournir un certain nombre de vaisseaux et de bateaux plats pour le trajet de la cavallerie. Les Égiriens contribuèrent leur quote-part, ce qui les rendit odieux à tous les Grecs, et surtout aux Athéniens, leurs voisins, qui en fin ruinèrent la puissance de cette petite ville, qui avait dominé sur la mer pendant vingt ans.

Olympiade 71^{ème}

Après tant de préparatifs, Darius envoya, pour se venger des Athéniens, une armée de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille hommes de cavalerie. Il en donna le commandement au même Datis et nomma Hippias et Artapherne, son frère, ou son neveu, pour ses lieutenants généraux. Cette armée s'embarqua en Ionie. Sur six cent galères, sans compter les vaisseaux plats, qui portaient la cavalerie. Pour ne pas laisser d'ennemis en arrière, et pour faciliter la retraite, en cas de besoin, elle s'empara en passant par les Cyclades, de Samos et de Naxos, où ils brûlèrent la ville et les temples, de Délos, et du reste des Cyclades, d'où ils pressaient des recrues et des otages: De là ils passèrent à Négropont, où ils prirent Caryste et Erétrie. Il paraît que cela est confirmé par l'écriture Sainte, qui dans le livre d'Esther (chap. 10. vers 1.) dit que le roi Assuérus se soumit toute la terre (les Indes, la Threace, la Macédoine) et toutes les îles de la mer. Le nom d'Assuérus, qui est donné par les auteurs à différents rois de Perse, pourrait avoir été un nom commun à plusieurs rois en Perse, comme le nom de Pharaon en Egypte.

Quoique les Perses eussent enlevé de Naxos un très grand nombre de captifs, elle se releva cependant bientôt de toutes ses portes, et la ville fut rebâtie. Ce qui prouve que la population était très considérable. Ce qui paraît plus vraisemblable, ^{que} ce qui avance Georges Cyrcelle qui prétend, qu'en ce temps la Naxos était maîtresse de la mer. Cette domination était passée des Égéens aux Athéniens.

Olympiade 72^{ème} an 1^{er}

Hippias, fils de Pisistracte, après la conquête de l'Eubée, conduisit les Perses dans l'Attique, où se donna la fameuse bataille de Marathon, gagnée par Miltiade.

14
sur les Perses, dont la Grèce fut délivrée. Les Athéniens, ayant emporté cette victoire uniquement par leurs forces, aidées seulement par mille Platéens, furent regardés par tous les Grecs comme les chefs de la nation, surtout pour la mer. Le Sénat d'Athènes fit donc équiper soixante et dix galères et commanda à Miltiades d'aller chasser les îles, qui s'étaient alliées aux Perses. Les unes se soumirent, il en réduisit d'autres sans peine. Mais ayant taxé à Perros et cent talents, elle crut mieux se défendre. Miltiades, ayant été grièvement blessé, abandonna le siège, et pour cela il fut, à son retour à Athènes, condamné à une amende de cinquante talents, et mourut peu après des suites de la blessure.

Darius, ayant su la défaite de son armée à Marathon, fut enivré du plus grand dépit, et pour se venger des Grecs, et en particulier des Athéniens, festiva pendant trois ans toute l'Asie, par les préparatifs pour cette grande guerre, et au même temps pour assurer la couronne de son empire et nomma pour son successeur Xerxès, au quel il céda bientôt le trône, en mourant.

Olympiade 73^{ème} au 1^{er}

Xerxès, n'ayant point de querelle personnelle avec les Grecs, mais Mardonius lui fit éprouver la haine de son père Darius, et joindre encore des années de préparatifs pour occuper entièrement la Grèce, à quoi ne cessait de s'ennuyer le roi de Thessalie avec les amis de Pisistratus. Démocrite, exilé de Sparte, pour se conserver les bonnes grâces de la Cour persane, ne paraissait pas le moins ardent, mais il avertissait en même temps sous main les Grecs de la tempête qui se formait contre eux. Ceux-ci, pour la défense publique, tinrent une grande assemblée de toute la Grèce à Corinthe, où je ne doute pas que les Nébiens n'aient envoyé leurs députés, de moins pour ne pas paraître ne prendre aucune part aux affaires de toute la nation. Dans cette assemblée l'union générale fut jurée, en oubliant

tous les griefs qui sauroient pu ralentir. On leva jusqu'aux inimitiés particulières, et Themistocles se reconcilia avec Aristide, qu'il avait fait exilé par l'ostreisme. Il fut donc rappelé avec tous autres exilés. Toute l'armée des Grecs montoit à cent dix mille hommes, mais celle des Perses, selon les auteurs, qui lui en donnaient la main, avait trois millions d'hommes, qui, après avoir passé l'Helléspont, et écrasé aux Thermopyles les Grecs avec ses braves Spartiates inondèrent la Grèce, et pour se rapprocher de leur flotte, prirent Athènes.

Olympiade 75^{ème} au 1^{er}

Cette flotte, après avoir perdu par la tempête, près de Corinthe, et du Cap Caphirée (Cap d'or) deux cent vaisseaux, puis vécu, un grand échec près d'Artemise, fut en fin entièrement battue près de Salamine, sous les yeux de Xerxès, qui du haut de son trône, placé sur terre, fut témoin de ce désastre. Cette victoire valut une gloire immortelle à Themistocles, qui doit être regardée comme la cause unique.

Ce détail n'est pas étranger au sujet que je traite non seulement parce que cette guerre regardait tous les Grecs, mais parce que ceux de Naxos y prirent part en particulier, et se firent honneur. Les souvenirs des maux que les Perses avaient faits à Naxos, pendant l'expédition de Darius, et la crainte de s'en attirer des nouveaux, engagèrent le peuple à se déclarer pour les Asiatiques, ou du moins pour la neutralité. Mais les principaux de l'île furent d'un sentiment contraire, et minèrent à la flotte Grecque, par ordre de Simocrite, le plus accrédité des citoyens de Naxos, quatre vaisseaux de guerre. Philonophe, dans son traité contre Hérodote, lui reproche d'avoir prêté au peuple de Naxos des sentiments favorables aux Perses, faisant honneur au seul Simocrite d'avoir pris le parti de la Grèce. Il lui reproche encore de réduire les galères, envoyées de Naxos en secours de la Grèce à trois, tandis que Hellenius et Ephorus les font monter l'un à cinq et l'autre à six. Simonide dans un épigramme en compte

cinq aussi. Et Diodore de Sicile dans sa Bibliothèque historique (liv. 5) assure que les Perses donnèrent des marques d'une grande valeur et la bataille de Platée où Mardonius fut défait par Pausanias et les affaires des Perses en Grèce furent totalement ruinées. Il y avait à Elis une statue de Jupiter dressée par les Grecs, qui avaient combattu à Platée contre Mardonius, où les noms de tous les peuples, qui prirent part à cette victoire, étaient inscrits sur la base de la statue, et entre autres les Perses. (Pausanias Liv. 5. Chap. 1) Le dernier coup fut porté aux Perses à Micaë, où leur flotte fut battue par les Grecs le même jour que l'armée de terre fut vaincue à Platée.

Olympiade 75 ans 2^{ème}

Pausanias occasionna par sa hauteur et sa fierté une révolution générale dans les affaires de la Grèce: Enflé par le succès à Platée, il ne croyait personne parmi les Grecs capable de l'égaliser, et s'abandonnant aux manières rudes et brusques des Spartiates il ne gardait plus aucune mesure à l'égard des alliés, qu'il traitait avec un souverain mépris en toute occasion. Cet ambitieux, non content d'être à la tête de tous les Grecs, voulut se faire grand roi des Perses au prix de la liberté de la Grèce, et pour la soumettre à Xerxès, il tenait avec lui une correspondance secrète par lettres. Cimron et Aristide, qui commandaient les troupes des Athéniens, ne manquèrent pas l'occasion. Celui-ci par les manières obligeantes, le dernier par son équité et sa justice, gagnèrent entièrement l'affection de la nation et débanchèrent toutes les petites républiques des Grecs de l'alliance de Sparte, et les joignirent à celle d'Athènes: et ayant eu connaissance de ce qui se traitait entre Pausanias et les Perses, en donnèrent avis à Sparte, et firent rappeler Pausanias, qui, cependant, ne fut puni de sa trahison que quelques années après.

Les Grecs, étant revenus de la poursuite des Perses, et Themistocles ayant augmenté la flotte des Athéniens, parcourut les îles, pour y faire des exécutions et pour en tirer de l'argent, qui avaient suivi le parti des Perses, pour y faire des exécutions et pour y

en tirer de l'argent. Il commença par celle d'Aucl
et traita du même plusieurs autres îles, qui n'osèrent
~~lui~~ lui résister et il en tira des grosses sommes et
insu des autres capitaines, car il passait pour aimer
l'argent, et vouloir s'enrichir. Ceci le rendit odieux
même sa grande gloire lui fit encore plus de tort. Les
Athéniens, aux quels un mérite extraordinaire faisait
l'ombrage s'exilèrent par ostracisme à Argos. Il n'y
resta pas longtemps. La haute trahison de Pausanias
eut été découverte, Themistocles fut chargé de soupçons
si violents, que les Athéniens en voulurent à sa vie, il se
sauva donc d'Argos, en Épire, de là il revint à Pydna
en Macédoine, où il s'embarqua pour l'Asie, entière-
ment inconnu à tous les gens du vaisseau. Une tempête
l'emporta jusque vers Naos, où craignant de tomber
entre les mains des Athéniens, qui assiégeaient cette
ville, il fit tant par ses prières et ses menaces que
le capitaine tint la mer (ἐνυπολόγημα) et le débarqua à
Cumès.

Olympiade 77, an 4^{ème}

Sous ces entrefaites Cimón dompta les Dolopes, qui habitaient
l'île de Scyros, uniquement occupé du pillage par tout l'
Archipel, les rendit esclaves, et y conduisit à leur place
une colonie d'Athéniens. Ainsi l'Archipel fut délivré
de ses voisins incommodes et barbares. Pausanias (in
Atticis) dit que Cimón usa ainsi à l'égard de Scyros
(appelée hie Σκύρος) pour venger la mort de Thésée, dont il em-
porta les os à Athènes. Themistocles en parcourant les
îles pour les punir d'avoir pris le parti des Perses, ne
toucha pas à Naos, ou par respect pour ses forces, car
les Naasiens étoient alors puissants et bien munis de tan-
tarsiers le nécessaire pour se défendre, ou parce qu'il
ne les croyoit pas si coupables, ayant été témoins de
leur zèle patriotique à Salamine, et ayant repris leur
valeur à Platée. Mais le parti dans l'assemblée d'Athènes
qui vouloit qu'on punit le peuple de Naos, qui s'étoit
déclaré hautement pour les Perses l'emporta, et Cimón
fils de Miltiade y fut enfin envoyé (Olyp. 78 an 7)
le siège fut long et dura plus d'un an. Enfin la ville
fut emportée et toute l'île subjuguée. Cimón, pour punir
la révolte et se venger de la longue résistance priva les ha-
bitants de la liberté. C'est le premier acte d'autorité par lequel
les Athéniens eurent étendu le droit des alliés.

C'est à ce temps que tout le poids de la guerre des Grecs contre l'Asie, retombait sur les Athéniens, qu'il fallait rapporter la permission, qu'on leur donna de taxer toutes les villes proportionnellement à leur revenu et à l'argent, et au nombre des vaisseaux nécessaires pour soutenir la guerre. Les alliés avaient contribué jusqu'alors aux frais des guerres, mais il n'avait ~~pas encore~~ été encore question d'une taxe proportionnelle. Elle fut réglée par Aristides à quatre cent soixante talents, qu'on déposait à Delos dans le trésor public. Sans le commencement de la distribution en fut si juste, et la collection si facile, que ce temps fut appelé le bel âge de la Grèce et correspond au siècle d'or. Le privilège, dont la haute opinion qu'on avait de l'équité d'Aristides, aurait révolté les Athéniens, achève de les confirmer dans la supériorité qu'ils avaient eue sur les Spartiates, mais ce qui fut alors la marque de leur élévation fut dans la suite la cause de leur chute. Ce tribut monta à six cents talents, et bientôt à mille, sans qu'on soit ce que ces sommes devenaient.

Les barbares étaient chassés de la Grèce, tout était tranquille, mais à Athènes un grand peuple devenu oisif et enivré de ses prospérités, faisait craindre aux plus sages des troubles dans la ville même, si on n'occupait cette foule de vaincus. Cimon, pour laisser jouir la Grèce de son repos, porta la guerre au loin et gagna deux grandes victoires par terre et par mer près de l'Eurymédon, rivière de Pamphylie. Mais ces expéditions continuelles consumaient beaucoup d'hommes et de vaisseaux, qu'il fallait remplacer par des recrues, et de nouveaux bâtiments. Les alliés devaient fournir leur portion. Mais les Grecs surtout aimaient mieux s'appliquer à l'agriculture ou au négoce, que de courir les dangers de la guerre, et faisaient difficulté de fournir leurs contingents, pour des guerres, qu'ils ne croyaient pas nécessaires. Plusieurs généreux Athéniens les y forçaient par des grâces amoncelées, ce qui rendit bientôt la supériorité d'Athènes euclidienne, et son joug, qui s'appesantissait tous les jours, devint insupportable. Cimon prit une autre voie et se contentait d'une somme d'argent, qu'on fournissait en lieu d'hommes et de vaisseaux, vides qu'il armait de ses gens. Par là il acquiesçait et déchargeait toujours en haleine cette foule qui aurait été à charge à Athènes et rendait les insulaires incapables de se révolter, les laissant croupir dans leur négoce et leurs affaires domestiques loin des armes.

Périclès excita en chérissant sur cette politique et ne faisait

19

environné de flammes, se précipita tout ~~en~~ armé dans la mer, plusieurs gagnèrent le bord et se livrèrent eux mêmes à l'empereur en lui demandant grâce. Ce prince magnanime, quand son caprice hérétique n'allumait pas sa fureur, signalait sa clémence en cette rencontre et se contentait de faire trancher la tête à Côme et à Étienne. Il faut mettre vers ce temps l'époque de l'arrivée des images de la S^{te} Vierge, qui, selon la tradition du pays, furent portées à Naxos pour les flots. Les pieux Orthodoxes eurent cru mieux faire pour se soustraire à la persécution des iconoclastes de les confier à la mer que de les mettre entre les mains des persécuteurs, ou de les jeter au feu, ou enfin de les mettre en pièces, ce à quoi ils ne pouvaient se résoudre. Il y en a trois dont deux sont à la Cathédrale, et une à l'église de la Mission. Une contagion meurtrière née en Sicile et en Calabre (747) s'étendit de proche en proche dans la Grèce, dans les îles de la Mer Egée et enfin dans la ville impériale. Elle s'annonça par des marques semblables à des tâches d'huile qui s'imprimaient en forme de petites croix sur les habits, sur les portes et sur les murailles des habitants ^{et} et des églises. Ce signe fut suivi d'un symptôme tout-à-fait étrange, c'était un égarement d'esprit, qui faisait apercevoir des spectres hideux, on croyait les entendre et ~~conter~~ distinctement avec eux, on s'imaginait les voir entrer dans les maisons, blesser les uns, massacrer les autres, et on attribuait à leurs coups la mort de ceux, que la peste faisait périr. Au printemps de l'an 748 la violence de ~~l'~~ ~~mal~~ redoubla et s'accrut tellement vers le temps de la moisson, que la plupart des maisons de Constantinople ne furent plus que des sépultures. La peste ne cessa qu'au bout de trois ans.

Sous les derniers mois de cette année 763 toutes les guerres, toutes les affaires mêmes civiles, furent suspendues par un froid excessif, qui fit craindre l'extinction entière et des hommes et des animaux. Dès le commencement d'Octobre le Pont Euain se glacia à la profondeur de 45 pieds, jusqu'à plus de trente lieux de ses bords. Il tomba sur cette glace trente pieds de neige en sorte que depuis la Chersonèse, au jour d'hui, la Crimée, jusqu'à la Mesembrie, dans la Thrace, la mer se confondant avec la terre, offrit pendant quatre mois entiers une route aussi solide et aussi sûre aux voitures les plus pesantes. Au mois de Février de l'année suivante (764) cette surface se rompit et une infinité de glaçons, qui semblaient autant de montagnes poussées par les vents sur les côtes de la Bosphore, Bosphore et à l'entrée du Bosphore, ils se portèrent sur Constantinople, dans la Propontide, dans l'Helléspont, sur les

guerre 20.

d'en tirer vengeance. Au 1806 la guerre
éclata entre la Russie et la Turquie. Les Russes
occupaient les Iles Ioniennes. Ali-Tchelenli
parvint facilement à insinuer à la Sublime
Porte de garantir le territoire ottoman d'une in-
vasion hypothétique des Russes, il obtint ainsi
contrairement au traité et aux immunités accor-
dées, l'ordre d'occuper par des troupes turques les
villes de Préveza, Parga et Rionta. Quoique la Sublime
Porte n'eût autorisé Ali-Tchelenli qu'à envoyer
une garnison pour occuper les forteresses et
qu'elle lui défendit expressément de s'immiscer
dans l'administration intérieure du continent,
son premier acte fut de renvoyer le ~~Voi~~ ^{Vizir} ~~Abdullah~~
Abdullah. Cela a suffi pour que les habitants
de Préveza pressentissent les conséquences funestes
qui les attendaient. Aussi, sans hésiter ils abandon-
nèrent en même temps qu'Abdullah-bey leur
patrie, cherchant un refuge dans les Iles Ioniennes.
L'émigration fut générale si quatre bouyou-
routous successifs d'Ali-Pacha-Tchelenli
ne furent arrivés avec la copie du firman
Impérial qui lui prescrivait expressément
de ne changer en rien, ni de toucher au système
administratif pratique jusqu'alors et aux pri-
vilèges accordés par le ~~Hatti-Mahmoud~~
de 1800. De son côté Ali-Pacha-Tchelenli
promettait dans ses bouyouroutous par des
serments sur la vie du Sultan et sur celle
des propres enfants de respecter scrupuleusement
les privilèges du pays (voir la traduction
de ces bouyouroutous Annexe Lit B.C.D.E.)
La famille Conéménos qui également avait
cherché asile à St. Maurice jouissait à cette
époque pour la position opulente d'un grand
crédit parmi ses compatriotes, entraîna, par
son exemple les fugitifs à se repatrier.
Ce qu'il faut y avoir de remarquable c'est que
Ali-Pacha-Tchelenli en fut pendant trois ans
à tils, depuis Avril 1807 jusqu'au 20

Conformément aux sentimens généraux et raisonnés
de Ser. Hautesse si l'égard de ses sujets et qui avoit
aux soins qu'elle prend de contenter et satisfaire
dits rayas qui se présentent pour la première fois de-
viennent les sujets de la Sublime Porte elle exigera
seulement qu'un tribut très-moderé des rayas qui
habitent Prévéze, Lerpa, Louitza et Butkintza ainsi
que leurs dépendances. A cet effet la Sublime Porte
promet que l'on n'exigera d'eux rien plus que ce
qu'ils étoient accoutumés à payer à Ser. Repu-
blique de Venise.

Dans l'année de la conclusion du traité, une commission composée de députés des trois villes: Prévéza, Parga et Vionitza se rendit à Constantinople, où elle obtint de la Sublime Porte de plus amples et plus satisfaisantes explications sur le système gouvernemental et privilèges du pays du Hatti-Moumarfoun relatant les stipulations du traité conclu. En outre les privilèges identiques à ceux accordés aux Principautés de Moldavie et de Valachie. A la suite de ce Hatti-Moumarfoun et en conformité du traité le Wapouti-bashi Abdoullah bey fut nommé Voivoda du Continent en question. Les représentants des quatre villes de ce Continent, ainsi que les consuls et deux commissaires de la Sublime Porte accompagnèrent Abdoullah bey à Prévéza, ville choisie pour la résidence du Voivoda. Les six années que dura son administration furent une époque mémorable pour l'ordre, la tranquillité et la prospérité de cette contrée qui avait ses lois, ses traditions et ses institutions comme au temps des Vénitiens. Aussitôt l'arrivée du Voivoda à Prévéza et conformément aux clauses du traité et du Hatti-Moumarfoun les troupes et Ali Tekelenli ont dû évacuer les forteresses de la ville, qui furent remises entre les mains des habitants, tous du rite chrétien. Le refus des Grecs de répondre ainsi qu'il a été dit plus haut, de se soumettre à l'invitation d'Ali Tekelenli et l'évacuation de ces villes par ses troupes.

point de compte de ces bourgeois qui craignaient la guerre
il refusa même de leur donner des comptes, de l'exploiter
des grosses sommes, qu'on leur eût. La paix étant
enfin établie avec défiance aux Perses d'entrer en mer avec
un vaisseau de guerre depuis la Mer noire jusqu'en
Phénicie, et de ne s'approcher des bords de la mer grecque
pas plus que d'une grande journée. Périclès, pour faire
honneur à Athènes, en y rassemblant, comme à la capitale,
tous les Grecs d'Asie et d'Europe, pour y consulter sur ce
qu'il y avait à faire tout haut, les temples, que les Perses
avaient brûlés, et quelles victoires il fallait offrir aux
dieux pour le salut de la Grèce; envoyer à cet effet de tous
côtés vingt députés, qui avaient passé les cinquante ans.
Il y en eut vingt cinq de Naax, qui devaient parcourir l'
Ionie, la Doride et les îles depuis Mytilène jusqu'à
Rhodes. L'affaire ne réussit cependant pas, par l'
opposition des Spartiates et les autres Péloponnésiens.

Athènes regorgeait de monde, qui de tous côtés venait
pour prendre part aux délices et à la gloire de cette ville.
Il était nécessaire de la décharger d'une partie. Péri-
clès envoya mille colonistes en Chersonèse de Thrace
et cinq cents en Sicile. Par ce moyen il délivra la
ville d'une foule remuante, facilita l'approvisionnement
et s'assura de la fidélité des endroits, où il envoyait
ces colonies. Il était, cependant, toujours en peine des
comptes, qu'on lui demandait, et par le conseil
d'Aliciades, son neveu, pour esquiver cette opéra-
tion, il fit déclarer la guerre aux Spartiates, pour
laquelle il se conserva à la tête des affaires. Mais
cette guerre, eut duré vingt sept ans finit par la
ruine d'Athènes.

Olympiade 78^{me} ou 2^{me}

L'année suivante fut remarquable par une peste
qui, de l'Éthiopie, s'étant répandue en Égypte, ravagea
l'Afrique, la Perse, l'Italie, la Sibirie, la Grèce
et surtout Athènes, où elle emporta entre autres la fa-
mille de Périclès, enfin lui-même. Sous une inen-
die si générale il est bien difficile que Naax n'ait
pas eu sa part.

Olympiade 91^{me}

Les Naaxiens avaient à Délos une grande statue. Nicias
Athénien, avait consacré assez près de cette statue un
grand peulmier de bronze, qui, renversé par le vent,
tomber sur cette statue et la brisa. Dans ses notes
sur Nicias de Plutarque, dit que des voyageurs ont découvert
un grand morceau de marbre, qui servait de plinthe
à cette statue et on lisait sur son échafaudage : « Nicias. Athénien »

Quoique la guerre du Peloponnèse dura toujours, les Athéniens se chargèrent encore pour le mauvais conseil d'Alcibiade de celle de Sicile, qui leur fut fatale (Olymp. 91 ou 4) par la défaite entière de leurs généraux, Nicias et Démosthènes. Il se trouvèrent tout d'un coup sans soldats, sans flotte sans argent dans le trésor et sans espérance de rétablir leurs affaires. Ce fut lui comme un signal, donné aux alliés d'Athènes pour se renouer à cette alliance et se jeter du côté des Lacédémoniens. En particulier le peuple de l'Eubée, ceux de Chio, de Lesbos et de Cyzique, et plusieurs autres firent savoir aux Lacédémoniens, qu'ils étoient prêts à quitter le parti d'Athènes, s'ils voulaient les prendre dans leur protection. Alcibiade d'une autre côté, qui pour échapper aux poursuites des Athéniens, s'étoit retiré à Sparte, ~~et~~ concerta avec les généraux Lacédémoniens portait des coups très sensibles à Athènes, car étant passé en Asie, il détacha presque toute l'Ionie. Mais cependant et les autres îles, excepté l'Eubée, Chio et Lesbos tinrent fermes dans le parti des Athéniens à quoi, aura, sans doute, beaucoup contribué la colonie que Périclès y avoit envoyée. Alcibiade dans le peu de temps, qu'il étoit resté à Sparte, turbulent et hardi, comme il étoit, s'y étoit fait des ennemis et surtout le roi Agis. Il y eut donc des ordres pour le faire mourir, mais, en ayant eu avis, il se réfugia chez Tissapherne, ce qui occasionna une grande révolution, heureuse pour les Athéniens. Ceux-ci eurent rétabli une flotte, qui, de Samos, où ils étoient les maîtres, reprirent quelques villes des révoltés, et conservèrent ce qui leur étoit resté, quoiqu'avec peine. Mais Athènes même étoit toute en confusion. Personne n'étoit capable de remplacer Périclès et de dominer seul. On avoit d'abord confié le gouvernement à cinq mille, qui après fut réduit à quatre cent. Cette espèce d'oligarchie ne plaisoit pas de peur, de s'approcher toujours des Spartiates, déclarés pour l'oligarchie. Il y eut des troubles et plusieurs de part et d'autre opposés aux quatre cents furent tués. L'armée navale, qui étoit à Samos, apprenant ces nouvelles, rappela Alcibiade, réfugié chez Tissapherne, général de Perse, et en le nommant amiral, voulait qu'il la conduisît au Pirée pour se débarrasser de ces quatre cents tyrans. Alcibiade quoiqu'il reconnût l'obligation qu'il leur avoit ne leur céda point, mais les apaisa et les retint à Samos. Ce coup de maître sauva Athènes, car en y allant

ils auraient abandonné aux Lacédémoniens toute l'Ionie, l'Helléspont et les îles dont ceux-ci seraient emparés sous coups faire. Et cette flotte, arrivant à Athènes, l'aurait remplie de songe de ses citoyens: au lieu que de cette manière tout ce qui était encore aux Athéniens leur fût conservé et que, par conséquent, Neux avec le reste.

Sur ces entre faites, Thersybulus et Thrasyllus, officiers Athéniens, partirent de Samos pour l'Helléspont, et attaquèrent les Spartiates. La bataille était douteuse, lorsque Alcibiade, survenant avec dix huit vaisseaux, déclara la victoire pour les Athéniens. L'année suivante s'étant joint à Thérarmène, autre officier Athénien, ils allèrent attaquer la flotte de Sparte avec quatre vingt six vaisseaux, les battirent à Cyzique, en eurent débarqué leur troupe, ils battirent encore les Spartiates, qui perdirent leur général Melanarès, après avoir perdu dans la première action entièrement leur flotte. Cyzique fut aussi emparée d'eux par les Athéniens et les Spartiates furent chassés de tout l'Helléspont, et les îles de l'Archipel, où ils n'avaient qu'une Théra (Santorin), Milos eurent été prise par les Athéniens.

Sans tout ce temps, il n'est pas parlé de Neux, et il semble, que par le ravage des Perses, dans leur première expédition contre la Grèce, sous Datis, et encore plus par l'excès souffert de la part de Cimôn, cette île était beaucoup détachée de la brillante figure, qu'elle faisait autre fois. Mais la relation de ces faits est, cependant, nécessaire, pour savoir sur quelle domination elle se trouvait.

Les Spartiates étaient animés à toute outrance contre Athènes et ne souhaitaient rien tant que de la ruiner de fond en comble s'ils pouvaient. Du reste ils n'ont jamais été fort scrupuleux sur les moyens de nuire à leurs ennemis. Sur ces principes, Chalcidée, au nom des Lacédémoniens, fit un traité avec Tissapherne, dont un des principaux articles, était que tout le pays qui avait appartenu au roi, ou à ses prédécesseurs, lui demeurerait. Mais quand on vint à examiner ce traité à Lacédémone, on eut honte d'avoir trop accordé au roi de Perse, qui par ce traité aurait été maître de la plus grande partie de la Grèce, de la Thessalie de Locride et de tout le pays jusqu'à la Béotie et aux îles de l'Archipel et par là on eût eu en raison de dire les Lacédémoniens, au lieu de mettre la Grèce en liberté, l'auraient asservie. Les Athéniens, voyant ce projet échoué, voulurent traiter aussi, à leur tour, avec Tissapherne, qui demandait d'abord, que les Athéniens lui abandonnassent toute l'Ionie, ensuite qu'ils y ajoutassent les îles voisines, et quand on lui accorda ses demandes, il exigea encore deux mille

troisième entrevue qu'on lui permit d'équiper une armée navale et de courir les mers de la Grèce, ce qui était fortement défendu par le célèbre traité, conclu sous Artaxerxès, après les victoires de Cimon, près d'Eurymédon. Alors on rompit avec colère. Tissapherne, sans perdre de temps, conclut un nouveau traité avec les Péloponnésiens. L'article par lequel Chalcidée avait cédé à la Perse généralement tout le pays que Carus et ses prédécesseurs avaient possédé, fut ~~restreint~~^{restreintes} aux provinces de l'Asie. Ainsi Naïse avec les autres îles resta sous la domination d'Athènes.

Mais après la défaite entière des Athéniens à Sigos Potamos, dans l'Hellespont et la prise d'Athènes, par Lysandre, cette ville fut obligée par la paix qu'elle obtint de ses terres et de son pays, ce que j'entends de l'Attique: et tout prise sous les Spartiates tout par terre que par mer. Ainsi Naïse eut un héraسته ou gouverneur Luciclémoneien, avec dix archontes ou magistrats qu'il tirait des sociétés qu'il y trouvait établies et s'assura par là en quelque sorte comme par tout ailleurs le gouvernement général, et comme la principauté de toute la Grèce ne mettait en place, que des personnes qui lui étaient entièrement attachées sous le plausible prétexte de la délivrer de la domination d'Athènes, et en effet soumettent tout à la plus dure tyrannie sous les ordres de Sparte.

Après la défaite du Jeune Cyrus, Tissapherne, établi dans le gouvernement de la côte maritime, voulait se mettre à l'Empire des Perses les villes d'Ionie. Celles-ci s'adressèrent aux Spartiates, pour en être secourus, comme Grecs. On y envoya d'abord de Sparte Thymon, puis Cleonides, et enfin Agésilas, roi de Sparte, d'autant plus qu'on apprenait que les Perses préparaient une grande flotte en Phénicie. Conon, qui s'était soulevé de la défaite d'Agos Potamos, qui entreprit la prise et la ruine d'Athènes, brûlait d'envie de rétablir la gloire de sa patrie. Il fit si bien auprès d'Artaxerxès en lui représentant l'ambition et le projet de Spartiates en Asie, que ses intérêts ne devaient pas souffrir qu'Athènes resta dans son accroissement, de sorte que le roi le fit amiral général d'une grande flotte à conduire contre les Spartiates. Agésilas pour opposer à cette flotte des forces de mer suffisantes, exigea des insulaires et des villes maritimes cent vingt vaisseaux dont Naïse eurent, sans doute, contribué sa part. Agésilas nomma amiral de cette flotte Pisandre, son beau frère, qui ayant rencontré Conon avec sa flotte près de Cnidus, ville de Carie, en fut battu avec perte de cin-

26
quante galères, qui furent prises. La suite de cette victoire fut la révolte presque générale des alliés de Sparte, dont plusieurs se déclarèrent pour les Athéniens, et les autres se rétablirent dans leur ancienne liberté. Naxos resta sous le pouvoir des Spartiates, comme il paraît par le siège, qui y fut mis par Chabrias Athénien.

On se servit de ses avantages pour ravager les côtes de la Laconie et pour rétablir les murs du Pirée. Les Spartiates, dans ces mauvaises circonstances, ne pouvant ~~plus~~^{rien} opposer aux Athéniens, recoururent à Antalcide, en lui envoyant Autalcide pour conclure une paix très avantageuse aux Perses, et à la haine de Sparte contre Athènes. Par cette paix, toutes les villes grecques d'Asie furent soumises aux Perses, toutes les autres villes, grandes ou petites furent déclarées libres, excepte Scyros, Lemnos et Imbros, qui furent laissées aux Athéniens. Ainsi les Spartiates eurent mieux cédé aux barbares tout de telles provinces grecques que de les voir retourner entre les mains des Athéniens.

Olympiade 103^{me} ou 3^{me}

Pendant la guerre entre les Thébains et les Spartiates, Leucedémoniens, les premiers engagèrent Athènes dans leur alliance. Cette ville arma une flotte et lui donna pour amiral Chabrias. Celui-ci alla en droiture mettre le siège devant Naxos, qui pouvait être libre, par le traité d'Antalcide, avait mieux aimé rester aux Leucedémoniens. Pollis vint de la part de Sparte aux secours des Naxiens. Il s'en suivit une action fort vive entre les deux flottes. Phocion, jeune officier Athénien, commandait l'aile gauche, et s'y fit beaucoup d'honneur, en soutenant le plus dur choc des ennemis et le premier penchant la victoire de son côté. Elle fut complète. La flotte des Spartiates fut entièrement dispersée. Les Athéniens perdirent en cette journée dix huit vaisseaux, et les Spartiates trente deux, dont vingt quatre furent coulés à fond et huit furent pris. Par cette victoire les convois de blé, dont les Athéniens avaient grand besoin, eurent un libre accès et Naxos fut prise et soumise aux Athéniens.

Il n'était resté de ceux-ci par la paix d'Antalcide, outre l'Attique, que les îles de Lemnos, Imbros et Scyros, mais les traités des lors n'étaient pas mieux observés qu'à présent. L'intérêt et les bonnes occasions décidaient de tout. Les Athéniens envahirent plusieurs villes. Comme nous venons de le voir de l'île de Naxos. (Olym^{pe} 102 ou 4) Les Leucedémoniens, après le siège de Sparte par Epaminondas, n'ayant d'autre espoir que sur Athènes, lui avaient cédé formellement la

27.

souveraineté des mers, afin de se l'attacher. Les Athéniens se servaient de cette autorité pour étendre leur empire qu'ils exerçaient de la manière ordinaire des Grecs, qui dans la prospérité foulèrent leurs sujets.

Olympiade 105^{me} au 3^{me}

Rhodes, Cos, Chio et Byzance se révoltèrent contre Athènes, et formèrent une flotte de cent vaisseaux avec les quels ils fondirent sur les îles dépendantes d'Athènes, entre les quelles était aussi Naxos, et après les avoir ravagées en emportèrent un butin considérable et s'attachèrent au siège de Samos. Les Athéniens firent après la paix avec les révoltés, de crainte que le roi de Perse ne se joignît à leurs ennemis, et ayant été assez à faire à la guerre sacrée, de laquelle ils prirent part avec les Séculémoniens. Le premier article de cette paix fut que les insulaires, ce qu'il faut entendre de ceux qui avaient pris les armes, c'est-à-dire ceux de Rhodes, et Cos et de Chio, seraient dorénavant libres et indépendants. Pendant la guerre sacrée, qui commença la 105^e Olympiade, ou 2^e. Les Commandants Athéniens traitaient si mal leurs alliés, que ceux-ci les regardaient comme des ennemis déclarés, et ceux de Naxos, comme les autres insulaires, quand on savait que les galères d'Athènes devaient venir, rétablissaient les brèches de leurs murs, comblaient leurs ports, sauvaient de la compagnie dans la ville leurs bestiaux, esclaves, femmes et enfants. C'est Plutarque qui en fait foi dans la vie de Phocion. Démosthènes le confirme en représentant à l'assemblée d'Athènes que le besoin avait contraint Siopithe, un de leurs généraux à faire tout ce dont on l'accusait et qu'il n'avait fait que suivre l'exemple de ses prédécesseurs, qui tous avaient mis en contribution les insulaires et les alliés asiatiques. Au lieu de récompense des sommes qu'on en tireait, on les mettait à l'abri des pirates et qu'on protégeait leur commerce. Plutarque ajoute que quand Phocion avait le commandement, les insulaires venaient en devant de lui couronnés de fleurs et le conduisaient en triomphe chez eux. Avant les autres faisaient des concessions, un simple décret d'Athènes, une dénonciation dans les formes la galère destinée au transport du général, (la *Stapeiros*) était révoquée et cela suffisait pour arrêter les abus. Mais souvent ces alliés n'osaient se plaindre de crainte du ressentiment du général ou ne pouvaient se faire entendre.

Olympiade 109^{me} au 2^{me}

Après la prise de Syracuse par Timoléon, pour la ré-
-~~pleur~~ **pleur**, on publia dans la Grèce et dans l'Asie et
dans toutes les îles, qui appartenaient à la Grèce, que
Syracuses avait recouvré sa liberté, qu'on y transfé-
rerait de la ~~de~~ de Corinthe, tous ceux qui voudraient
s'y établir et qu'ils partageraient les terres avec les na-
turels du pays. Ces avantages rassemblèrent un corps
de dix mille hommes, qui réunis à ~~Cora~~ **Cora**, qui s'étaient
retirés, ou qui avaient été exilés et d'autres, qui avaient
suivi Timoléon, formèrent une colonie de soixante
mille nouveaux citoyens.

Vers ce temps il y eut des troubles à Naïx, excités par
Aristocritos, révolté contre la domination d'Athènes, selon
Démocritos. ~~sele~~ **sele** Couronne. § Olymp. 110, au 1).

Philippe, père d'Alexandre, ayant épuisé ses trésors
par ses guerres continuelles, et plus encore en achetant
des trahisons parmi ceux, qu'il voulait soumettre, à
son domaine, et en maintenant partout des pen-
sionnés, pour se préparer l'empire de toute la Grèce,
pour remplir ses coffres, prit le précieux prétexte de
purger les mers des pirates même, en parcourant
surtout l'Archipel, engageant en même temps
les insulaires à renouer l'alliance des Athéniens,
et se portant pour maître, par ~~toute~~ **toute** la Mer
Egée, Démocritos se plaint fortement.

Olympiade 110^{me} au 4^{me}

Ce même roi s'étant fait déclarer dans une assemblée
générale de toute la Grèce généralissime pour aller
venger les torts ~~faits~~ **faits** pour les Perses, aux Grecs, et à
leurs Dieux, obtint que toutes les villes et républiques
contribuèrent chacune, selon ses forces, à former l'
armée nécessaire. Il n'y eut point de doute que
Naïx eût donné sa part. Il composa ainsi un
corps de troupes de deux cent mille fantassins et de
quarante mille cavaliers, outre l'armée des Macédo-
niens et des barbares voisins. Mais Philippe fut
tué l'année suivante et Alexandre, son fils, rem-
plut sa place.

Olympiade 111^{me} au 1^{er}

Celui-ci congédia presque toutes les troupes grecques, puisque
toute son armée ne consistait qu'en une trentaine
de milliers d'hommes de pied et environ cinq mille
chevaux. Il eut cependant choisi l'élite de ses troupes.
Puisque, selon Plutarque, dans la vie d'Alexandre, il
associa à l'honneur de la victoire du Granique, les
Grecs, et en particulier les Athéniens, aux quels il eut

29.
joignait trois cent boucliers des dépouilles ennemies et voulut
que sur le reste du butin on mit cette inscription: «Alexandre, fils de Philippe et les Grecs, excepté seuls les
Lecceclémoniens, ont remporté ces dépouilles sur les
barbares, qui habitent l'Asie et plus bas, avant
la bataille et les tribulations. Phitarque dit encore: et
cette occasion il s'arrêta plus longtemps à ha-
ranguer ses bandes thessaliennes et ses autres grecs.

Olympiade 111^{me}, an 4^{me}

Après la bataille de Granique, Alexandre avait déjà
pris une grande partie de l'Asie, lorsque Memnon
le Phœnicien, ayant enfin obtenu du roi Sarius le
consentement de porter la guerre en Macédoine, pour
retirer Alexandre de l'Asie, et ayant été nommé
à cet effet général en chef, il envoya trois cent ga-
lères et prit Chio, Mitylène avec toute l'île de
Lesbos et la plupart des Cyclades, parmi les quel-
les Vaxe était sans doute, puisque Memnon, ~~étant~~
~~bientôt~~ ne s'attachait jusqu'aux plus conside-
rables, dont les autres ne pouvaient manquer de
suivre le sort. Mais puisque Memnon, ~~étant~~ ~~bientôt~~
mort, de maladie, cette diversion tomba entièrement.

Olympiade 115^{me}, an 2^{me}

Après la mort d'Alexandre, Polyperchon, regent de
la monarchie de Macédoine et tuteur des pupilles d'
Alexandre, pour faire une parti et s'attacher les peu-
ples de la Grèce, fit un décret, par le quel il rappor-
tait les exilés et rétablissait toutes les villes dans
leur ancienne liberté et dans tous leurs droits. Il
semble qu'il semblerait entendre ce décret des villes,
qu'Antipater, Alexandre et Philippe avaient occu-
pées dans la Grèce. Il pourrait cependant bien s'
étendre à toutes les autres villes, qui n'étaient pas
du domaine incontestable de petites républiques,
comme Athènes, et alors Vaxe y serait aussi cou-
prise, puisque Philippe s'était emparé des îles
de l'Archipel. (Olymp. 117, an 2.)

Les successeurs d'Alexandre, qui avaient hérité de
lui non seulement chacun une partie de ses
~~conquêtes~~ conquêtes, mais encore de son ambition
élévée, firent entre eux et avec Antigone
un traité de paix, par le quel Cassandre devait
avoir la manieuvre des affaires de la Macédoine
jusqu'à la majorité d'Alexandre, fils de Roxane.
Lysimaque la Thrace, Ptolémée l'Égypte, et les
fronrières de la Lybie, Antigone toute l'Asie.

30.
Toutes les villes grecques devaient jouir de la liberté, mais
cet accord ne dura guère. Les perturbateurs de l'univers
voulurent s'étendre de tous côtés. Ptolémée, entrant
dans la mer Egée, prit Andros et peut-être les autres
Cyclades. En passant au continent, il se rendit maître
de Sicyon, de Corinthe et quelques autres villes. Cassandre
Ptolémée et Polyperchon tenaient la Grèce dans une
espèce de servitude, (Olymp 118 an 1) jugeaient néces-
saire de s'établir dans toutes les villes dont ils s'étaient
rendus maîtres, l'aristocratie qui approchait le plus
de l'état monarchique, et en tirant par leur créa-
tures, qu'ils avaient placées à la tête des affaires, des
grands secours de munition et d'argent.

Antigone, pour s'attirer ces mêmes peuples, prit
une voie contraire, en y substituant la démocratie
qui faillit d'ailleurs l'inclination des Grecs, en
mettant le pouvoir entre les mains du peuple, c'est
un renouvellement de la politique si souvent em-
ployée contre Séleucide par les Athéniens et par les
Perses, qui avaient toujours réussi, et qui ne pouvait
manquer de réussir encore dans cette occasion, pour-
vu qu'elle fut appuyée d'une bonne armée. An-
tigone ne pouvait mieux faire, que de donner le
signal général de la liberté démocratique, en com-
mençant par Athènes, qui en était la plus jalouse,
et qui était à la tête des autres républiques (Olym-
p 118, an 2), il envoya son fils Démétrius avec une
bonne flotte, qui eurent chassé de leur forteresse Muni-
chia les Macédoniens, la rasa, et leur donna la pleine
liberté.

Malgré cet appel de la liberté générale, Démétrius
Poliocète doit s'être emparé de quelques îles de l'
Archipel pour son père Antigone, roi de la Syrie, ou
d'en avoir eu le dessein, parce que, selon Plutarque,
dans son Démétrius, celui-ci avait à sa suite et à son
service un Agathoclès Sicilien avec le titre de gou-
verneur des îles. Cependant Ptolémée Soter, premier
roi d'Égypte, après Alexandre, possédait plusieurs
ou même toutes les Cyclades, puisque Ptolémée
Philadelphie, son fils les avait dans son pouvoir, sans
qu'il paraisse avoir fait aucune expédition de ce
côté là. Soter en aura pris quelques unes dans son
expédition en Grèce, comme Andros, et ses officiers y
auront joué le reste, surtout quand ils foudroyaient
la guerre contre Antigone Gonatas, le quel, ayant pris
Athènes, Philadelphie aura pris les îles pour ne les
laisser passer à Antigone, il est sûr de moins qu'elles fai-
saient partie de son domaine.

Olympiade 128^{me} au 1^{er}

Tout l'Archipel fut étrangement épouvanté (Olymp. 126, au 2) par les secousses que des feux souterrains excitèrent près de l'île de Théra, ou Santorine et qui produisirent enfin l'île de Thérassia (233 ans avant l'ère chrétienne).

Les Romains ayant porté la guerre en Illyrie, dix ans auparavant avaient pris de la reine Tutoe une grande partie de son royaume, et l'avaient donnée à Démétrius de Phare, qui leur avait soumise l'île de Céryre, ou Corfou. Mais en faisant la paix, une des conditions fut que ces peuples, grands écumeurs de mer ne passeraient pas avec leurs flottes armées au delà d'Alessa, ville sur les frontières d'Épire et de Macédoine (Olymp. 138, au 4). Cette armée. Cependant, Démétrius de Phare, oubliant les bienfaits des Romains et méprisant leurs ordres, passa les bornes ~~placé~~ marquées avec cinquante vaisseaux et pilla ou mit en contribution les îles de Cyclades. Naxos fournit sa bonne part du butin.

Antiochus le Grand, roi de Syrie, fit alliance avec Philippe, fils d'Antigone, roi de Macédoine, pour envahir le royaume d'Égypte à condition qu'Antiochus aurait pour son partage la Coele, Syrie et la Phénicie, Philippe l'Égypte, la Carie et les îles de l'Archipel. Celui-ci avait donné déjà l'ordre à Diomède, son amiral, d'aller attaquer les îles Cyclades, ce qui était ouvertement contre la foi des traités. Cet amiral, pour échapper sur l'injustice et l'impiété de son maître, avant de sortir du port, fit élever deux autels, l'un à l'Injustice et l'autre à l'Impiété, et offrit des sacrifices sur l'un et sur l'autre pour insulter en même temps et aux ~~deux~~ dieux et aux hommes. Mais ce projet n'eut point de suite.

Olympiade 144^{me} au 1^{er}

Philippe avait cependant en son pouvoir, y tenait garnisons, Andros, Paros et Siphnos. Toutes les autres îles entrèrent dans l'alliance des Rhodiens des Athéniens et des Romains contre Philippe, par où il paraît qu'elles étaient libres, si ce n'est qu'étant soumises à l'Égypte, et le roi Ptolémée Épirophane étant aussi de l'alliance, elles pouvaient prendre parti. Pendant cette guerre sort de la mer, entre les îles de Théra et Thérassia l'île Hiérea, ou grande Caméni, et fit trembler les îles.

Olympiade 146^{me} au 1^{er}

La paix fut faite avec Philippe, vaincu par les Romains, à condition que ce roi se contenterait de la seule Macédoine, qu'il retirerait ses peuples de toutes les villes hors du royaume et qu'elles auraient la liberté. Les Romains donnèrent aux Athéniens les îles de Naxos, Sôlos,

Indes, et Scyros. Les autres paraissent être restées libres, ou plutôt soumises du moins en grande partie à l'Égypte. Olympiade 147^{me} ou 2^{me}

Bientôt après, Antiochus le Grand porta la guerre en Grèce et passait avec sa flotte par l'Archipel, prit plusieurs îles, comme Samos. Mais l'année suivante, ayant été entièrement défait par Scipion près de Magnésie de l'Asie Mineure, dans les conditions de paix il fut arrêté qu'il n'aurait aucun droit sur les îles; surtout de l'Archipel. (Olymp. 147, an 3 - Olympiade 153, an 1)

Persée, fils de Philippe, recommence la guerre. Il occupa toute la Mer Égée, par le moyen de ses amiraux Antenor et Caulippe. Mais par la destruction de son royaume, les îles recouvrèrent leur liberté, ou plutôt furent assujéties aux Romains. (Olymp. 173, an 1. ou de Rome 60).

Mithridate, après avoir fait tuer tous les Romains et Italiens de tout âge et de tout sexe dans toute l'Asie, et après s'en être emparé, envoya ses généraux de toutes côtés avec des armées, dont le principal Archélaus fut destiné pour la Grèce, avec une armée de six vingt mille hommes, il s'empara d'abord de l'Égée, puis des Cyclades, et de toutes les îles tant qu'il en eurent jusqu'au Cap Malée, excepté Rhodes. Prît Athènes et la choisit pour sa nouvelle résidence, donna de cette ville tous les ordres pour la guerre de ce côté là: Et pendant le séjour qu'il y fit, il occupa dans les intérêts de son maître la plupart des villes et des états de la Grèce. Soumit par la force Sélas, révoltée contre les Athéniens, leur remit sous leur pouvoir, et leur envoya pour Aristion le trésor sacré, qu'on gardait dans cette île. Mais Archélaus, ayant été deux fois battu par Sylla, et Athènes prise, Lucius, lieutenant de Sylla, dont il commandait la flotte, dominait dans toute la Mer Égée. (Olymp. 175, an 1)

Pendant la confusion générale, occasionnée par les troubles de la Syrie, déchirée par les prétendants à ce royaume, par les guerres de Mithridate, par les guerres civiles d'Italie, et les dissensions de Rome, excitées par Marius et Sylla, la puissance des pirates était devenue formidable. Il eurent l'audace d'attaquer et de forcer plusieurs villes considérables telles que Thessalus, Samos, Clezomènes et Samothrace, dont ils pillèrent le temple, et en enlevèrent les richesses, qui se montaient en vaille tout (trois millions de francs). Ces îles, sans fournir de si grand butin n'en souffraient

pas moins de proportion. Les habitants de quelques unes les abandonnèrent entièrement. (Olymp. 178. an 2).

Rome voulut en fin mettre ordre et réprimer le brigandage, et choisit Pompée pour exterminer ces pirates, en lui donnant pouvoir sur toutes les côtes, jusqu'à cinquante milles dans les terres. Celui-ci donc, pour former une flotte formidable, pour combattre les pirates, qui avaient plus de mille vaisseaux, en tira de l'Asie, des Cyclades, et d'Athènes et de Cérès. Naxos eut donc aussi contribué à la gloire de Pompée, qui finit cette guerre dans moins d'un an. Les Romains avaient donc en leur pouvoir l'Asie, la Syrie, la Macédoine avec une grande partie de la Grèce et les îles. Les vaisseaux commencent ceux des Cyclades le montrent assez clairement. (An de Rome 703, av. J.C. 49)

Pompée, en se préparant à la guerre contre César, en Épire, s'était attaché à former une flotte redoutable. Il avait tiré des vaisseaux de l'Asie et des Cyclades. (Olymp. 183 an 1. an de Rome 705, av. J.C. 47)

Depuis la défaite de Pompée à Pharsales, tout ce que les Romains avaient conquis depuis l'Océan Atlantique jusqu'au delà de la Syrie, fut sous la domination de César. Après sa mort, Brutus et Cassius en nom de la République commençaient dans tout l'Orient et la mer jusqu'à la Sicile, au dominait Sextus Pompée. Après leur défaite et leur mort à Philippi, tout fut aux Triumvirs, toute l'Asie et la mer Orientale avec les îles, échut à Marc-Antoine, qui donna à l'île de Naxos aux Rhodiens et ce sera précisément de ce temps là que la petite pièce d'argent Rhodienne, trouvée de côté d'Apollon, y sera restée. Mais ces fiers Rhodiens, abusant de leur pouvoir à Naxos, Marc-Antoine, en ayant reçu des plaintes, leur ôta cette île peu de temps après.

Allant depuis combattre Octavien Antoine donna le rendez-vous à toutes les troupes de terre et de mer à Ephèse. Les Cyclades et en particulier Naxos pour montrer la gratitude d'avoir été délivrées des mains des Rhodiens contribuèrent leur bous part pour former sa formidable flotte de cinq cents voiles (Après la bataille d'Actium commença l'empire et la monarchie d'Auguste seul) (Olymp. 187. an 2. de Rome 722. avant J.C. 30.)

L'énorme puissance des Romains entraîne dorénavant tous les regards des historiens et les grands événements ne leur permettent pas de s'arrêter à des petits objets, qui suivraient le mouvement de ces grands corps, dont ils ne faisaient qu'une très-moeste partie. Ainsi les affaires de Naxos sont obscurcies, comme les autres par la présence du soleil, et on ne trouve rien pour longtemps dans les

34
les auteurs. Malgré ce silence, je ne crains pas d'avancer, que dès le premier siècle de l'ère chrétienne la foi a été prêchée à Naxos. Les églises florissantes dans l'Ionie voisine et dans toute la Grèce, l'apôtre Saint Jean si longtemps à Ephèse ou encore plus près à Patmos n'auraient pas négligé d'envoyer de leurs disciples, qui s'établirent des églises et un évêque.

L'an 816 de Rome, de l'ère chrétienne 65 Lucius Silanus, sous le règne de Néron fut condamné à l'exil à Naxos, mais il fut arrêté à Ostie, envoyé à Bourg, où il fut tué. (Crawier)

Pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne tout l'empire romain, dont Naxos et tout l'Archipel faisaient partie, n'était qu'un corps sous partage, mais ce poids énorme ayant engagé Dioclétien de s'associer d'abord Maximinien et d'autres avec le titre de Césars comme successeurs présomptifs de l'empire, chacun eut son département particulier. Dioclétien laissa au César ~~Dioclétien~~ Galère le soin de la Basse Pannonie, de l'Égypte, de la Thrace, de la Macédoine et de la Grèce, dont l'Archipel faisait partie. Ce fut là le théâtre de la cruauté de ce tyran éternel.

Le fanatisme de cet inhumain ne tarda pas de faire sa haine contre les chrétiens. Il fit sur eux essai de toutes les horreurs, ordonnant par édit qu'après la torture ils seraient brûlés à petit feu. (an de J. C. 303 en février). Ces ordres inhumains ne manquaient pas d'exécuteurs fidèles, qui se faisaient un mérite d'encherir encore sur la barbarie du prince. (306). On attachait les chrétiens à un poteau, on leur grillait la plante des pieds, jusqu'à ce que la peau se détachait des os. On appliquait ensuite sur toutes les parties de leur corps des flambeaux qu'on venait d'éteindre, et pour prolonger leurs souffrances avec la vie, on leur rafraîchissait de temps à temps la bouche et le visage avec de l'eau froide. Ce n'est qu'après de longues douleurs, que toute leur chair était rôtie, le feu pénétrait jusqu'aux entrailles et aux sources de la vie. Alors on achevait de brûler ces corps déjà consumés, et on jetait les cendres dans un fleuve ou dans la mer.

Mais ce qui porta dans les provinces une désolation universelle, ce fut le dénombrement qu'il fit faire de tous les habitants de ces états et l'estimation de toutes les fortunes. Les commissaires répandaient par tout la même inquiétude, la même effroi, que des ennemis auraient pu causer et l'empire de Galère et une extrémité de l'autre ne semblaient plus être peuplé que des captifs. On mesurait les com-

poignes, on comptait les septes des vignes les arbres et pour
aussi dire les mottes des terres. On faisait l'égistres
des hommes et des animaux. Les nécessités des déclara-
tions remplissaient les villes d'une multitude
des paupers et d'esclaves: Les pères y traînaient
leurs enfants. Les justice d'une imposition pro-
portionnelle aurait rendu ces contraintes excusa-
bles, si l'humanité les eut aducis: Et si les im-
positions pour elles-mêmes ~~ne~~ eussent été tolé-
rables, mais ^{lorsqu'on} retentissait de coups de fouets, et
de gémissements. On mettait les enfants, les
esclaves, les femmes et la torture pour vérifier la
déclaration des pères, des mères et des maris. On
les possédait eux-mêmes et on les forçait
par la douleur à déclarer plus qu'ils ne possédaient.
La vieillesse, ni la maladie ne dispensait personne
de se rendre au lieu ordonné. On fixait arbitrairement
l'âge de chacun, et comme, selon les lois, l'obligation
de payer la capitation ~~on~~ devait commencer et finir
à un certain âge, on ajoutait des années aux enfants, et
on en ôtait aux vieillards. Les premiers commissaires
avaient travaillé à satisfaire l'avidité du prince
par les rigueurs les plus outrées. Cependant Galère
pour presser encore davantage les malheureux
sujets, en envoyait d'autres à plusieurs reprises faire
de nouvelles recherches, et les derniers venus pour
enchérir sur leurs prédécesseurs, surchargeaient à leur
fantaisie et ajoutaient à leur rôle ^{beaucoup plus} beaucoup plus
qu'il ne trouvaient ni dans les biens, ni dans le nombre
des habitants. Cependant les animaux périssaient.
les hommes mouraient et après la mort on les fai-
sait réviser sur les rôles, on exigeait la taxe des uns
et des autres, il ne restait d'exempt que les mendians,
leur indigence les sauvaient de l'imposition, mais
non pas de la barbarie de Galère. On les
rassemblait par son ordre, au bord de la mer, on
les jetait dans des barques, qu'on fit couler à fond.
Sous ces deux articles il n'est pas parlé de Naxe
en particulier, pas plus que des autres provinces, mais
ces ordres généraux et si rigoureux n'auraient pas
laissé échapper un morceau si considérable.

Enfin les tourments cessèrent par la maladie de Galère (au 31), car ayant éprouvé ~~un~~ inutile-
ment les sacrifices et tout l'art de la médecine,
pour soulager ses douleurs intolérables il
voulut tenter d'apaiser Dieu des Chrétiens, et
fit cesser la persécution par un édit public. A
Nicomédie le dernier Avril. Ainsi les Chrétiens
de Neve, comme tous les autres de son domaine
commenceront à respirer. Quinze jours après,

ou appris à Nicomédie la mort de Galère à Sardaigne 36
entre les mains de Licinius.

À la première nouvelle de cette mort Maximinien occupe toute l'Asie jusqu'à la Propontide, Licinius s'approche de son côté, déjà ~~leurs~~ armées bordaient les deux rivages. Mais au lieu d'en venir aux mains, ces deux empereurs s'abouchent dans le détroit, même se ~~jettent~~ jurent une amitié sincère et conviennent par un traité que toute l'Asie restera à Maximinien et que le détroit servira des bornes aux deux empires. Vexé avec la Grèce fut ainsi de côté de Licinius.

Constantin, après la défaite de ~~Maximien~~ (311) Maxime (312) fit de concert avec Licinius un édit très favorable aux chrétiens, limité cependant en certains points. Mais quand le dernier eut épousé Constantine, sœur de Constantin (313) ils donnèrent tous deux, à cette occasion un nouvel édit en faveur des chrétiens, leur donnant pleine et entière liberté pour l'exercice de leur culte. Constantin, après s'être brouillé avec Licinius (314) et l'avoir battu deux fois, font la paix avec lui, et un nouvelle partage, par le quel Constantin joint à son ancien domaine la Grèce, la Macédoine, la Pannonie, etc. Vexé fut donc gouvernée par les officiers de Constantin.

La guerre se ralluma entre les mêmes (323) et Constantin rassemble ses forces navales de la Grèce. Vexé contribue son part. Toute l'armée navale commença pour son fils aîné Crispus, eut son rendez-vous à Athènes, de là, avancent vers l'Helléspont elle battit la flotte de Licinius et arriva à Bizance. Constantin eût déjà battu l'armée de terre de Licinius, près de Nicée le 3 Juillet, il le battit encore près de Chalcédone le 18 Septembre, et ayant pris Licinius à Nicomédie, il devient seul maître de tout l'empire (325).

Deux ans avant sa mort il fit le partage de tout son empire entre ses trois fils: Constantin, Constant et Constence et ses deux neveux Salmace et Hannibalien. Salmace eut la Thrace, la Macédoine et l'Asie, c'est-à-dire toute la Grèce, dont l'Archipel faisait parti avec Vexé.

Après la mort de Constantin (337) Salmace et son frère Hannibalien furent bientôt mis à mort et Constant, qui présidait déjà l'Italie, l'Afrique et l'Illirie, y joignit encore la part de Salmace, savoir la Macédoine, et toute la Grèce, avec l'Archipel. Le concil de Sardaigne, ayant été indiqué (344) il s'y trouva des évêques de plus de trente cinq provinces, entre autres des Cyclades. Magnance a été à Constant

la vie et ses états, dont il se rendit maître, mais ayant été depuis battu par Constance et s'étant tué lui-même à Lion, ce dernier fut unique maître de tout l'Empire, dont l'étendue élémensurée élémendait une multiplication d'officiers aussi bien pour l'administration de la Justice que pour la guerre. Constance créa donc (359) pour la première fois un préfet de la ville de Constantinople. C'est fut Honorat qui avait été préfet des Gaules. Il élève que les appels des trois des trois provinces de la Thrace nommées: Europe, Rhodope et Hellepont et de la Bythinie (Bi'thynie) et de la Paphlagonie, de la Lydie et de l'Hellepont, des Îles de la Mer Égée et de la Phrygie subiteire ressortiraient devant ce préfet.

Julien l'apostat, ayant pris les armes (361) et s'étant avancé jusque vers la Thrace, toute la Grèce se déclara en sa faveur contre Constance, qu'il eût combattu. Naxie fut entrainé dans le même parti, et Constance étant mort avant de se rencontrer Julien fut maître de l'Empire. Jusque là les Catholiques (his Naxos rigor viciopis mi naldopom in Apocuror, viciopis viciopis viciopis viciopis) après ils furent exposés à la persécution sourde que Julien suscita contre tous les Chrétiens, mais particulièrement contre les Catholiques, soutenant les Ariens pour ruiner plutôt la foi par ces divisions.

À la mort de Julien (363) et l'élévation de Jovien en(;) en trône, les Catholiques respirèrent par la protection ouverte de cet empereur. Mais sa mort qui ne tarda pas les replongea bientôt dans la persécution de Valence, Arien, qui, selon Saint Grégoire Nissée, pour établir l'hérésie, s'écriait contre les enfants, les vieillards et les femmes. Il n'y eut ni biens, ni nation, qui échappât à sa fureur (rage). Depuis la Mésopotamie jusqu'à l'Hellepont, les îles voisines, jusqu'à la Propontide, y furent sujettes, l'Archipel et par conséquent Naxie y fut comprise.

Le 25, Juillet 365, un terrible tremblement de terre annoncé par des éclairs redoublés, qui parurent au lever du soleil, agita la terre par de violentes secousses dans toute l'étendue de l'Empire. En 375 un autre tremblement de terre se fit sentir dans l'île de Crète et dans toute la Grèce, l'Attique seule en fut exempte.

Ces maux étaient communs à toutes les provinces, mais en particulier à Naxie, fit que le fameux Eunomius, accusé d'avoir caché le général Procope chez lui, dans le temps de sa révolte contre Valence (378) fut condamné à l'exil en Afrique, mais ayant

obtenu sa grace et résumant de ~~rechef~~ par sa doctrine impie, Modeste, préfet du Prétoire le relégua en l'île de Naxie, ou comme on l'appelait déjà de's lors Axio, où il n'aurait pas manqué de répandre ses erreurs s'il n'eut été rap-
 pelé bientôt, puisqu'il était à Constantinople vers le commencement de 379.

La même année Valens, étant mort, Théodose fut fait pour Gratien empereur de l'Orient, qu'il laissa à sa mort à son fils Arcade et l'Occident à Honorius en 395. Mais il est inutile de donner ici la suite des empereurs d'Orient. Cela ne regarde pas en particu-
 lier l'île, dont nous parlons.

Un tremblement de terre, qui détruisit une grande partie d'Antioche (478) se fit sentir dans l'Haurie dans l'Ionie, dans l'Helléspont et jusque dans la Thrace, et dans les îles de Cyclades. Plusieurs édifice tom-
 bèrent à Nide et dans l'île de Cös. Un nouvel ennemi ravagea encore les îles, la Sicile et l'Italie, tant qu'il
 fais ravagées, par Genséric, roi des Vandales en Afrique, ne fournissent plus au pillage, il se jeta sur l'Empire d'Orient, et sous prétexte que quelques vais-
 seaux de l'empereur Léon avaient insulté les côtes maritimes de ses états, il envoya ses flottes faire le dé-
 gât dans les îles et sur les côtes de la Grèce.

Paul, évêque de Naxie dans les Cyclades (526) souscrivit au Concile de Constantinople, sous Agapet, pape et Mé-
 trodore, patriarche de cette ville impérielle, Théodose, évêque de Paros, souscrivit aussi. Ces deux évêques
 étaient encore séparés. Une peste affreuse désola tout l'Empire (544). Elle avait commencé en Éthiopie et se
 répandit partout dès l'an 531, et dura cinquante ans.

Constantin II (653), empereur de Constantinople, fils d'Héraclius, pour se venger du Concile tenu à Rome par Saint Martin et de la sentence, qui y fut portée contre le Monothélisme et son type, donna ordre à son Exarque d'enlever Saint Martin. Ce chef de l'Eglise si digne de son rang, fut donc arrêté comme un coupable.
 Le vaisseau, qui le portait à Constantinople, coucha à Naxie. Un cap de cette île porte encore le nom de Pape, puisqu'on prétend que c'est là qu'il fut mis en terre. Il est à une
 bonne lieue de la ville, vers le nord. Il fut par mission de venir en ville. Les gens du pays ont par tradi-
 tion qu'il s'arrêta dans la petite église de Saint Méthode à un jet de pierre de la ville, en attendant qu'on lui trou-
 vât une maison, où pouvoir loger, dans laquelle il demeura une année entière, retenu prisonnier par les gardes, qu'on lui
 avait donné, et qui les maltraitaient fort en lui apportant les
 petits présents que les Naxiens lui portaient, et chassant à coups de bâton les humains insulaires, qui montraient

39
tout le respect dû à ce Saint Pontif. Il fut déjà transféré à Constantinople (654) enfermé dans une prison, traité en criminel et était interrogé, confronté avec des témoins subornés, par l'argent, maltraité avec barbarie, traîné dans les rues avec un carreau de fer au col. Enfin, relégué dans la Chersonèse (La Crimée), où il souffrit dans les souffrances et la privation de tout, ce long martyre, qui ne serait à rendre son témoignage plus évident.

Un mois d' Août (726) entre Santorin et Thérassie on aperçut les eaux bouillonnantes bouillonner comme par l'effet d'une fournaise ardente. Il s'en exhalait une vapeur qui, se condensant peu à peu devint une épaisse fumée. On entendait les coups redoublés d'une tonnerre mugissant au fond des eaux, qui agitait la mer par de violentes secousses. On voyait s'élever des rochers embrasés comme autant des fatruaux vomissant des flammes et menaçant d'incendier toutes les îles à l'autour. C'est fut pendant plusieurs jours une éruption continue de pierres calcinées, qui s'élevaient en l'air, à une hauteur prodigieuse, retombaient dans la mer, dont elles couvraient la surface dans une grande étendue. Elles furent poussées par les vents du midi à la distance de cent lieues d'une côté dans l'Helléspont et de l'autre sur les côtes de la Macédoine. C'est dans ce temps là, qu'on trouve encore tant de ces pierres sur les bords de la mer à Thacie. Enfin les flammes s'éteignant peu à peu, les rochers, que la mer enfentait avec tout de fracas, s'unirent ensemble et formèrent une masse continue jointe à l'île d'Hiera. Ce vocan servit à Léon l'Aurorien, iconoclaste, de prétexte pour autoriser son impiété et sa cruauté envers les Catholiques. Le révérend Basile lui fit entendre, que ce phénomène était un effet de la colère de Dieu contre le culte idolâtre des images. En conséquence Léon ordonna, par un édit aigre, dans toute l'étendue de son Empire, on effaçait les images des Saints, et qu'on abbatit leurs statues. Mais les habitants de la Grèce et des îles Cyclades se laissèrent emporter à un faux zèle (727) et, consentant le joug d'un prince hérésiarque, proclamèrent empereur un certain Côme (Kodour), qui, pour mériter ce honneur, n'avait d'autre titre que d'être Orthodoxe, il n'était pas même capable de conclure une entreprise formée en sa faveur. Deux capitaines, Agaurivèrent le 18 Avril à la vue de Constantinople, la flotte impériale sortit du port pour livrer bataille, le feu Grégorien décida la victoire. Les vaisseaux des rebelles furent brûlés ou coulés à fond. Agaurien se voyant

L'Asie, jusqu'aux îles de la Mer Egée, dont ils bordèrent tous les rivages. L'été suivant une longue sécheresse, causée par les vents secs et brûlants, fit tarir presque toutes les sources et les fleuves.

Les Sarrasins d'Espagne, profitant des troubles de l'empire Grec, armèrent vingt vaisseaux (824) et sous la conduite d'Abouhaf, guerrier ardent et hardi, pénétrèrent dans l'Archipel et ravagèrent les Cyclades. Toutes les forces de l'empereur Michel II le Begue, étant alors réunies à Constantinople, ils ne trouvèrent point de résistance et se ravagèrent impunément les îles et portèrent le même ravage dans l'île de Crète.

Ils s'établirent même dans cette dernière île l'année suivante (825) et s'y maintinrent par la défaite des troupes de Michel. De là ils faisaient des courses continues dans les autres îles, où ils établissaient des colonies et se rendaient redoutables dans tout l'Archipel. Pour arrêter leurs pirateries, Céphise équipa une flotte, par ordre de l'empereur, il fit des descentes dans les îles, en chassa les Sarrasins et vint à bout de nettoyer la mer et de rendre la navigation libre, mais il n'osa mettre le pied dans l'île de Crète, où les Sarrasins lui parurent ne pouvoir être forcés. Ainsi ils ne tardèrent pas à reprendre leurs courses: ils firent même (831) une puissante descente en France, où eurent été battus ils eurent leur revanche sur la flotte impériale de Théophile, empereur, qu'ils vainquirent au mois d'Octobre près de l'île de Thasso, et dont presque tous les vaisseaux furent pris et écoulés en fond. Cette victoire les rendit maîtres de la mer et laissa toutes les Cyclades exposées à leur pillage.

Foresti prétend que les Sarrasins de Candie occupèrent cette année (843) les Cyclades, mais je ne le crois pas qu'il s'y soient établis d'une manière permanente. Ce sera vers ce temps que les habitants de Nécie, pour donner l'avis de l'approche de ces ennemis, ou pour faciliter un refuge aux gens de la campagne, des environs, bâtitent des tours, d'espace en espace, sur les bords de l'île vers l'occident, qui étant bas, étaient aussi plus sujets aux descentes: On en voit encore plusieurs vestiges. Une preuve que ces Sarrasins Crétois ne s'étaient pas établis dans les Cyclades c'est qu'ils armèrent une flotte de vingt-sept vaisseaux (864) et ravagèrent ces îles et pénétrèrent jusqu'à l'île de Proconèse dans la Propontide, faisant le dégât sur tous les côtes.

S^t Jael, ermite de Crète, fit partir (882) un capitaine vaillant et expérimenté, nommé Thol (ce nom grec signifie voir que c'était un renégat) avec vingt-sept vaisseaux et un plus grand nombre de brigandons

Carte de l'Asie Mineure. Site de l'Asie Mineure, mesurant l'Asie Mineure.

et de galères et cinquante rames. Cette flotte ravagea ~~toutes~~ les îles de l'Archipel, traversa le ~~Hellespont~~ Propontide et pénétra jusqu'à l'île de Proconèse dans la Propontide, elle menaçait Constantinople. Nicéas, amiral de l'Empire, alla avec toute la flotte impériale et les atteignit sur la côte de la Propontide, vis-à-vis de Carie. Il leur livra aussitôt bataille. La défaite de ses vaisseaux, dont tout l'équipage périt par le feu, par le fer, ou dans les eaux, le reste prit la fuite et regagna l'île de Crète, comme il put.

Les ravages dans les îles de la part des Sarrasins étaient très fréquents et presque continus : Selon ~~Sauvent~~ Echaré, ils prirent Smyrne (887) et continuaient à désoler les côtes de l'Asie Mineure, les îles ne fournissant plus, et leur aridité ou parce qu'elles leur étaient déjà soumises, et recevaient par un tribut annuel le pillage ordinaire.

Ils voulurent tenter un coup plus tard (904), ils équipèrent une flotte de cinquante quatre navires grecs, dont ils donnèrent le commandement au plus fameux de leurs pirates. C'était un renégat, nommé Léon, né dans la ville d'Attalie, en Pamphlie, qui s'étant fait mahométan, alla s'établir à Tripolite de Syrie, d'où il fut surnommé le Tripolite, et sous ce nom il s'était rendu la terreur de toutes les côtes de la Méditerranée et de l'Archipel, dont les habitants, échappés au fer de ce barbare, allaient à tous moments avec de petits bateaux pour chercher un asile à Scalonique, tandis que Thessaloniciens, comme il paraît, mieux avisés, et saisis d'effroi, abandonnaient leurs maisons et se dispersaient dans les campagnes. En effet, ce formidable armement alla fondre sur cette malheureuse ville, qui fut prise et saccagée, et tous les habitants tués ou emmenés en esclavage. Parmi ces derniers fut aussi Jean Canonicus, qui a décrit la prise de Thessalonique, par les Bulgares. Leur flotte à leur retour retoucha à Naxe, pour y exiger le tribut ordinaire. Mais il y souffrit beaucoup dans le port du vivier, que l'on appelle aujourd'hui le port de Saint Georges, en des Salines à peu de distance de la ville. C'est ne pas seulement les Sarrasins, établis en Candie, qui envahissaient de tous côtés l'Empire des Grecs ; les Turcs, du côté de la Syrie, envahissaient de même une monarchie si mal gouvernée, et plus mal défendue. Darric, Emir de Tyr, renégat, qui avait déjà fait tant de mal et l'Empire se préparait (915) à lui enlever les îles de l'Archipel, ce qui fait croire que les Sarrasins de Candie ne les craignaient pas moins les pillaient seulement et les ravageaient presque tous les ans. Si que les Byzantins furent obligés, au commencement de la fête d'une grande flotte, sur les côtes de l'ancienne Carie. Il atteignit Strosole, par le bord du golfe Carionien et cette ville malheureuse.

bientôt succombé à ses efforts, S'il ne fut mort de mala-
die. Ce entretemps déconcerta tous les projets des Turcs, 42
qui se retirèrent en Syrie.

Les Grecs eurent la consufation (926) de se venger des cru-
autés, que Léon le Tripolitite avait exercées sur toutes les
îles et en particulier vingt deux ans auparavant sur
Thessalonique. Ce pirate eut la tête et une nombreuse
flotte, après avoir désolé sur son passage les îles de l'
Archipel, était à l'ancre dans le port de Sénnos. Le
Patrice Jean Rondenias alla l'attaquer, il défit prit
~~et~~ brûla ou coula à fond tous les vaisseaux, il n'en
échappa qu'un seul. C'était celui de Léon qui se sau-
va, plein de désespoir et couvert de honte.

L'empereur Romain, après avoir fait la paix avec
les Bulgares, fut en état d'envoyer une armée contre
les Sarrasins, qui avaient rompu, sous prétexte, l'alliance
faite avec Zoé, et envahissaient les îles et les pays
maritimes. Cette attention de l'empereur donna
un peu de repos aux îles et même de la sécurité.
Tous les vaisseaux impériaux étaient (941) employés à
garder les côtes d'Asie ou les îles de l'Archipel
contre les entreprises de ces ennemis irréconciliables.
Les Grecs osèrent même aller les attaquer dans leur
réfuge en Camachie, mais sans effet considérable.

Le coup fatal leur fut porté (960) par Nicéphore Pho-
cès, général de Romain II, empereur, qui en vit passer
par les Sporades pour aller subjuguier l'île de Crète.
Il prit entièrement et délivra l'Archipel du voisin-
nage des Sarrasins. Un autre ennemi fut ~~Berlas~~ ^{Berlas}
Sclérus, qui se révolta (976) du temps des empereurs
Basile II et Constantin VIII, et après plusieurs enva-
sions, sa flotte, commandée par Manuel Cyrtin,
(Μανουήλ) mit en contribution toutes les îles. ~~Une~~ ^{La} flotte
des Sarrasins, on ne dit pas, d'où, vint (1024) insulter
les Cyclades. Georges Theodoracane, gouverneur de Samos,
joint à celui de Chio, nommé Bérébois, alla les at-
taquer, prit douze vaisseaux et dissipé le reste. Du
temps de Michel IV le Paurphlogonien, une autre
flotte des Sarrasins (1034) vint piller les Cyclades.
Ceux de l'Afrique, joints à ceux de Sicile (M. Hærdouin
dans son histoire universelle dit que c'étaient des Sar-
rasins asiatiques) qui infestaient l'Archipel (1025)
et poussaient leurs pirateries jusque sur les bords de
la Chersonèse de Thrace et de la ~~Asie~~ ^{Asie}. Les commandants
de ces contrées, s'étant réunis, les défièrent dans un
combat naval, envoyèrent cinq cents prisonniers et
Constantinople et firent prêter les autres au bord de la
mer, le long du golfe d'Adramytte.

Le Turc Zahas (ou Zahas), autre fois prisonnier des
Grecs, devenu ensuite (1084) chef des pirates, profitant
de l'occupation que les Bistinaques donnaient aux

43.
infestait toutes les côtes, secondé d'un habitant de Smyrne, très
habile dans la mer. Il fit construire grand nombre de barques
et cinquante brigantins, qu'il chargea d'aventuriers comme
lui exercés au combat de mer. Le même équipa une flotte
(1097) et infesta, de ses pirateries, toutes les îles et les côtes de l'
Archipel, mais enfin il fut tué (1095) par son gendre, le
Sultan de Nicée, dans un repas, et l'instigation d'Alexis
comme empereur. Les îles n'en furent plus en sûreté.
Les Turcs (1097) dévotaient comme eux parcourant les provinces
maritimes et les îles. Après la mort de Tachar, ceux qui
avaient été attachés à sa personne étaient demeurés maîtres
de Smyrne. Deux emirs, nommés Tanguipormes et Moras,
s'étaient emparés d'Éphèse. D'autres chefs de brigands maîtres
de plusieurs places dans l'ancienne Ionie, dans la Lydie,
dans la Phrygie, faisaient des courses continuelles et en-
levaient quantités de Chrétiens qu'ils réduisaient en
esclavage. La plupart des îles, telles que Chio, Rhodes et
les autres de ces parages ne servaient plus que de dépôts
aux pirates ou d'arsenaux pour la construction de leurs flottes.
Jean Doucas les vainquit et les dispersa tous.

L'empereur Alexis Comnène (1081) pour s'opposer au
passage de Boémund par la mer Adriatique, pour attaquer
Doucas en Illyrie, il faisait assembler et équiper des
vaisseaux dans les Cyclades et dans tous les ports d'Asie
et d'Europe pour en composer une grande flotte. Les croisés
regardant Alexis comme leur ennemi (1111-1112), les Pisanes,
les Génois, et les autres puissances d'Italie faisaient des
expéditions armées, sous prétexte d'aller porter du
secours au roi de Jérusalem, mais en effet et dessein d'
exercer la piraterie sur les côtes de la Grèce et d'insulter
les îles de la Méditerranée et de l'Archipel. Sur cet avis
Alexis, empereur de Constantinople avait rassemblé ses flottes
dans les ports de la Chersonèse de Thrace, et lui portaient
sous cette des vaisseaux d'observation et de fortes escadres
pour garantir d'invasions le continent et les îles, ce qui
mit fin aux pirateries des Italiens. Les Vénitiens équi-
pèrent cent galères, à deux rangs de rames et vingt canons.
Le doge Michel Vitell fut mit à la tête de ce formidable
armement. Il entra dans l'Archipel prit l'île de Négropont,
puis Chio. Mais trompé par des feintes d'accommo-
dement, il laisse le temps à Manuel de former une flotte de
cent cinquante voiles, qui en prenant plusieurs bâtiments vé-
nitien, les poursuivit à Lesbos, Samos, et Skyros. La
flotte vénitienne, désemparée par la peste, retourna à Venise.
Andronic Comnène, amiral grec, les poursuivait jusqu'
au Cap Mesée, au Saint Sige, d'où il retourna à Con-
stantinople, content d'avoir dissipé la tempête, qui mena-
çait toutes les îles de l'Archipel.

Les Latins, établis à Constantinople (1204) avaient l'estime
de Manuel Comnène, qui pour la fidélité, le courage
et la science de conduire les affaires, les plus importantes,
préférait souvent aux Grecs, ils furent massacrés même

les malades Mais après la mort, à l'occasion de la révolte d'Aetronic, chargés de la jalousie des Grecs, ils furent massacrés et même les malades dans les hôpitaux. Le carolinel Jean cl'ocapité, et sa tête attachée à la queue d'un chien, fut traînée par toute la ville, quatre mille furent vendus aux Turcs d'autres brûlés dans leurs maisons et leurs églises. Ceux qui purent se sauver sur les navires, partirent au plutôt et, par vengeance pillèrent, saillèrent, mirent à feu et à sang dans l'épave de soixante dix lieues, les îles, les côtes de la Propontide del' Helléspont, et de l'Archipel ruinèrent les monastères, massacraient les prêtres et les moines, et de ces horribles représailles ils remportèrent plus de richesses, qu'ils n'en avaient perdu à Constantinople. Un fameux pirate Génois, nommé Caphyr, peut être Ghicifire, c'est ainsi que les Turcs nomment les Chrétiens, par mépris, puisque ce mot signifie un infidèle) couvrait la mer avec une flotte (1198) et allait vendre à Constantinople les prises, qu'il emportait sur les vaisseaux, qui n'étaient ni Grecs ni des alliés de l'Empire. Michel Striphnus, grand amiral, prétendait avoir part au butin et exigea de lui un gros péage. Caphyr, irrité, se mit à courir sur tous les vaisseaux Grecs, infesta la mer Egée et les îles, imposa des contributions et les exigea à la rigueur. On lui laissa le temps de faire beaucoup de ravages, la marine de l'Empire était en mauvaise état et le grand amiral s'entendait mieux à tirer des droits, et à s'enrichir, qu'à naviguer et combattre. Enfin Caphyr fut trompé avec des propositions de paix, fut surpris, battu, pris et mis à mort.

Après la prise de Constantinople par les Français croisés et les Vénitiens (1204) on fit le partage de cet Empire conquis entre ces deux nations. La partie des Vénitiens fut, outre ~~la~~ l'île de Candie, les îles de l'Archipel, le Peloponèse, qu'on commença à nommer la Morée, le Thyrrogie et les côtes de l'Helléspont. Les îles de la Propontide, les plus grandes îles de l'Archipel, telles que Lemnos, (Forasti et Le Beau disent que cette île avec ses voisins furent données par Doucelolo, doge de Venise à Nicolo Navigajoso ou Navigaj) Lesbos, Chio, Rodnos, et les autres depuis Andros jusqu'à la côte de Thrace étaient dans le partage des Français. Nous verrons cependant bientôt que Chios, Skia et Thos et Skyros furent données à une famille Vénitienne. Les autres nommées Cyclades et Sporades cédées aux Vénitiens. (1207) (ce qui s'approuva par les Français) La plupart des îles et des places, qui avaient été assiégées cédées et ces derniers, dans le partage général étaient encore entre les mains des Romains (Génois, Français, etc.) ou en celles des pirates, qui s'étaient multipliés à la faveur de la révolution. Pour se mettre en possession d'un si grand nombre d'îles dans l'12.

chiprel et dans le golfe Adriatique il eut fallu diviser en une infinité d'escadres la marine de l'état, ou consumer un long temps et beaucoup de dépenses pour aller les attaquer l'une après l'autre avec une seule flotte, on prit un parti, qui en conservait la souveraineté à la République, sans lui donner la peine de les conquérir, c'est fut de donner par édit à tout Vénitien la liberté d'armer et d'armer pour s'emparer des îles, qui entraient dans le partage des Vénitiens, en sorte que chacun posséderait en propriété ce qu'il aurait conquis, en rendant foi et hommage à la République, comme celle-ci le rendait à l'Empereur de Constantinople. Après une déclaration si favorable à l'avidité des particuliers, tous les Vénitiens, qui se trouvaient assez riches, équipèrent et armèrent des vaisseaux à leurs dépenses, et la République n'eut besoin que d'une seule flotte pour nettoyer la mer des pirates et pour exécuter les expéditions les plus importantes. Marc Sandoz et Jacques Viero prirent Gallipoli à l'entrée de l'Hellespont. Renier Sandoz, héritier du courage de son père, Henri le doge, et Roger Premarino les deux plus grands hommes de mer, qu'eut alors la République à la tête de trente un vaisseaux, se rendirent maîtres de Corfou, et son Vétéran pirate Génois, qui s'était emparé, qu'ils firent promettre avec soixante insulaires de sa faction. Une conquête encore plus importante, fut celle de Candie. Les familles les plus puissantes de Venise se répandirent dans l'Archipel, chacune embrassant dans sa conquête plusieurs des îles, dont cette mer est semée, s'en composa comme d'autant de provinces, un état, qui devint patrimonial. Roban Carcerio était déjà maître de Negropont, ses descendants n'étant pas assez forts pour la défendre, les rendirent entre les mains de la République et n'en conservèrent que le domaine utile. Venise y envoyait un gouverneur, qui résidait à Chalcis.

Marc Sandoz s'empara de Naxos, de Milos, des Argentières, de Polycombre, de Théra, aujourd'hui Santorin, de Sifanto, de Scimphi et de Nio. L'Empereur clopôdic y joignit Perros et Antiparos. L'empereur Henri de Constantinople exigea Naxos en Sucre et donna à Sandoz le titre de duc de l'Archipel et de prince de l'empire, dont ses descendants jouirent jusqu'au milieu du quatorzième siècle, que ce duché passa dans la famille de Crispi qui en furent possesseurs jusqu'à sous l'empire de Sultan Selim II, qui s'en saisit en 1570. Perros et Antiparos tombèrent au pouvoir de la famille

de Sommaripa, qui les posséda jusqu'au milieu du seizième siècle (es). Les Quisi se rachetèrent maîtres de Tino, Mycono, Skyros, Skia, Skia, Skopelos. Pierre Justiniani et Dominique Micheli, ensemble, de Cea. D'autres seigneurs français et italiens prirent pour eux, mais comme d'assés de l'empereur de Constantinople, les Thessalie, l'Étolie, Athènes, Thèbes, et les Bithynie: ainsi le nouvel empereur n'eut qu'à pour lui que la Thrace et la Macédoine.

Toutes ces petites principautés des îles furent de fiefs, qui relevaient de la République de Venise. Elle leur donna sa protection et en tirent des secours et des rédevances. Sous ces entreprises les Vénitiens ne rencontrèrent nul obstacle. Les insulaires abandonnés, se soumettaient sans résistance à ces nouveaux maîtres. Car, quoique Lascaris empereur de Nicée, eût fait construire quelques vaisseaux, il n'était nullement en état de disputer la possession de ces îles.

Marc Sannudo bâtit le château de Naxos sur la colline qui domine la ville, et le fortifia de douze tours. Ce château fut, comme il l'est encore, l'habitation des Latins. Le reste vers la mer, entourée de murailles, est le bourg, habité par les Grecs, aussi bien que ce qui est hors de l'enceinte des murs, et s'appelle "Neochorio, ou la nouvelle ville. Au milieu du château Sannudo bâtit son palais, qui ayant été confisqué par les Turcs, dès qu'ils furent maîtres de Naxos, est presque entièrement ruiné. Le même bâtit encore dans le château, selon M. Tournefort, la Cathédrale latine et les rendra, en y érigeant un évêque Latin pour les nouveaux venus, qui étaient tous Latins.

Les flottes de Venance, empereur de Nicée, s'avaient déjà rendu maître de Lesbos, de Chio, de Samos, et de Scyrie et de Cos, de ~~Tras~~ Rhodes et plusieurs autres îles de l'Archipel. Les Caneliotes, après plusieurs efforts inutiles pour secouer le joug de la République de Venise, s'adressèrent (1233) à Venance et lui promirent la principauté de l'île, s'il leur envoyait des secours, capables de chasser les Vénitiens. Venance envoya trente trois galères. La République avait fait passer en Canarie le Vénitien Marc Sannudo, duc de Naxos pour s'opposer aux rebelles, à l'arrivée de la flotte de Venance, il sortit de l'île avec ce qu'il avait de troupes et par cette prompte retraite, il donna lieu de soupçonner qu'il s'était laissé corrompre par l'argent.

Baudouin II, ayant perdu (1261) le trône, la ville (es) En 1220 Jacques Barozzi en récompense des importants services, qu'il rendit à l'empereur de Constantinople eut de lui le donacine de Santorin et de Thérassie, avec plusieurs possessions en Bulgarie, et crut Baron de l'Empire. La possession de cette île dura dans cette famille jusqu'à l'an 1350, qui fut dépossédée par Marc Sannudo, duc

et l'Empire de Constantinople, dans son infortune, ayant rejoint sa flotte, qui revenait de Daphnusié, fit voile vers l'île d'Éubée, où Negropont, où il fut très-bien reçu par les Seigneurs du pays. Le duc d'Athènes et le duc de Naxos firent des présents considérables, de munition de bouche et d'argent. Après qu'il eut donné l'ordre de Cavalerie et plusieurs gentils hommes, il alla dans la Pouille instruire Mainfroi, roi de Sicile, de ses manières. Ensuite il en repartit vers l'Albanie, nouvellement élu.

Philanthropine, amiral de Michel Paléologue empereur grec, continua le reste de l'année (1263) et parcourut avec sa flotte les îles occupées par le prince d'Achaïe, et les Vénitiens. Il fit de fréquentes descentes, les ravagea presque toutes et remporta un riche butin à Constantinople, surtout de Naxos de Paros, de Céos, de Caryste, d'Orée, et de la ville de Loucedemone. Surtout ~~et~~ Echaud dans sa traduction de l'histoire romaine de l'Anglais, dit qu'il prit ces enclaves, ce qui n'est pas très-raisonnable. Ces petites souverainetés, ayant subsisté encore longtemps sans les mêmes maîtres.

Merc Michel fut envoyé par la Seigneurie de Venise avec dix huit galères pour défendre les îles de l'Archipel et faire la guerre à Paléologue. Les Génois coururent au secours des Grecs. Echaud dit encore que Boneloin (267) pour avoir du secours de Charles et, aujour d'hui de se rétablir à Constantinople, lui céda toutes les îles de l'Archipel, ~~et~~ excepté Samos, Lesbos, Aube (Stanchis = Cos) et Chio outre le droit de souveraineté sur l'Achaïe et la Morée, passées par Guillaume de Villehardouin. Mais je ne sais pas quelle île de l'Archipel il entend. Car Boneloin ne pouvait donner aucune cession à ce qui avait été cédé aux Vénitiens.

L'Impératrice Anne (1344) pour affaiblir Centaurogène entièrement allié avec Amir et Orchan, empereurs des Turcs, et pour lui enlever ces deux ressources, écrivit au Pape Clément VI pour le prier d'envoyer du secours à Constantinople contre les Turcs, qui ravageaient les terres des Chrétiens, ajoutant, que Centaurogène, ~~pour~~ de la couronne, les avait attirés en Throce où ils causaient d'effreux désordres: et que si on la délivrait de ^{ces} ennemis redoutables, elle donnerait l'empire et l'obéissance de l'église romaine. Cet argument valait très fort chez les Papes comme de raison. Clément publia une croisade contre les Turcs et principalement contre ceux qui étaient dans l'armée de Centaurogène, prenant pour prétexte que s'ils avaient l'avantage, ils passeraient en Italie. Enfin d'encourager les Puissances de l'Occident. Il fournit quatre galères équipées et les Vénitiens en donnèrent ~~et~~ cinq. Hugues, roi de Chypre, quatre, Nicolas Demudo, duc de Naxos, une et les Chevaliers de Rhodes six. Les

ri patriarche Latin de Constantinople et l'évêque de Nîmes furent chargés de conduire l'armée navale et Martin Zuccharie, noble Génois, eut le titre d'amiral. Les croisés firent voile vers Smyrne, place importante qui dépendait d'Amyr, l'eurent attaquée par terre et par mer, il la prirent d'assaut, et ils firent un massacre épouvantable des musulmans sans qu'Amyr, qui avait été surpris, eut le temps d'appeler ses troupes pour se mettre en défense. C'est où se ~~termina~~ termina tout le succès de cette Croisade.

Anthonio Doria (1383 et suiv.) avait les pouvoirs sur les Génois et les Vénitiens. On lui fit entendre que les dépenses qu'il exigeait l'entretien de sa marine, étaient désormais inutiles, et ordonna qu'on détruisît ses galères. Il eut plus d'une occasion de s'en repentir. Les pirates désolèrent pour leurs descentes les côtes de l'empire jusqu'aux environs de Constantinople et dévastèrent impitoyablement les îles de l'Archipel.

Tempis que les conquêtes de Bajazet (1394) affermaient les îles et les villes maritimes, il subjuguait le reste de la Bithynie, la Phrygie, la Pamphylie et la Carie. Maître du Continent, il voulut encore avoir l'empire de la mer: Par cet effet, il équipa une flotte de soixante gros vaisseaux, parcourant en vainqueur les plus grandes îles de l'Archipel, s'arrêta jusqu'à l'Éubée, qu'il soumit à sa puissance. Réduisit en cendres le capitot de Chio et en traita avec la même fureur les moindres places. C'est vers ce temps qu'il semble qu'on doit fixer la construction de l'Athanasion. Les ruines du palais ducale, qu'on y voit encore, le haut occupé par les Latins, qui dominaient alors le bas par les Grecs, le reste des fortifications ne permet pas de les renvoyer à un autre temps.

Les Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, qui (1309) avaient chassé les Sarrasins de Rhodes, et y avaient établi le chef lieu de leur ordre, avaient fait diverses conquêtes dans les îles de l'Archipel, et entre autres avaient de grands biens à Naxos avec une Commanderie, ou plutôt bailliage, qui payait du revenu au Grand Maître de Rhodes, cinquante et un mille florins par an. L'église de Saint Antoine du port leur appartenait. Il y avait dans le port des remises pour six ou sept galères, dont on voit quelques vestiges. Près de l'église de Saint Barthélemy ou Neo Chorio, il y a des restes d'un pavé de petits cailloux de différentes couleurs, où on prétend que les Chevaliers s'exerçaient à faire des courses.

Vers ce temps Nicolo della Rocca (1401), neuvième duc de Naxos, fut assassiné en trahison par Fraugoli Crispi sans laisser d'enfants. Marie Vannolo, dame de Paros et Antiparos devait être duchesse, comme sœur de Nicolo della Rocca ou Carcerio. Elle fut mariée à Gueshard Sommariva qui alla à Milan en juillet de 1401, auprès du duc Visconti son parent. Ce fut pendant son absence que Fraugoli Crispi s'empara du duché de Naxos.

Crusino, ou Chrysanthus Sommaripa, seigneur de Paros et d'Antiparos épousa Crispina leu, dame d'Aelokos et alla à Venise en 1403 comme héritier de Marie Sommo, pour se plaindre de l'usurpation des Seigneurs Crispi et le Sénat donna le Duché à sa Maison Querini, en qualité de vice-général. Ce moyen pris par le Sénat de Venise, ne parait pas avoir eu lieu, parce que les Crispi se succéda dans le Duché sans interruption. Après François, usurpateur et dixième duc, mort sous enfants, suit Jacques Crispi, onzième duc, pour avoir épousé Frolenza Sommaripa, véritable héritière du Duché, comme fille de Gaspare ^(son oncle) et de Marie Sommo, mais il meurt sous enfants, et Eudae son frère est le douzième duc, en quel succéda Jacques, treizième duc, puis Juan Jacob, son fils, quatorzième duc, mort sous enfants. Le Duché aurait dû passer à Audriana, sa tante, fille de Juan, treizième duc, mariée à Courinque Sommaripa, Seigneur d'Aelokos, mais le Duché fut usurpé par le viellus ou Guillaume Crispi, Seigneur de Naxos, quinzième duc, en quel succéda Francesco Crispi, Seigneur de la Suola en Cambric, et de Ventorin, seizième duc, vient après son fils Jacques Crispi, dix-septième duc, contre le quel Crusino Sommaripa, Seigneur d'Aelokos, héritier d'Audriana sus-dite, vint à Venise (1403) pour revendiquer le Duché, mais inutilement. Puis ce Jacques Crispi succéda son frère Juan Crispi, dix-huitième duc, puis son fils Francesco Crispi, dix-neuvième duc, qui laisse le Duché à son fils Juan, vingtième duc, qui s'accorde avec le Seigneur d'Aelokos, et laisse le Duché à son fils, après sa mort, et Francesco, son fils, vingt-un duc, mort sous enfants. En fin Jacques Crispi fut le vingt-deuxième et dernier duc de Naxos. Le Grand Maître des Chevaliers de Rhodes Jacques de Milly mourut (1459), commeveleur de Naxos Jean Crispi de la Langue et d'Italie.

Soliman empereur des Turcs, enleva Rhodes aux Chevaliers de Saint Jean (1520) et les obligea de se retirer. Il est très-vraisemblable, qu'ils abandonnèrent en même temps toutes leurs acquisitions dans l'Archipel, ces petits domaines ne pouvant résister au vainqueur du chef-lieu de la capitale. Le Turc ne se soumet pas sur le champ toutes les îles, mais le Pape prévint, qu'il était impossible de s'opposer longtemps à ce torrent, transporter la métropole de l'Archipel, établi à Rhodes, dans l'île de Naxos, qui avait encore son duc, et donna au nouvel archevêque et métropolitain les biens de la Communauté de Saint Jean avec tous les droits, pour les sauver des préentions du vainqueur de l'Océan entier.

Pendant la domination de Jacques Crispi vingt-unième duc, Barberousse fit (1537) une descente à Naxos, la mit au pillage et obligea le duc de s'engager à payer au Grand Seigneur un tribut annuel de six mille écus d'or, d'où il s'ensuivit enfin la perte entière du Duché et de l'île. Qui arriva

en 1566, sous Jacques Crispi, le vingt deuxième ~~duc~~ et
dernier duc, à l'occasion de la révolte de ses sujets Grecs,
et l'égard des quels les Latins ne faisoient pas la vingtième
partie des habitants. Les Grecs donc secoururent le sultan
pour subir celui de la Porte Ottomane, qui, sans opposition,
entra en possession de l'île. Le duc se retira à Venise,
où on dit qu'il mourut de chagrin.

J'en ai vu un acte en parchemin dans lequel un Coronelli se nommait duc de Naxie, et signait à Constantinople, dans son palais ducal, mais comme on ne trouve aucun autre part le moindre renseignement, qui puisse confirmer cette dignité, et que sa nombreuse postérité n'a jamais prétendu à ce titre, je crois que ce Coronelli était un gouverneur de Naxie, comme la Porte en nomme pour un an. Car si le Grand Seigneur avait voulu souf- frir cette dignité à Naxie, il lui eurent cédé le palais ducal dans cette île, qui cependant fut confisquée et est à présent en ruines.

est en présent en ruines.
Grégoire XIII Pape, dans sa bulle (1579) à Doménique Bellugian
synetica, lui confirme le droit de métropolitain sur tous
les suffragés et ordonne à ses vaisseaux (autre fois vaisseaux
de l'Ordre de Saint Jean) celui de rendre les services et droits
usités. Les suffragants sont en présent les évêques de Chio,
Tino, Syra et Sautrin. Les autres îles, qui avaient autre
fois des évêques suffragants de Rhodes, étaient Stanopio
ou Cos, Samos Mitylène, où il y avait deux évêques,
un à la capitale et un autre pour un autre parti de
île, Solos, Tenélos, Anclros, Tifante, Milo, Nio, Amorgos,
et Antipalaea, ou Stampoulie. Mais il n'y a plus dans
toutes ces îles d'évêques latins, sur les quels l'archevêque
de Naxos puisse prétendre des droits.

Les Jésuites furent appelés à Naxic (1626) par Monseigneur Raphaël Schiattini une Confrérie de Naxiotes, qui subsiste encore leur ceda la chapelle nommée la Vierge et la Chapelle et tous les biens appartenants à condition que les confrères feraient toujours leurs fonctions dans cette chapelle et que le supérieur des Jésuites serait leur chapelain. Plusieurs particuliers leur cédèrent des maisons dans le voisinage. Ils en achetèrent avec le temps d'autres et joignirent à cette chapelle, qui sert de chœur, une église assez ample et belle pour le pays. Mais comme les biens, ~~parce~~ ^{pour} fonds consistants en certains droits sur les pâturages, furent enlevés, quand les seigneurs furent privés de ces mêmes pâturages, comme nous le dirons ci-après. Environ neuf ans après, les Pères Capucins furent aussi appelés à Naxic (1665), on leur eurent d'abord assigné un espace à Neochorio pour y bâtir près de l'église latine de Saint Barthélémy, mais le local n'ayant plu, ils bâtirent à peu de distance de la ville une église, un petit couvent avec un jardin, qui ils ont encore. Peu de temps après, ils furent établis dans le Château même avec une

(4) Knowledge of suppressed glottal ejectives before lat wata' lat diags
of car lat Eboeion Veris Nethy (Necijay Tachasug Nethy of lat vto
lat astan when cirliwopowow exen Kapahusano (1666-1679)

bonne église et un joli couvent, données par un Grec, puis que les Grecs étoient alors fort unis avec les Latins. ~~Le~~ L'antipathie des deux nations, latine et grecque, étoit peut-être égarée parce que les Grecs étoient la cause que s'il étoit sujet aux Turcs, et que les Latins ne jouissaient plus de l'autorité, qu'ils avoient ~~du~~ temps des Grecs. Un Barozzi, primat du Chateau où demeurent les Latins, tua à peu de distance de la ville, en embuscades, un Grec, nommé Cocco, primat du Bourg, résidence des Grecs. Celui-ci revenant de la campagne, Barozzi le renversa d'abord de sa monture, et un coup de feu, et lui et ses compagnons lui donnèrent encore plusieurs coups de hache sur la tête, mais Cocco eut la tête si forte, qu'aucun coup n'eut effet, comme il parait encore, sur ~~la~~ cette tête conservée par les Cocco dans le couvent d'Hyipsili, vers Angourès. Ceux-ci s'efforcèrent après sur le lieu du meurtre une espèce de colonne en mémoire du fait, qui depuis peu ne subsiste plus. Ce meurtre fut un fruit terrible parmi les Grecs, les Cocco surtout étoient enragés et la flotte vénitienne étoit dans le port de Nio, il y eurent occasion⁽¹⁾ Barozzi, qui ne se tira d'affaire qu'à force d'argent, ce qui effaiblit beaucoup cette famille⁽²⁾. Les Cocco ne se contentèrent pas de ce dommage, causé à leur ennemi, et comme ils croyoient qu'il avait été engagé à faire ce coup, par son beau-père Coronelli l'un des primats du Chateau⁽³⁾, ils tuèrent celui-ci, qui revenoit de sa campagne « Fassolici » de Drymblic. Peu après le Chevalier Remouel de Modène, commandant une frégate en course vint relâcher à Naxos, s'étant débarqué, il fit plusieurs visites au Chateau, entre autres dans la maison de Coronelli, où, il y vit une fille du défunt, qui lui inspira quelque chose de plus que la compassion. Il prit la chose si à cœur, qu'il débarqua de son monde avec des canons pour aller forcer les Cocco, qui s'étoient renfermés à une lieue de la ville, dans le couvent d'Hyipsili, qui est comme une petite forteresse. Ceux-ci, voyant qu'il n'y avait rien

(1) Ce n'est pas l'antipathie, qui a causé ce meurtre, mais des propos et des paroles outrageantes, qui Cocco étoit permis en plein public d'égayer de l'épouse de Barozzi.

(2) C'étoient des gens, qui dépendoient de la maison de Barozzi, qui l'ont tué, quoique par son ordre, l'église de Christos à regarder vis-à-vis de l'enclait, où se commettoit le meurtre.

(3) Les Vénitiens n'avaient alors aucun pouvoir sur les îles, et c'est devant le Capitaine-Pascha que l'affaire a été portée.

(4) Ce procès étoit toujours renouvelé plusieurs années de suite même après le mariage, qui se fit entre les deux familles. Car la femme de Cocco n'épargnoit même son gendre.

(5) Il étoit aussi consul de France (a)

(a) Ces cinq notes n'appartiennent pas à l'auteur.

52.
... d'espérer pour eux, épicièrent pendant une nuit obscure le moment, que leurs ennemis n'étaient pas bien sur leurs gardes, et se soulevèrent dans les montagnes, où il était impossible de les suivre, en laissant dans le couvent une petite fille au berceau, que son âge garantissait de toute insulte. Le Chevalier de Remondet n'eut pas pu réussir contre les Cocco, congédia son moule, l'envoya sa croix à Morlto et épousa la fille de Coronelli, de la quelle il eut laissé une grande postérité, qui subsiste encore. L'enfant trouvée dans le berceau, fit après la paix entre les deux familles ennemies, en épousant le fils de Barozzi, qui avait tué son père.

Les Grecs avaient montré leur haine envers les Latins, en se soumettant aux Turcs pour se soustraire à leur domination, parce que sous l'autorité de leur Duc ils les menaient un peu durement. Mais cette haine n'était pas assouvie. Les Latins étaient maîtres de la plus grande partie de l'île, et les Grecs ne pouvaient vivre que en faisant valoir ces fonds, ce qui les tenait toujours en dépendance des Latins. Ils se mirent donc dans la tête d'enlever aux Latins par le moyen des Turcs une bonne partie de leurs biens. Le premier Duc, en s'établissant à Naxie, avait partagé à ses compagnons de fortune les montagnes de l'île, ce qui leur valait beaucoup, puisque, outre bien de morceaux, qui s'y pouvaient semer, leur rendaient le beau blé, ils donnaient par ou toute la montagne à des pasteurs, qui pour le bétail ~~repaissaient~~ rendaient une quantité considérable de fromage: et comme ces montagnes avaient été estimées comme des lieux déserts, les droits annuels, que le maître devait payer au Grand Seigneur, étaient fort moeliques. Mais ce qui flottait encore plus l'ambition de ces Seigneurs c'est que ces ~~laboureurs~~ laboureurs et pasteurs étaient presque entout d'esclaves, qui leur devaient faire cortège en toute occasion, sur tout quand ils allaient à leurs maisons de campagne, les accompagnant à longues files, portant les meubles, habits enfant etc. Enfin tout ce qui pouvait grossir la foule.

Pour réussir dans cette affaire, les Grecs, et en particulier les villageois, mirent à leur tête (1720) un de leurs perpas, homme éloquent, hardi et expert dans les chicane des tribunaux turcs. Celui-ci alla à Constantinople pour plaider avec les députés des Latins, et une troupe de poissans, puisque ordinairement chez les Turcs la multitude, si elle n'est contrainte par l'argent, s'emporte sur le droit. Le perpas employa encore un autre moyen, en promettant qu'on paierait dorénavant la cinquième partie des revenus, qu'on retirerait de ces montagnes. Enfin, il fit si bien qu'il l'emporta. Ce qui fut un coup très sensible pour les Latins et pour quelques

Grecs du Bourg, qui avaient aussi de ces pâturages
un baron Français, établi à Naxos qui possédait pour
le dot de sa femme trois de ces montagnes, elle eut
celui représenter à la Porte le tort, qui lui était fait
et en promettant les mêmes droits que les paysans,
et à force d'argent, qui est la plus forte raison chez
les Turcs, obtint un firman du Grand Seigneur, par
lequel ses droits et pâturages lui furent conservés.
Mais un certain Marc Poli, petit fils du Pexas susdit,
qui beaucoup en hérita sur l'autorité de son grand père,
dans les villages, sur son audace et sa libéralité envers
les Turcs en place, et presque toujours empêché l'effet
du firman.

Les Jésuites et leurs successeurs ont été plus heureux, en conser-
vant sur une des deux montagnes, qu'ils avaient les droits
seigneuriaux sans aucun frais, puisque, outre les
morceaux laborables, que les paysans leur ont
enlevés, ils y en ont encore tant d'autres, que les pay-
sans ne peuvent conduire leurs troupeaux sur cette
montagne, sans passer par ces terrains, ce qu'on ne
leur a jamais permis, sans payer les droits, ce qui
leur a valu quelquefois deux quintaux de fromage.
En conséquence de gain de cause des Grecs contre les
Létiens, tous les biens de l'île furent estimés de nou-
veau (1721) par un exprès Turc, pour pouvoir
avec plus de justice faire la répartition des impôts. Pour
celui il fut décidé que les paysans en paieraient le moi-
tié et ceux de la ville l'autre de manière cependant
que ceux du Château ou les Létiens repondraient d'un
peu plus que ~~les autres~~ ^{un quart} et ceux du Bourg au
Grecs un peu moins d'un quart. Sous ces trois
communes indépendantes, qui se gouvernent cha-
cune à part en petite république démocratique,
il y en a toujours quelques unes, qui prennent
plus de part aux affaires publiques, et qui en se faisant
une partie donne le branle à toutes, les conclusion (cours)
de nos jours Marc Poli domine entièrement en petit
monarque dans les villages) vers ce temps là un nou-
veau Bernardo Berozzi d'une très pauvre famille la-
tine sut si bien s'introduire, qu'il domina enfin non
seulement dans le Château, mais dans toute l'île avec
l'approubement des Turcs, qui ne se souciaient pas
mieux que les victimes qui se destinent s'enrichissent
pour mieux ~~se servir~~ à fournir à leur avidité. L'auto-
rité que Bernardaki s'était arrogée et ses richesses très
considérables pour le pays, ne manqueraient pas de lui
faire des envieux et des ennemis. Les villages, toujours
jeux des Létiens et toujours prêts à les ruiner, obtinrent
de Constantinople (1754) des officiers Turcs pour juger

(1) Il était aussi lieutenant-colonel et le premier de la famille de
Lestie de Vigouroux, qui s'établit à Naxos — 1742
Cetle noble aussi n'appartient pas à eux.

leurs plaintes. On le fit sortir de la ville, ~~puisqu'~~ puisque aucune place n'aurait pu contenir la foule de ses accusateurs forcés. Là on l'accusa de tyrannie jusqu'à avoir réduit les pauvres de se nourrir de garbes et même de boires. Le décret étoit visiblement faux et faux, mais le nombre des accusateurs en impose toujours aux Turcs, qui, pour s'enrichir des dépouilles de l'accusé, font semblant d'embrasser la protection des pauvres. Ils mirent celui-ci à la torture pour lui faire avouer où il avait caché ses trésors. Mais il tint si ferme, qu'ils n'en purent jamais rien tirer. Et selon un bruit sourd, cet aveu ne fut trouvé qu'après sa mort, et par hasard. Pour lui, il fut envoyé en exil à Leros, petite et inconnue île de l'Archipel, d'où il fut rappelé après quelques années, et revint à Naxos, où il fit jusqu'à sa mort une pauvre figure.

Un phénomène extraordinaire parut dans l'Archipel (1769). C'étoit une flotte russe. Cette puissance, ^{de l'époque} en guerre avec les Turcs, envoya une division dans l'Archipel, elle y arriva vers la fin du Juin après s'être emparée de Navarin en Morée, et avoir menacé la révolte des Grecs dans cette presque île, en leur fournissant des armes, ce qui obligea les Turcs d'être sur leurs gardes le long de toutes les côtes d'Asie. Et cela retarda beaucoup de milliers, qu'ils auraient pu envoyer à la grande armée contre les Russes en Moldavie. Cette diversion occasionna en même temps la rébellion d'Ali-bey en Egypte et de Dahi (Tchah) bey en Syrie, des quels nous avons vu depuis les ambassadeurs à Naxos. Cette flotte consistait en onze vaisseaux de guerre et une cinquantaine de convois. Ses officiers Russes et des commissaires de vivres, s'étant débarqués à Naxos et pris à la hâte des rafraichissements, des bœufs, etc. et du vin, se rendirent à bord, puisque l'amiral Spafriodon se pressoit d'aller trouver la flotte turque pour la brûler, comme les Russes disoient publiquement. S'étant passés de Naxos à Paros, ils apprirent par un ~~vaisseau~~ bateau envoyé à la découverte, que la flotte ennemie étoit à Tchesme, port d'Anatolie vis-à-vis de la ville de Chio, ils y allèrent sur le champ avec des transports de joie, comme sûrs de la victoire. Ils se portèrent au milieu du canal, entre Chio et la flotte turque à fin qu'aucun bâtiment turc ne leur échappât. Un seul vaisseau russe fut envoyé par l'amiral Spafriodon pour attaquer et brûler les Turcs. La chose ne réussit pas la première fois. Dès le lendemain même, le Capitaine fut envoyé avec menaces s'il n'en exécutoit ses ordres, il en vint à bout tous les bâtiments turcs furent brûlés, mais par malheur, s'étant approché trop près d'un vaisseau turc, ses canons s'y accrochèrent tellement que le feu se communiqua à son bâtiment,

56
qui fut brûlé enfin, après l'amiral même, qui s'y
était transporté pour donner plus de chaleur à l'exécu-
tion de ses ordres put se sauver avec Théodore, frère
de Comte Orloff et les hauts officiers avec la chaloupe
tout le reste avec la caisse militaire et le meilleur
équipage de la flotte sauter en l'air, quand le feu
prit à la sainte Barbe. J'ai connu un officier ingénier
Allemand & d'Ulm en Suabe au service des Russes,
qui me racontait avoir passé, en peu de minutes
par trois éléments le feu, l'air et l'eau, étant le-
tombé d'une grande hauteur dans la mer, air,
avec le secours d'un morceau de bois, il se salva
ce qui lui valut une pension de la part de l'
Impératrice de Russie. Les coups de canon s'enten-
daient à Coniaki, village vers le nord de Naxie.
J'en vu avec beaucoup d'autres les fumées de cette
incendie arrivée le jour de Saint Jean Baptiste à la
grecque, qui répond au 5 juillet. De la flotte
russe cingla vers Sardanelles, mais n'eurent se main-
tenir dans l'île de Lemnos, elle vint établir son quar-
tier général à Noussa, grand port de l'île de
Peros. Nous eûmes un quartier à Naxie environ
six cents hommes, des gardes du corps avec d'autres sal-
mets et Grecs au service de Russie, et un commandant
dont au gouverneur pour toute l'île. Les impôts furent
levés à la moitié de ce qu'on donne aux Turcs.
La paix étant faite (1774) les Russes retournèrent en
Moscou, quelques uns avec de petits bâtiments
par Constantinople, et la Mer Noire, les autres en
faisant le tour de presque toute l'Europe.
Marc Politi régnait toujours dans les villages.
Il ~~arrangeait~~ avait manqué d'être pendu par les
Russes, cela l'engagea à circonscrire de plus en plus
son autorité mais à mesure qu'il s'affermissait
de la jalousie de ses ennemis, qui n'étaient pas
peu, s'augmentant, mais ~~il~~ ne pouvait l'entre-
tenir, que par les moyens des Turcs. Un certain
Stamati, fils d'un païen Sakkellaire, dans les villages
celui (1791) alla à Constantinople et mena si
bien, qu'il obtint un Aga, ou gouverneur pour toute
l'île, aussi bien pour les villages que pour la ville.
Par ce coup l'autorité de Marc Politi fut anéan-
tie. Stamati était l'homme d'affaires de l'Aga,
et chef des villages. On crut que Marco Politi
penserait à s'embarquer en cachette pour aller
rejoindre à Constantinople, l'Aga deux Turcs avec
Stamati pour empêcher ce départ. Celui poura

Murco Politi à tout, il voulut donc se débarrasser un bon
fois d'un antagoniste si fâcheux, et vint à sa
rencontre avec près de quatre vingt hommes, les plus
déterminés, tous armés de fusils, de pistolets,
de sabres ou de messues, et l'ayant atteint près
de Philoti, il le fit tuer par ces gens. Il ne s'
en tint pas là, quelque temps après, il envoya
en ville plus de cent personnes, hommes, femmes
et prêtres pour déclarer à l'Agâ qu'il ne voulait
plus de lui et ne reconnaissait plus son autorité.
Puis, il s'embarqua publiquement avec une troupe
de ses braves pour aller à Constantinople se plaindre
de l'Agâ, et surtout de Stamati, que le peuple
disait-il qui ne pouvait plus souffrir ses exactions,
l'avait tué. On prétend que cette affaire lui
a coûté quatre vingt bourses, ou quatre cent mille
écus. Mais enfin, il se tira d'affaire et revint
trionphant à Naxos, où il fit payer cette
somme aux paysans.⁽¹⁾

(1) Le surséant Murco Politi mourut en exil à Mitz-
lin, et, comme on dit, étranglé par ordre du Cap-
taine Pacha Kiutchuk Hussein Pacha en 1800,
et tous ses biens furent confisqués.



Mépos B!

Nature du Pays

Naxos est, selon l'Encyclopédie ci 35 degrés et huit minutes de latitude septentrionale et par conséquent dans un très beau climat, plus éloigné du Nord, que de l'équateur. Elle ne connaît point les frimats ~~de~~ de l'hiver et s'il ~~il~~ tombe quelque fois de la neige c'est bien rare qu'elle dure plus de deux jours, si ce n'est dans quelques lieux des hautes montagnes. Les vents du midi, qui soufflent ordinairement en hiver, les fondent en moins de vingt quatre heures et tempèrent les froids des vents du nord. L'inondation du Nil fait la fertilité d'Egypte, l'abondance des pluies pendant l'hiver celle de Naxos, car depuis le fin d'Avril jusqu'en Septembre ou Octobre il est extraordinaire qu'il tombe quelques gouttes du ciel. Pendant l'été les chaleurs seraient à craindre, mais c'est alors la saison des vents du Nord qui nous rafraichissent presque sans interruption.

Le sol est très bon surtout dans les plaines, où on ne lui donne de repos qu'en le semant de legumes. On en vu le même terrain produire pendant sept ans consécutifs tous les ans et d'abondantes moissons, ce pendant si on fume quelque terrain, ce n'est que les plus maigres. Les autres ne connaissent point d'engrais que ce qui y laissent les animaux, en brûlant après la moisson. On fait souvent deux récoltes dans un et même terrain, en y semant après la moisson d'orge de l'orge, des fèves. Les montagnes mêmes se prêtent très bien à la culture et rendent avec grand profit la semence qu'on leur confie. Le pays est montagneux, mais il y a aussi de beaux et fertiles vallons et de riches plaines. Ces montagnes fournissent des bois même de toute futaie, qui est très rare dans les îles. Dans leur sommets on découvre une grande partie de l'Archipel. Une quantité de sources et de ruisseaux surtout de côté du Nord fournissent de très bonnes eaux et abondantes pour arroser la plus grande partie de l'île et moudre les bleds. L'air est sain surtout pour la tête, mais les pieds blessés tendent à guérir, peut-être par rapport à l'acreté des sels marins dont l'air est (empreint) plein. La peste s'y sent rarement et c'est ~~ce~~ n'est que quand l'infection y est apportée d'ailleurs, ne fait elle pas de grands ravages, par le soin qu'on se de se dispenser dès le commencement, en se retirant dans des églises, ou petites chapelles, dont il y a quantité dans la campagne, ou dans de mauvaises maisons qui servent à servir la paille pour nourrir les animaux. Les seigneurs se retirent dans leurs maisons de campagne. Les montagnes occupent la plus grande partie de l'île. Les plus hautes sont une chaîne, qui sépare

89
L'île en deux parties presque du nord au sud. La plus
considérable est celle de Jupiter Milésien, qui de son
sommet donne une vue charmante sur presque toute
l'Archipel, dont M^{eur} Osier de Nointel, ambassadeur
du roi de France, après en avoir joui en 1673 en laissa
un témoignage par une inscription latine, gravée
sur le roc, qui subsiste. Deux de ses côtés vers l'ouest et
le nord-ouest présentent des précipices épouvantables. Une
bonne partie de haut est couverte de charmerents petits
dorrobes(?) et de chênes verts. J'y ai dormi une fois avec une
petite compagnie après nous être amoncié dans toute l'île
et d'autres plusieurs par un grand feu. Nous fîmes
les derniers de toute l'île à voir le soleil se coucher et
le lendemain les premiers à le voir se lever. Plus bas
vers le nord-ouest il y a une grande grotte fort
étendue. L'entrée regarde l'ouest et est environ six à
sept pieds de hauteur. Quelques pas après se présente
au milieu un autel, bâti par les Grecs et très mal
tenu, à main droite on passe en descendant dans
une grotte appelée Bêthéem de l'espace d'une grande
chambre. La grande grotte s'enfonce ~~sur~~ la montagne
et la portée d'un bon coup de pistolet. La longueur est
un peu moindre. La voute est haute et d'où plusieurs
grands quartiers de rochers se sont détachés pêle-mêle
sur le plein de la grotte, qui, étant fort obscure, ~~éclairé~~ il
seroit impossible d'y marcher, si on n'étoit bien éclairé
par des feux et des flambeaux. Il dégorge de la
voute de l'eau, qui se pétrifie et prend différentes figures.
Il y a des colonnes, pour le moins, d'un demi pied de
diamètre, bien fermées et de la hauteur de cinq à six
pieds. C'est une pierre blanche si peu près comme de
l'albâtre, mais dont le grain est plus grossier et dont
les éclats réduisent par petites ~~lames~~ ^{lames}. Toute la grotte est
humide et est l'habitation de quantité de chauve-souris.
Son défaut est d'être près de la grotte d'Antiparos qui l'
eclipse, excepté cela, il peut passer par mille raretés naturelles.

Suivant cette chaîne de montagne vers le nord environ
une lieue et demie, on rencontre la montagne Phanéri
qui n'a rien de considérable que sa hauteur, elle n'est
cependant que la troisième, Jupiter et Coronos le surpassent.
Son sommet est d'un accès très difficile, il faut grimper
sur les quatre pieds d'un jet de pierre pour y arriver.
Les Grecs ont cependant bâti une petite église au ^{sommet}
d'où on a une belle vue vers l'ouest et même en
même temps une précipice terrible sous les pieds.
La troisième montagne des plus hautes est Coronos.
La chaîne, après avoir quitté Phanéri fait une corde
et se porte vers l'ouest. Cette montagne en droite ligne
n'est pas éloignée de Phanéri plus que d'environ
une lieue. Son pied est presque à la même distance.

de Thomari, il n'a cependant coûté encore deux heures pour
arriver au haut par une route très rude. Je ne crois ce-
pendant qu'elle aie la hauteur de Jupiter. Elle a deux
sommets, différents, l'un de l'autre, un bon quart d'
heure. Tout le côté vers le sud-ouest ressemble plus
à un précipice qu'à une pente, cependant les Grecs du
pays, ~~et~~ accoutumés à grimper comme des chèvres,
les pratiquent. Vers le nord-est, un vaillon plein
de bois de haute futaie. Il y a quelques châtaigniers
et des cyprès. La plupart des arbres sont une espèce
de chênes verts sans épines sans feuilles. Les chênes
verts fournissent aussi à Vothres le bois nécessaire
pour faire les pressoirs pour tirer le vin et l'huile
que ceux de Heramoti et de Vothres, quoique dépour-
vus des instruments, qui faciliteraient leur travail
font passer artistiquement et envoient à Santorin.
Il y a aussi une grotte sous cette montagne, qui présente
d'abord une portique couverte, et où on entre succes-
sivement dans trois grands appartements, mais pour
passer de l'un à l'autre il faut presque remonter.
Tout cet espace est ici sans aucune gouttière. La voûte
est partout jointe comme en ciseau toute d'une pièce.
Les troupeaux de chèvres s'y retirent pendant les grandes
chaleurs pour s'en garantir. Les vaillons avec leur coteaux
près des villages sont remplis de vignobles et d'~~oliviers~~
oliviers. Les plus éloignés sont couverts d'oliviers sauvages,
de chênes et de (plataniers) platanes.

Les plaines dans un pays montagneux ne sont pas frugales.
Il y en a cependant comme à Bucarès, un grand rapport.
Celle de Polychni est plus de double, plus étendue, et quoique
le quartier soit sec et sablonneux, il fait cependant de
belles moissons de blé et de seigle. Drymalie est
un bassin superbe, presque au milieu de l'île, toute
entourée de montagnes d'environ trois quarts d'heure
de long et de large, toute remplie de villages, d'oliviers
et de chênes, qui outre le gland, font des noix de
galle, d'où le vaillon tire son nom. Mais le plus beau
et le plus riche morceau de l'île est la plaine touchante
à la ville. Elle a cinq quarts d'heure de long et presque
autant de large. Les pieds-montagnes aux collines
sont en vignes, tout le reste en champs est d'une terre
admirable. Je crois que toute cette plaine étoit autre-
fois sous l'eau de la mer, puisque en haut et de côté,
d'où viennent les ruisseaux, on ne trouve sous la terre
en différentes hauteurs que du sable et de cailloux, comme
on voit autre part au bord de la mer. Le déluge de
côté et puis les pluies orageuses de l'hiver ont cherché
comme elles cherchent beaucoup de terres, dont elles
dépouillent les montagnes avec les eaux, qui se rassemblent
d'une grande partie de l'île. Par ce moyen, l'île

qui communique avec la mer le couble et vue d'oeil. Il y a encore une belle campagne, celle de Sougri vers la mer à l'ouest de l'île, considérable pour la quantité du bled qu'elle fournit. Du sol je passe aux habitations.

Il n'y a qu'une ville, qui a le même nom que le pays, encore n'est elle pas bien grande. Elle a deux mille et quelques centaines d'habitants. Sa situation est fort agréable au nord-ouest de l'île. A peu de distance de la mer ~~est la bourgade~~ s'élève une colline occupée par le Château. Au bas, près de la mer est ~~le~~ bourg, muré de même comme le château et le ~~vieux~~ village, au la nouvelle ville sans murs. La vie est charmante sur la mer et plusieurs îles et sur la plaine qui s'enrichit de ses abondantes récoltes. Cette plaine est terminée par des montagnes plus hautes et en particulier de Jupiter Milesien et d'une partie de Phari. La ville n'a aucun signe ~~et~~ d'une antiquité bien réculée. Je la crois cependant avoir été bâtie dès le commencement que l'île fut habitée, et d'avoir été toujours la capitale du pays, ou si les habitants s'étaient avisés de bâtir ~~entre~~ part, on aurait pu appeler leur demeure, comme autrefois Cécédoine, ville des aveugles, puisqu'ayant une si belle situation sous les cieux, ils se seraient établis entre part. Thucydide dit que la ville de Naxos a été fondée dans les temps de la première guerre Messénienne par Théoclès de Chalcide, en oubliant mais il faut entendre plutôt d'un établissement que d'une vraie fondation. Ainsi l'entend l'encyclopédie, qui dit qu'en effet la ville moderne de Naxos paraît avoir été bâtie sur les ruines de quelque ancienne ville du même nom, dont il semble que Strabon (L. 5. ch. 15) en fait mention. On a découvert pour bâtir pour bâtir la nouvelle métropole grecque beaucoup de pierres ~~et de blocs~~ de taille et des fondements de briques, quelquefois avec des inscriptions grecques dans les champs voisins, ce qui montre que la ville étoit et anciens temps dans la même position et plus considérable qu'à présent. Les restes de l'aqueduc, qui conduit ici les eaux de Phériô et de Cambonis déposent pour la même antiquité. La tradition populaire prétend aussi que Ariadne fut mise à terre par Thésée au même ~~et~~ endroit, touchant à la ville, la quelle n'aurait pu durer si longtemps et par conséquent a été abîmée par un ~~moisson~~ et avec le temps fait couverte.

Le Château, qui domine toute la ville est ouvrage de Marc Serrado, premier duc de l'archipel. C'est une enceinte flanquée de douze ~~très~~ grosses tours, qui en renferment une plus considérable et carrée, dont les murailles sont fort épaisses, et qui renferment le palais des ducs. ~~La~~

Tout autour il y avait une bastion soutenu de grands
 morceaux de marbre fichés dans la muraille avec
 une balustrade de fer, et où on avait une vue libre
 et charmante sur la mer et une grande partie
 du pays. Il servoit encore pour se promener pendant
 le jour tout autour de balcon. Ce palais, ayant été
 confisqué après le départ du dernier duc et personne
 n'en ayant soin, le côté vers le sud est enfin écroulé,
 et tout le palais est en ruines, sur les quelles on ne
 monte que pour découvrir ce qui se passe sur la mer.
 La Cathédrale latine est encore un ouvrage du premier
 Duc. C'est un bâtiment lourd à cinq nefs. Cette église
 est réservée pour douze ou treize chanoines assez bien
 rentés avec leurs dignités. ^{du pape ou p. évêq. chanoine d. évêq. ou évêq.} C'est une ressource pour le pape,
 les ^{sans démentir} les liens de la famille. L'évêque
 et le chapitre ne furent ne furent élevés qu'à l'arrivée
 des Latins, au commencement du treizième siècle,
 jusqu'au paravant tous les habitants étoient grecs,
 soumis à leur archevêque. La Cathédrale est consacrée
 où on y conserve la main de St Pierre d'Alexandrie.
 Il y a encore dans l'enceinte de ce petit Chateau trois
 communautés religieuses. La première fut celle des
 Jésuites, établie ~~le~~ l'an 1626, puis quels ont succédé
 les missionnaires Français du St Sazar de Paris.
 Environ huit ou neuf ans après vinrent les P.P. Co-
 pucins, d'abord hors de la ville et par après transpor-
 tés dans le Chateau même. Les Ursulines, qui font
 la plus nombreuse Communauté de seize religieuses,
 sans compter leurs pensionnaires ne furent établies qu'
 en 1739. Les P.P. Observantins du St François ont été les pre-
 miers religieux Latins, qui s'établirent à Naxos mais sont
 à un bon quart de la ville. Tous les habitants du Chateau
 sont Catholiques, excepté trois maisons Grecques, com-
 muni au bourg tout sont Grecs, excepté un petit
 nombre de maisons Latines.

Depuis peu les Grecs ont bâti de neuf une belle Cathédrale
 à leur usage. Les autres habitations sont des villages au nom-
 bre de quarante quatre, compté plusieurs hameaux, dont
 voici les noms. Autour de la plaine touchante à la ville
 sont: 1) Anghidie, 2) Lidiadho, 3) Galanadho, 4) Spiano Lougadiha,
 5) Kizamo, 6) Suludho, 7) Gamitadho, 8) Tersani, 9) un peu au
 delà: 10) Tripodhes, 11) Ghlynadho, 12) Bullas, encore plus vers
 le sud: 13) Sangri haut et bas. Sous le beau ~~vallon~~ de
 Melanès, à une lieue et demie de la ville, 14) Melanès,
 15) Cournochori, 16) Camboes, 17) St Thoulée, 18) Potamie,
 sous le vallon et petite plaine d'ougares, vers le nord-
 est: 19) ougarés, 20) Schopasi et 21) Mitria. Sous le riche
 bassin de Brumalie, au milieu de l'île: 22) Ithama-
 rionas 23) Philoti, 24) Metochi, 25) Herami 26) Irgos,

26.) Kaloxyllo, 27.) Acadimas 28.) Chalki 29.) Vourvouria 30.) Monitzia 31.) Moni, 32.) Cicalaria, 33.) Cautzoheradho, ~~34.)~~ deux villages des potiers de terre, 34.) Samalass, ~~35.)~~ dans les montagnes 35.) Kinidaro, 36.) Keramoti, 37.) Siphong, 38.) Komieki. ~~39.)~~ Dans la grande ravine de Vothres: 39.) Scado et 40.) Tricokis. Au est de Drymalie, au de lui des monts 41.) Peratho 42.) Samacos 43.) Cimeuri. De ces villages, trois sont remarquables par le nombre de ses habitants et leurs bons fromages: 1) Comieki, 2) Peratho et 3) Philoti.

Dans la dépendance de ces villages, il y a plusieurs couvents grecs, qui ne fleurissent, qu'à mesure des biens, qu'ils possèdent. Car, pour discipline monastique, ils n'en ont que très peu d'idée, mais aussi il n'y a ordinairement qu'un seul moine, qu'on appelle abbe et qui quelquefois n'est pas même prêtre. C'est un paysan, qui n'entend guère, que la régie de ses biens. C'est pourquoi quelques uns s'approchent une espèce de novices, qui n'ont que le bonnet pour distinction des autres paysans, dans l'espérance de leur succéder, s'entend en force et argent, qui est l'unique moyen de parvenir à une affaire, ces couvents, étant ordinairement éloignés des habitations, sont fermés d'une muraille, d'une forte et lourde muraille, où on entre quelquefois par une porte levée. Ces couvents sont: 1) Phaniropini, à deux ~~heures~~ lieues de la ville, et une d'Angères, vers le nord, ~~est~~ est un riche couvent, mais tenu à présent par un dissipateur, situé dans un beau désert. De lui dépend une filiale fondée dans la ville en 1622, sous le nom de St. Kiriakos. Celui de la St. Croix est à peu près à trois lieues de la ville, vers le sud, c'est à présent le plus florissant par l'industrie de son abbe, qui a passé toutes les dettes de son prédécesseur, et a fait des acquisitions. Il est exempt de la juridiction de l'archevêque grec et dépend uniquement du Patriarche de Constantinople. A un quart de lieue, tout au plus, est le couvent de Koloritissa, ou d'été d'une de Beau mont dans une grotte d'une rude et haute montagne. La monnaie conduite de son abbe l'a presque ruinée entièrement. De ce couvent dépend une filiale au pied de la grande chaîne des montagnes, à l'extrémité de Drymalie, vers l'est, sous le nom.

nom de St Jean l'évangéliste, ou de Théologue, comme
l'appellent les Grecs.

A peu de distance de Sangri, est le couvent de Taxi-
archi, ou de Général des armées célestes, c'est ainsi que
les Grecs appellent St Michel. Touchant à Sangri,
et en haut est celui de St Eleuthère. A un demi quart
de lieue de Tripodes^{est} le couvent de Tripodioclisso, ou de
Notre Dame de Tripodes fort à son aise. Près d'
Aërioni est le couvent de St Jean un peu à côté
celui des Saints Quarante Martyrs. Ceux ci et plusieurs
autres moins considérables appartiennent à des Grecs
à titre de patronage, qui les donnent avec les lieux et ap-
partenances en ferme à leur plaisir.

Photodotis est un couvent dans les montagnes et dans une
agréable solitude à une demi lieue de Pératho vers le sud.
L'église, qui a des colonnes de marbre assez jolies avec
le couvent a la figure d'un petit château. L'édifice
est à présent un paillard laïque. Il a été bâti, selon
une mauvaise inscription en 1497. Selon la tradition
des gens du pays par une princesse de la famille im-
périale grecque de Constantinople. Mais cette famille
impériale faisait alors pauvre figure, et je ne sais
si elle pouvait faire des fondations, puisque cette famille
était chassée depuis 1453. Il y a enfin à une petite
demi lieue de la ville, vers l'est, un couvent des ré-
ligieuses Grecques, sous clôture, qui de tout temps a
été rebâti et habité, sur le penchant d'une montagne.

Dans les villages encore plusieurs Seigneurs, surtout
Latins, et quelques Grecs, ont des possessions, y ont
aussi des maisons de campagne, et souvent des tours, ou
maisons fortes pour être à l'abri des incursions su-
bites des barbares, quoique à présent il n'y a plus
tant à craindre qu'autre fois ils passent l'hiver
avec leurs familles pour veiller à la récolte de leurs
vins et huiles.

Les Grecs donnent quelquefois le nom de Monastère à des
églises sans moines, comme en particulier à l'église
d'Aghia ou Sainte, titre autonomaistique de la Ste Vierge.
Cette église est une quarrière assez propre sur une
montagne éloignée de toute habitation à quatre
bonnes lieues de la ville, vers le nord et dans une
charmante solitude avec une source abondante et
eau délicieuse. Elle est fréquentée par un convoi
considérable de tout côté le jour de l'Assomption
de la grecque. Tout proche est une petite église
de Ste Lesbie, ou Mitylène, c'est-à-dire de Ste
Théotiste, qui était de Mitylène, puisqu'on prétend
que les habitants de Vicarie, en ont volé à Pératho.

les reliques de cette Sainte, en les portant en leur pays, où ils prétendent les voir encore, les exposèrent près de cette source. Du reste les Scariotes de crainte de se voir privés par un vol semblable de ce trésor, les tiennent cachés de manière qu'il n'y a que trois vieillards de toute l'île qui sachent l'endroit, qui ont soin de transmettre le même secret à d'autres avant leur mort. Un autre pèlerinage semblable à celui d'Aphie est l'église de St Artème dans un pays plus sauvage, environné de trois lieues de la ville. Mais comme la fête de ce Saint tombe en saison des pluies, et que les pèlerins y doivent passer la nuit, on y a bâti de mon temps des logements afin qu'ils puissent être à couvert de moins une partie. Du reste ces pèlerinages sont des vraies fêles de joie, comme nos dédicaces. A Saint Artème il y a eu quelque temps un anachorète, je ne sais pas s'il ne s'en est déjouté.

Le nombre des habitants de Naxie en comptant tous, ne surpasse les dix mille âmes, cinquante autres mille s'y logeraient, et se nourriroient fort à leur aise ainsi on peut dire, que l'île est déserte. Aux montagnes quoique désertes, ont leurs habitations des troupeaux de chèvres et de brebis quelque fois jusqu'à mille. Les moutons sont comme sauvages avec leurs bouillottes, ainsi que les chevreaux ~~inutiles~~ et mulets.

Le pays a différents arbres, qui ne sont pas communs dans toute la chrétienté, puisqu'ils ne supporteraient pas les froids du Septentrion. Pour en donner la relation je commence par les plus nobles. L'orange, qui vit ici à grand air, est un bel arbre de l'épaisseur d'un homme et plus haut que les plus grands pommiers, et dont les plus beaux font jusqu'à un tiers de trois mille oranges, moyennant deux ou trois labours à la bêche autour du pied et en ménageant autour un fossé rond, et un demi pied de hauteur pour recevoir une fois par semaine l'arrosement d'un ruisseau, qu'on y conduit d'un à l'autre. Chaque jardin ou vergier a à cet effet un grand réservoir, où chacun reçoit sa portion d'eau du reste en commun, aux heures marquées et à proportion de sa possession, pour arroser à sa commodité en lâchant l'eau de son réservoir. Les oranges sont de deux espèces, les douces et les sucrées. Naxie est célèbre des douces aux Jésuites, qui en ont eu les premiers, depuis environ un siècle, deux autres appelés Adam et Eve, puisque de ces deux par grèves sont venus tous les autres, qui sont dans l'île en grande quantité. Adam s'est séché depuis quelques années. Eve se soutient

en très bon état. Quand ces arbres sont en fleur, ils embaument
l'air d'une grande distance et on en sent souvent l'odeur
avant de les voir. Les oranges de Naxie sont plus éternelles
que ~~les~~ celles de Candie. Les oranges sont de trois espèces: Les
premiers sont ronds comme deux poings joints, l'écorce
est épaisse et inégale par dehors. Ces écorces sont les meilleures
pour faire des confitures: L'intérieur, quoiqu'il d'un goût un
peu fade se mange en levant une petite peau, qui emballe
le jus partagé en plusieurs petites cellules. La seconde espèce
des oranges oranges c'est de grandeur moyenne, et chacun
des fruits et des accroissements comme des doigts courts, ce qui
fait une figure assez bizarre. Les troisièmes sont plus petits
et sont ronds. Ces deux dernières espèces ne se mangent que
dans l'île de Donitorin, où on les confit avec du vinaigre.
Après les oranges suivent les limons, qu'ils accompagnent
ordinairement dans les jardinières, c'est ce qu'on appelle le
citron. M^{re} Semery dans son dictionnaire des étiquettes dis-
tingue les limons des citrons, disant que les premiers sont
plus ronds, et les citrons oblongs. Je ne crois qu'il y ait
aucune différence que dans le nom, le même arbre en
fait des ronds et des longs. Cet auteur avoue que les limons
limoniers et les citronniers ne se connaissent que par les
fruits, qui, comme j'ai déjà dit, viennent sur le même
arbre. Il s'en faut bien que cet arbre soit de si
belle vue que les orangiers, puisque, se conservant plus
long temps les limons sont de plus sûr débit. On
vend le millier environné de deux écus de trois livres.
Il faut rappeler à ces limons, ordinairement diffé-
rentes autres sortes de fruits, comme les valanciennes,
qui sont presque le double des limons et ont, à propor-
tion, plus de cette chair blanche, attachée à l'écorce en
dedans. Les limons d'eau aussi nommé puisque en de-
clant ils n'ont point de chair, tout est un jus aigre,
ceux-ci ne deviennent pas plus grands qu'une noix
et plusieurs ne surpassent guère une onseade: Ces arbres
ne sont pas fréquents, mais leurs fruits est estimé par
rapport à son parfum, qui est plus agréable, que
celui des limons. Les limons doux sont plus petits
que les ordinaires et sont ronds, et ont la peau plus
unie. Leur jus n'est pas aigre, mais d'un goût fade.
Certaines personnes, surtout les femmes en mangent
pour se rafraîchir. Les bergamotes leur ressemblent.
En figure, elles se distinguent par un cercle enfoncé dans
le corps du fruit vers la pointe. Le goût est à peu près
le même, mais l'odeur est beaucoup plus agréable.
§ Le cédrat mérite une attention particulière. C'est
un petit arbre, qu'on ne laisse monter qu'à six ou

sept pieds et c'est par cette raison, que, si je me trompe
ou les plante sans dessus dessous, ils manquent cepen- 66
dant rarement de prendre, ses feuilles ressemblent
à celles des limons^{iers}, mais elles sont plus grandes et beau-
coup plus larges. Les fleurs sont de même plus grandes.
Les fruits ressemblent aussi au limon par une écorce
jaune et pleine d'esprit, qui, en rompant l'écorce
près d'une chandelle, prend feu, comme celui des
limons et des oranges. A cette écorce en dedans est
attachée une chair ferme de l'épaisseur de deux
doigts et plus. Le milieu est occupé par l'acide mêlé
de pépins un peu amers et stomachaux. Les Turcs les
écrasent et les cuisent avec de l'eau, qu'ils boivent
comme le thé, mais ce fruit est enivrant. On en a vu
qui pèsent jusqu'à neuf et dix livres et folus. C'est
pourquoi les Turcs appellent ce fruit, courage d'arbre.
On en mange la chair crue, qui a presque le goût
du navet, ~~mais~~ d'autres pour en relever le goût, man-
cument l'écorce, et la chair et l'acide. Ces cédrats, c'est
ainsi ~~qu'ils~~ qu'on appelle fruits, viennent aussi en Ca-
chie, mais ils sont petits et ne valent à beaucoup près
pas ceux de Naxie. Les Chiotes, du reste, si industrieux,
ne réussissent pas mieux. On fait des cédrats dans la
Rivière de Gènes et en Sicile, mais tout que j'ai
pu comprendre, c'est une autre espèce beaucoup plus
petite et rayée sur le dos. En un mot je n'ai jamais
pu savoir, qu'ils en viennent entre part, comme en
Naxie. Ce fruit est plus délicat, et résiste mieux au tra-
port, que les limons et oranges ils puissent aisément, et
alors, voyage faisant, on en tire les pépins qu'à Constantinople
se vendent chacun environ à un demi soldo Tournois.
Les reits en sont friands, ils percent les cédrats sur l'arbre
pour en manger les pépins, sans doute pour leur estomac.
On tire des écorces, sous le blanc par distillation une aqua
forte spiritueuse et d'une odeur excellente. Les Turcs aux-
quels le vin et les liqueurs sont défendus par leur loi, s'en
régaler et les boivent avec beaucoup de plaisir. Elle
sert aussi avec médisamment pour les cordons. On en
a vendu à Smyrne le pot jusqu'à quatre écus. Le
millier des cédrats se vend à quarante cinq écus. Les
orangers, limoniers et cédrats ne viennent qu'en
trois villages aux pieds des montagnes les plus proches de
la mer. Sous le poids haut ils souffriraient du froid
et coûteraient trop pour les porter à la marine, quoiqu'
qu'il y ait qu'environ une heure et demie. Le cent
de limons coûte jusqu'à quatre soldes Tournois, peut-être
porté jusqu'au port, puisque, n'ayant pas des chariots,
tout le transport se fait avec des ânes. Engarés et renommés

(1) A présent il se vend jusqu'à quatre vingt écus et quelque fois encore
et c'est proportion le reste des fruits ont haussé de prix. (Cette note
n'est pas de l'auteur)

par ses cédrats, Potamie par ses limons. Mélanés fait de
tout : oranges, limons et cédrats. Il y a enfin des pêches
et plus d'abricotiers, les premières de plusieurs espèces.
On envoie quelquefois de pruneaux de Samos hors
du pays. Les premières ne sont pas fort fréquentes et
sont de pauvre espèce. Les poiriers sont plus communs,
et il y en a d'assez bons. Les pins qui font les piignons sont
des grands et puissants arbres. Les feuilles sont longues,
très minces et si astringentes, qu'en tombant autour du
piéd de l'arbres, elles n'y laissent croître aucune
herbe. Il n'y a qu'un pittachier dans toute l'île, dans
un jardin, qui appartenait autrefois aux Jésuites.
Les fruits ne mûrissent pas et ils viennent par grappes.
On prétend qu'il en faudroit du moins un mâle et
une femelle. Il est bien vrai qu'à Chio, qui est plus
au nord, ils mûrissent, puisqu'il y en a plusieurs.
Les palmiers viennent bien mais il y en a s'en fait bien
que les dattes soient aussi bonnes que celles d'Afrique, ou
de la Syrie. Le lebistun est un arbre haut, qui pousse
très vite, il fait beaucoup de fruits, qui ressemblent à des
cérises. Le noyau est gros, la peau épaisse, ce qui est
entre eux est un glu, dont on se sert pour piéger des
oiseaux, on en trouve ~~des~~ les apothicaires pour
faire des tisans. Les figuiers sont très communs de
plusieurs espèces, puisque les uns font des figues noires
et longues, mais de peu de goût, et qui ne se mangent
que parce qu'elles sont les premières qui paraissent. D'
autres en font des blanches. Et enfin, il y a des rouges, qui
sont les meilleures, aussi que les blanches. On a encore
une autre espèce, appelée Adelonica fait savoureux
de la grandeur et d'une noir, et qui ont ceci de par-
ticulier, qu'acquies de l'arbre jusqu'à la moitié du
décembre. Outre ces figuiers, il y a encore ceux qu'on
appelle d'Égypte ou de Pharaon ou raquettes, puis-
que les feuilles leur ressemblent étant de l'épaisseur d'une
un ponce, de la longueur d'un pied et la moitié
de largeur. Les fleurs viennent à l'extrémité
de la feuille. Cette feuille, pour peu qu'on l'enfonce dans
la terre, elle prend et fait un arbre. On en mange
de ces fruits, l'urine devient toute rouge. Les muriers
sont de trois sortes : ceux qui font les murres blanches, sont
le moins estimés. Les autres les font rouges, noirâtres, dont
les feuilles sont les plus propres pour nourrir les vers
à la soie, et deviennent les plus grands arbres. Les derniers
font leur fruit noir et le plus dégoûté au goût. Les
feuilles servent aussi pour les vers à la soie, mais la
soie n'en devient pas si fine. Les amandiers font les
amandes douces et d'autres des amères. Ceux-ci servent
pour les haies. Parmi les autres il y en a qui font
des amandes, dont l'écorce extérieure est dure et s'

l'écrase entre les doigts, et par cette raison elles sont sujettes à
être mangées pour les rats, si on ne garnit pas bien le
tronc et l'échine pour les empêcher d'y monter. Les
ne sont guère que des arbrisseaux dont le fruit est couronné
chez les Les arbrisseaux font des fruits, qui ressemblent
ressemblent aux fraises, mais qui ne sont pas si délicats
au goût. Il y a aussi des ~~cognaciers~~ ^{cognaciers}, mais dont les fruits
ne servent guère qu'à faire des confitures. Il y a aussi
un arbre du côté d'Égare, qu'on appelle ici cognac-
cier sauvage, dont le fruit n'est pas plus grand que les
petites noisettes rouges. C'est de ses fruits, qu'on fait
des chapellets à gros grains, qui prennent bien la
couleur résistante noire ou rouge. Son chair est délicate
sert pour faire le sard pour les femmes. Il y a aussi
quelque chatoigniers sur les montagnes. Il y a peu de
crisiers, encore moins de noisetiers. Les noyers sont
assez fréquents du même que les caroubiers, dont
les fruits sont... longs d'environ d'un demi pied,
dont les noix sont friables et les hommes en mangent
aussi. Ils servent encore pour faire des tisanes. Je fini-
rai cette article des arbres fruitiers par les oliviers qui
méritent la première place par leur utilité. Outre les
sauvages, qui viennent par tout, même dans les fentes
des rochers et qui ont le fruit plus petit et moins
charnu, il y a deux espèces d'oliviers gentils, dont
les un font des petites olives, qu'on appelle picholine,
et d'autres les oteleires. Cet arbre devient grand et
son bois, étant fragile, il est sujet à être rompu même
par le tronc, par les vents orageux, mais on peut s'y
appuyer immortel, puisqu'il repousse par le pied et
se perle très rarement. ~~Un~~ Un de ces grands arbres peut
faire jusqu'à 15, 20 et même jusqu'à 30 boisseaux
d'olive. Un boisseau rend jusqu'à cent livres
d'huile. On en confie aussi beaucoup, ce qui est d'une
grande ressource pour les Grecs, qui, vivant quatre ou
cinq ans par an, ne mangent pendant ce temps là presque
rien autre avec leur pain et l'orge, que des olives et des
figues. (Cela doit s'entendre d'une partie des paysans,
qui habitent les villages plus proches de la ville, car
les paysans plus lointains vivent plus à leur aise, et
ils ne mangent que du pain du seigle mêlé avec
le froment.) Le sol du pays aime cet arbre et il
vient partout. Si on s'appliquait à faire des plan-
tations d'oliviers dans les mauvais terrains cela
rendrait un revenu à l'île très considérable. Depuis
quelque temps on commence à prendre ce goût. Les
arbres sauvages, qui ne fournissent pas de fruit
à la table, il y a entre les chênes, dont plusieurs donnent
des noix de galle, les chênes verts, grands et petits
dont ces derniers ne sont que des arbrisseaux, qui

- outre le gland, fournissent du vermillon et qui est négligé
 * ici, de peu de surcraux, puisqu'~~on en a~~ il n'y en a. qui
 en deux endroits, les érables, les saules et les autres, qui
 sont généralement assez connus même dans le nord.
 Le ~~la~~ ~~la~~ ~~la~~ d'autres, moins communs dans ces pays
 là, les lauriers, qui viennent ici en plein air, et le
 fougère des arbres ~~très~~ assez grands. Il y a de ~~grands~~
 arbres sur les montagnes, qui ressemblent à des chênes
 verts mais dont les feuilles ne sont point et
 épineuses. Il y a des cyprès assez communément des
 solomiers, qui sont des plus grands et des plus forts arbres
 et qui sont ordinairement tortus, mais quand on a
 soin de les émonder de leur jeunesse, ils montent
 droits. Il y en a deux de côté de Percé, aux quels
 je ne crois pas en avoir vu d'autres arbres semblables
 * en hauteur et en écorce. Les solomiers sont une
 espèce de bois blanc, qui poussent des jets assez hauts.
 Les feuilles sont comme ciliées, les fleurs petites et
 blanches viennent par grappes et d'une assez bonne o-
 deur. Les saivons ne sont qu'une espèce d'arbrisseaux.
 * Les lentisques gentils font le mastice, mais il
 n'y en a que dans une partie de Chio. Ici et dans
 les autres îles ne font que sauvages. Ils croissent
 fort tuffus et pleins de feuilles, qui viennent de
 deux à deux sur une côté terminées par une seule
 feuille. Les fleurs ressemblent à des chatons de cou-
 leur rouge, ou jaune pâle. Les fruits sont des
 * baies plus petites que celles de Genève, qui noircissent
 et mûrissent et dont les polivres tirent de l'huile.
 Les oiseaux et même quelques personnes les mangent.
 Son bois est très propre aussi, et c'est en quoi on s'en
 * sert ordinairement il son défaut on se sert de la saline
 qui fait un feu ardent, qui use les pots. L'olivier est
 le meilleur. Il prend feu tout vert, et se maintient
 longtemps. Les orangers et encore moins les limoniers
 et cédrats ne valent pas les précédents au feu. Les
 salines viennent par tout sur les montagnes et dans
 les terrains rudes et incultes, et fournissent presque en-
 tièrement aux foyers de Soutorin et de Mycone
 et où on vient les prendre, sans qu'il en coûte que-
 que de les couper. Elle fait un bon feu, mais trop en-
 dent et on prétend qu'elle use les pots et les ma-
 nites. Elle sert aussi très bien aux fourres et prend
 un beau poli. Pour bonheur que la mauvaise qua-
 lité de cet arbrisseau n'est pas comme ici sans cela
 on en ferait un fréquent abus. Les cèdres sauvages
 ne sont pas si communs et ne viennent qu'en
 certains quartiers dans les sables. Ils ressemblent
 aux cyprès par l'odeur de son bois et par l'

odeur de ses bois, et par les feuilles, qui sont cependant plus rudes et plus hérissées. Les feuilles qui ont le même goût que les baies de Quinqu, sont grosses comme des prunelles, d'abord vertes, puis jaunâtres et enfin noires. L'arbrisseau est un arbre d'une hauteur moyenne, qui jette des branches longues et délicates chargées de longues et petites épines. Les feuilles sont ovales, venant de chaque côté, et font de courts rameaux. Les fleurs sont un petit bouton d'étamine, jaunes d'une odeur très agréable, aux quelles suivent des gousses, rondes et plus longues que le doigt, qui contiennent la semence. En Egypte on tire de cet arbre une suc, qui sert dans les pharmacies. Le genat rampe sur les coteaux incultes et pendant le printemps réjouit la vue par ses fleurs légumineuses d'un beau jaune. Il y a aussi des sauvages, qui sont plus tuffus et pleins d'épines. Les fleurs sont à peu près les mêmes. Les capriers viennent dans les fentes des rochers où, des murailles, ont la peau épaisses trouvée, la feuille ronde et charnue. Ils font cypres au haut et d'une petite queue. Si on les coupe ne les cueille pas à temps, elles épanouissent et font une fleur blanche de trois feuilles avec une petite pitte au milieu et plusieurs étamines au tour. La pitte grandit et fait une feuille comme une petite poire et d'un verd rougeâtre rempli de semence. Mais il y en a trop peu à Naxie. Le cotton appartient aussi aux arbrisseaux, puisqu'il vient environ la hauteur de deux pieds. A Santorin on le taille comme la vigne et on conserve la même plante de longues années. Ici d'autre part on le sème annuellement et après avoir cueilli le fruit, on l'arrache. Les fleurs ressemblent à celles de la vigne, mais sont plus petites. Les fleurs en rose et un... lavé, aux quelles suit une noix rempli de cotton. Les buissons de bois sont communs. Il y a beaucoup de fleurs jaunes, violettes, légumineuses, mais le bois sont mauvais. Aux fleurs suivent des gousses comme celles des pois secs. Ces arbrisseaux le plus souvent sont érigés, puisqu'ils naissent ordinairement le long des ruisseaux, ou dans les lieux humides. Ces lauriers roses sont presque par tout les bord des vallées, qui sont arrosées des charmants berceaux par leur velle verdure gaie et leur fleurs, qui sont des roses à cinq feuilles. Les feuilles sont comme celle du laurier, mais plus épaisses et du double en longueur. Cette plante vient grande et fait des longs jets, comme le coudrier, mais plus épaiss que servent ici à lier les portes. Le ternarisque bien différent du ternarique n'est qu'un arbrisseau, qui vient le long de fosses. Ses feuilles ressemblent à celles du cypres mais sont plus minces.



Il s'embranchent très étroitement. En croissant elles se détachent et

Il s'élève son sommet, qu'il jette de l'espèce d'un pince et long d'environ deux pieds.

L'agnus castus jette des verges déliées, qui seroient en ^{compagne} ~~celles~~ ⁷¹
à hier, d'où les Grecs lui ont donné son nom. Les feuilles
sont découpées jusqu'à la racine en cinq, six, au sept
parties. Longues, étroites et pointues les fleurs viennent
par grappes, dont les unes sont blanches les autres blanches.
La grappe est plus petite que celle du lilas et a une
odeur, qui n'est pas désagréable, mais trop forte. Je croirais
joindre un arbrisseau, le bruyère, qui remplit les montagnes,
puisque j'en ai vu plus hautes qu'un homme. Le romarin
qui vient sauvage ricinus jasmijn, s'y joint les roseaux,
chout ou fait souvent les haies, ils montent, où ils sont
bien jusqu'à vingt et trente pied de haut. Je finis cet
article par l'albès, qui depuis qu'on en a apporté de
Santorin n'est plus rare. C'est une plante, dont la racine
n'est qu'un pivot court mais chevelue. Il ne pousse
d'abord que des feuilles groves, charnues, garnies d'épines
crochues aux deux ~~deux~~ côtés et terminées par une grande
épine droite. Les feuilles sont enchaînées l'une dans
l'autre et s'étendent ^{aux} large jusqu'à trois ou quatre
pieds de longueur. Quand on détache par force l'ex-
térieure, elle fait quelque bruit ce qui peut arriver
quand la tige se fait place entre les feuilles, ce qui
bure fait dire qu'elle commence à paraître, on fai-
sant un bruit comme d'un coup de pistolet, c'est une
grande congeration, trois ont poussé dans peu d'années,
sans que personne s'en soit aperçu de ce bruit exagé.
On dit encore qu'il ne pousse que de cent en cent ans.
C'est une autre fausseté.

Il est bien vrai qu'il ~~il~~ passent plusieurs années avant
de pousser sa tige. Celle ci sert de coeur de la plante,
se faisant place entre les feuilles et poussée comme
un asperge tout droit, sans feuilles ni branches,
jusqu'à environ deux pieds ^{elles} qui sont plus
hautes. Car à mesure qu'elles s'approchent du som-
met elles sont plus courtes. Ces branches font d'or-
dinaire des fleurs jaunes et puis des fruits, qui res-
semblent à des grosses olives. Cette tige peut avoir
pris de la racine un demi pied du diamètre
elle monte en se rétrécissant jusqu'à la hauteur
de 36 ou 40 pieds et elle acquiert cette hauteur
dans un peu plus d'un mois, et sert dans cette
état plusieurs mois et enfin toute la plante se dés-
telle. Il n'y a pas cependant à craindre d'en perdre l'espèce,
puisque du pied, avant de monter, elle produit
beaucoup de rejetons, qui font avec le temps la même
(perisole) plante.

Les plantes potagères sont à peu près les mêmes
que dans les jardins de la Chrétienté. Nous n'avons de ces
beaux asperges, qui courent autre part tant de peines

72
et de patience. Nous avons ~~en~~ leur place des sauvages qui
qui viennent dans les lieux les plus incultes, et sont beau-
coup plus ~~minces~~ minces, mais pour le goût ne cèdent
exposée aux autres. Il y a aussi le poivre de Guinée.
Le petit pois vient même au hiver. Pour épeautre,
nous en avons mangé en Novembre, Décembre
et Janvier. Les légumes sont les mêmes. On com-
mence aussi à planter de pommes de terre. Nous
Journé fort en parcourant tout le Lévant pour
faire de nouvelles découvertes sur les simples, en ad-
mirer à Naxos la quantité et diversité. Autre part
la rhue, l'absinthe, l'origan, la sauge trouvent place
dans les jardins, ici ils viennent comme sauvages dans
les haies et sur les montagnes, en grande quantité.
Ce qu'il y a de particulier, c'est que la sauge porte
des fruits comme de petites pommes, qui font de
bonne confiture. L'absinthe est de deux espèces: l'ordi-
naire vient dans les haies, l'autre croît dans les jar-
dins et les feuilles plus minces et plus découpées
et trouve place dans les bouquets, son odeur n'est
pas si forte, ni si désagréable. La réglisse, la gomme
et les fenouilles viennent sans culture et comme sau-
vages. Ce dernier est un arbrisseau, qui ne monte
qu'à un ou deux pieds. Sa fleur est comme une
petite rose et quatre feuilles, les uns les font rouge,
les autres blanches, ce qui selon quelques uns en
font deux espèces. C'est le *Sadanium* ~~ou~~ *négligé*.
Le saffron vient aussi en grande quantité, par les
montagnes et nouveaux terrains. Sa fleur ressemble
à celle du tue-chien ou *Colchicum*. La racine est
un oignon, autre plante, qui vient aussi d'un oignon
à la même fleur, avec cette différence que le
saffron l'a blanche comme une petite tulipe, dans
l'autre le fond est aussi blanc, mais est marqué
par de beaux ~~les~~ losanges incarnats, ce qui fait un
bel effet. L'oignon de cette plante, qui vient en quan-
tité sur les montagnes, est regardé comme un remède
X spécifique pour la goutte et le loup. Le calice ou
X soude remplit beaucoup de terrains. Après la
recolte, après l'avoir séché, on le brûle dans des
trous faites en terre, et on en tire des masses pré-
sentes comme de la poix, qui servent à faire du
saron. Mais la plante la plus utile du pays
est une espèce de navet sauvage, appelé chez
les apothicaires *erisimum*. Elle monte dans la
hauteur d'un pied et demi ou de deux pieds
et fait beaucoup de branches. Après de petites

73
fleurs, elle pousse de petites graines, remplies de semence plus petite que que les montardes. Tous les mauvais terrains de la plaine devant la ville en foisonnent sans culture. Elle ne vient qu'à l'est et part dans toute l'île. On cultive les bourgeons tendres d'environ un peu et on les mange en salade. C'est une ressource pour les pauvres. très agréable, et les riches pendant le carême, où les poissons manquent souvent par les mauvais temps, ou par la paresse des pêcheurs, des troupes de femmes viennent de trois ou quatre lieues en ramasser. Parmi les plantes utiles on peut y joindre de petits joues, dont on fait des formes pour les franges et des paniers pour l'huile aussi que des cordes. Les rochers de la mer fournissent aussi une petite plante comme de la mousse rouge qu'on fait prendre aux enfants contre les vers, c'est la coralline. Il y a enfin une grande quantité de chardons à mastic blanc ressemblent presque à cire, que les femmes s'amuse à mûcher.

X
La campagne fournit des fleurs dans toutes les saisons. Tous les mois ont les leurs propres. Outre les fleurs d'orange, les acaciés, les jessmins de plusieurs espèces, les roses, dont une espèce est toute jaune, les renoncles, les œillets, les lis, les tubéreuses et beaucoup d'autres espèces, dont je ne sais pas les noms, fournissent encore abondamment au sexe de beaux bouquets. Une espèce, que je ne me souviens d'avoir vu dans nos pays, est appelée ici escargot, puisqu'elle en est la forme représentée très bien la queue en tortille, dont la couleur est blanche ses feuilles, qui représentent les têtes de l'escargot, sont d'un bel incarnat à peu près comme les fleurs des petits pois. Elles viennent sur un arbrisseau, qui pousse beaucoup de petites branches, qui s'attachent à tout ce qu'elles rencontrent et forment un charmant couvert sur un cabinet ou pavillon du jardin.

Il faut enfin joindre à ces plantes le sésame, dont on tire outre part de l'huile, qui donne une belle lumière claire mais qui ne sert ici qu'à faire des douceurs avec du miel, ou dont on fait de petits gâteaux. Les bons melons, qui passent pour les meilleurs de l'Archipel, viennent en pleins champs aussi bien que les concombres, citrouilles et courges de toutes les espèces.

Parmi les pierres du pays, le marbre est très commun. Il y a des montagnes, qui sont presque entièrement composées de marbre blanc. On en trouve aussi quelque fois, qui a quelque chose de

X

de rouge, ou bleuâtre, mais le grain, ni les couleurs ne sont ~~pas~~ jamais si fines que dans les marbres de la crétion. Les paysans s'en servent pour faire leurs maisons et les clôtures de leurs terrains, comme des autres pierres. On en trouve des blocs énormes, comme j'en parlerai dans l'article des antiquités. Notre église, notre maison et nos chaumières sont toutes parées de ce marbre blanc. Le granite ou porphyre est assez fréquent, et sert avec les autres pierres aux bâtisses. L'émerill se trouve presque par toute l'île, mais surtout vers le nord est. C'est une pierre noirâtre, lourde et fort pesante et très dure. On en charge beaucoup de bateaux, qu'on transporte de Smyrne en Chrétiote, où étant réduit avec beaucoup de peine en poudre, il sert à polir les armes et les glaces et à faire des bouteilles de verre noir. Il y a quelques montagnes, qui sont presque toutes d'une pierre friable, percée de paillettes, rouges ou blanches, quelques uns ont cru qu'on en pouvait tirer de l'or ou de l'argent, mais ils y ont perdu leurs peines. Ces paillettes ne servent qu'à faire de la poudre et mettre sur l'écriture. Cette pierre est appelée curmochrisos, qui veut dire sable d'or. A la montagne de Coronos on trouve du tuf blanc et du noir. Ce dernier sert à quelques femmes, qui en font de grandes moules, qui elles se mettent aux deux tempes. On trouve aussi dans quelques endroits des erdoises, mais qu'on n'emploie à rien. Pour faire de la chaux, on se sert souvent du marbre, mais quand on peut, on lui préfère des certaines pierres, qui rendent la chaux meilleures. M^{re} Tournefort, savant naturaliste, en parcourant Noixie, et en avoir découvert des mines d'argent ou même d'or, à moins d'un quart de lieue de la ville. J'en eus la curiosité de ramasser quelques pierres à cet endroit et après les avoir bien pilées et lavées, j'en eus tiré un sable blanc comme de l'argent, mais n'ayant pu le fondre, je l'en néglige. D'autres ont poussé des recherches plus loin, et on en a envoyé différentes de ces pierres à des connaisseurs à Constantinople, qui prétendent de n'en avoir tiré aucun métal. Sa grande quantité d'émerill me fait croire que du moins il y en a à Noixie du fer. Il y a

X

Il y a peu d'oiseaux particuliers dans l'île. Il y en a cependant des oiseaux, qui sont à peu près aussi grands que des corbeaux, dont ils imitent parfaitement la voix, mais dont le bec est un peu plus long et plus mince, un peu courbé, tant rouge de même que les pieds, les cris ressemblent à celui des couilles, et on les mange. Les chouettes sont en quantité et étourdissent par leurs cris en été pendant les nuits. De grands

76
X nautours aussi que quelques oiseaux habitent les lieux escarpés de la montagne de Jupiter, de Coronos, et Vauari. On prétend qu'ils sentent l'odeur des cardoures de plus loin d'une lieue et s'y rouassent, si le lieu est écarté et que les chiens ne les préviennent pas. Les oiseaux de proie ne manquent pas et font de jolies rivières en compagnie parmi les volatiles. Les corneilles, qui sont ici stables en sont dans les vignes et champs. Les petits oiseaux sont comme partout des ~~chardonnets~~ chardonnets, des linotes, et toutes les alouettes sont nées et n'ont point de ramage. En général il semble que les oiseaux ici sont comme muets, et l'air ne retentit pas si agréablement de leur chant. Il y a deux sortes de merles de ~~noirs~~ grisâtres et de celles et un bon noir, mais qui n'a pas ce chant mélodique, qui anime autre part les forêts. Il y a aussi quelques petites grives. Sans leur saison les bécasses, les canards sauvages, les pluviers dorés, les tourterelles et quelques pigeons ramiers fournissent bien à la table. Les perdrix rouges qui ne quittent jamais le pouls avec les lièvres et les lapins font la venaison ordinaire. Les rossignols réjouissent avec leur chant les environs des ruisseaux mais pour peu de temps.

X Les ruisseaux ne donnent point d'autres poissons que des anguilles. On les pêche en été, lorsque les eaux les basses et les ruisseaux presque à sec. Car il y en a peu qui coulent jusqu'à la mer. La plus part cependant se perdent dans les sables avant et s'y arrivent. On coupe dans l'eau une espèce de ~~stéthure~~ stéthure par morceau. Un suc blanc qui en sort oblige, comme autre part le poisson à chercher le rivoire, où on le prend, et comme cette pêche se réitère tous les ans, les anguilles n'ont pas le temps de devenir bien grandes, si ce n'est quelquefois dans les groupes creusés par la chute des torrents d'orage, ou dans les réservoirs. Cette pêche deviendrait bientôt épuiser l'espèce de ces poissons. Elle est cependant toujours assez abondante, mais on dit qu'il en sort des sources avec l'eau des peloton et petites anguilles entrelacées, qui se répandaient dans le ruisseau. Ainsi, il faudrait dire que ce poisson se multiplie beaucoup dans les réservoirs, et les petites s'échappent pour aller peupler les ruisseaux. On trouve encore dans ces ruisseaux une espèce d'écrivisse, plus larges que longues, puisqu'elles n'ont qu'une petite queue repliée sous le ventre, leur couleur est brune-noireâtre, et elles ne marchent que de côté en lieu que les écrivisses vont en roulant.

Elles sont comme celles ci ~~deux~~ ^{deux} grandes serres
quatre pieds de chaque côté. On prétend que ces ani- 76
maux ont une prévoyance des orages, qui grossissent
furieusement les ruisseaux et roulent de grandes
pierres, qui pourroient les écraser. C'est pourquoi,
ils se retirent sur les montagnes, où on en a
souvent trouvé.

Le mer fournit en abondance des poissons et des
coquillages. Cependant si on n'apporte point de
ele elephors de poisson sec et salé, nous serions con-
traints souvent pendant le carême à vivre d'her-
bage, puisqu' au ce temps on ne mange ici ni
oeufs ni laitage.

Les insectes du pays sont beaucoup de vipères,
qui pendant les chaleurs de l'été se trouvent sou-
vent en campagne. Il n'est rare qu'elles mordent
quelqu'un, mais le poison n'est pas si pressant
qu'il ne donne le temps d'y remédier. Il y a
et d'autres serpents au ^{pointes} ~~collembiers~~ de terre et d'eau.
Ces-ci sont plus craints que les autres, peut être qu'
ils sont plus venimeux. Il y a aussi de ces serpents,
qu'on prétend d'être aveugles et d'autres qui ne sont
guerre plus longs qu'un doigt, mais qu'on prétend
être les plus dangereux.

Malgré tout d'insectes, il est bien rare qu'on entende
parler d'un cas funeste. Les lézards sont de plusieurs espèces
entre les communs connus par tout il y en a de la même
figure, quoique un peu plus ronds, mais qui ont plus
d'un pied et long. On les appelle ici crocodiles. Il y en
a quantité. Ils craignent l'homme et se sauvent bien
vite. D'autres sont plus courts, mais plus larges du
corps, et une couleur noirâtre et figure hideuse, qu'
on appelle geôleux, puisqu'ils paroissent avoir
la gale. Je ne crois pas qu'ils fassent du mal. Il y
a plus d'autres petits que les ordinaires et un
peu plus plats, qui se trouvent dans les maisons et
vivent de mouches ou d'araignes. On en trouve
aussi en campagne sous les pierres, mais de
couleur noire. Les scolopaches sont fréquentes et très
grandes. Elles ont quelquefois l'épaisseur d'un
petit doigt et la longueur d'un demi pied.
Elles ont quelque poison, mais je ne crains pas
mortel. Les araignes sont en quantité et de
plusieurs espèces. Il y en a, qui ne font point
de filet et surprennent les mouches en courant.
Il y en a des grosses, qui font leur repaire dans
la terre. Je ne sois pas si ce sont des tarantules,
puisque on prétend qu'ils s'en trouvent ici.

Si cela est elles seraient assez fréquentes. Les fourmis se trouvent partout en ce pays. Les cigales étourdissent par leurs cris pendant quelque temps de l'été. Les vers à soie ont aussi leur temps et se trouvent partout dans les haies.

Les denrées, qui sortent de Naxos sont de la soie sans comparaison, moins qu'ils n'en pourraient sortir. Le climat est très propre pour les vers à soie, les mûriers communs et qu'on pourrait multiplier autant qu'on voudrait. Le lin se sème pour de gros draps, le poil des chèvres pour des corolles, et le lin pour toile. Les oranges, limons et cédrats, croissent ordinairement pour un sept à huit bâtiments, qui en promettent chacun deux ou trois cent mille. L'huile fournit presque toutes les îles voisines. Si on s'appliquait à multiplier cette plante, on pourrait charger des bâtiments. On envoie encore à l'étranger de l'orge du blé, c'est à dire des chevaux, des moutons, et beaucoup de moutons et quelques boeufs. Les oignons vont en quantité à Syracuse, beaucoup de bon fromage à Constantinople et ailleurs. Du bois à brûler, autre ce qu'on emporte de l'île de Mycone et encore plus de l'île de Santorin, on charge des bâtiments pour Alexandrie. Les bateaux de sel d'autres charges d'émeri, de saffran et du miel etc.

Les Vestiges d'Antiquité.

Le premier objet qui frappe les yeux, en arrivant à Naxos, est une grande porte de marbre, située sur une petite colline, qui s'élève au milieu de la mer à peu de pas de la ville, qui étend une pointe de son terrain vers cette petite île, qui n'a guère qu'une centaine de pas géométriques de circuit. Cette porte consiste en trois pièces seules de marbre blanc, dont deux font les portaux et la troisième traverse de dessus. Il faut trois hommes pour embrasser un de ces portaux, qui ont chacun environ dix neuf pieds de roi de hauteur. Le travers est à proportion. Ce portail paraît avoir été travaillé, mais le temps et les orages l'ont rongé. Il semble que cette porte devait donner à l'entrée du temple, de côté de la ville. C'était le contraire. Elle était de côté opposé, vers l'ouest. Le temple n'aurait pas non plus la grandeur de cette porte. Le fossé, d'où on a tiré les marbres, qui faisaient les fondements de tout le temple, montre l'entière dimension. Il avait de longueur 78 pieds, de largeur 48. L'ouverture de la porte 11 pieds, 8 pouces. Ce temple était consacré à Bacchus, divinité chérie de Naxiotes. Cette petite île, qu'on appelle « Palatier » peut être des palais, qui y était autrefois, mais dont il ne paraît plus rien, semble avoir été jointe à la grande île

78
par un pont, par le quel l'aqueduc, selon la tradition, y
existait. Cet aqueduc était un morceau digne des
bons temps de Naxos. La ville n'avait point d'eau
douce. Ce canal y conduisait deux ruisseaux réunis
depuis leur cours à deux lieues de la ville de leur source
en suivant les détours des montagnes pour maintenir
le penchant nécessaire au cours libre de l'eau. Ce
canal était une muraille d'environ trois pieds d'hauteur
et autant d'épaisseur, si bien cimentée, qu'après des
milliers d'années, malgré qu'on en ait détruite
une bonne partie, il en reste encore beaucoup de
morceaux considérables. L'eau coulait par dessus
à découvert pour servir aux paysans.

A peu de distance de la Cathédrale grecque ou bourg
est une bâtisse carrée de la hauteur de huit à dix
pieds, à la quelle on monte par un escalier de pierre.
Au dessus, tout autour, sont des bancs aussi de pierres ad-
ossés d'une petite muraille. Dans ces bancs sont deux ouver-
tures, par les quelles on tire de l'eau d'un grand réservoir.
On appelle cela les bains de Diane (ou l'appelle aussi
la fontaine d'Ariadne). Cela paraît antique, mais je ne
comprends pas l'usage, au quel cela était destiné. Si
ce n'est qu'il servit d'écureuil, comme à présent à laver
les linges. Quoique l'eau était saumâtre ne prend pas
bien le savon. Cela est aux environs au bord de la mer,
selon la tradition du pays, qu'Ariadne fut abandonnée
par Thésée. Avant de quitter la ville, on peut encore re-
marquer les restes de l'arsenal, que les Chevaliers de
St Jean avaient bâti sur le port pour la remise de leur
galères. Il ne reste que quelques vestiges de murailles avec
l'église assez complète de Saint Satoin l'Hermite qui
leur était propre. A l'autre extrémité de la ville, vers
la campagne touchant à l'église latine de St Barthélemy,
il y a encore quelques restes d'un pavé de petites ca-
lons, bien cimentés, où on dit que les Chevaliers s'exer-
çaient à faire des armes. Je ne parle pas du palais
ruiné des Ducs au milieu du Château, puisque j'en
ai parlé ci-dessus. A une bonne demi lieue vers
l'est, au dessus du monastère des Religieuses Grecques
sur le sommet de la montagne, qui s'étend assez loin
jusqu'à la porte d'un pistolet, il y a des restes de
fondements et beaucoup de ruines, qui font encore
qu'il y avait quelque château, mais il n'y a aucun
signe, qui puisse faire supposer le temps, au quel il a
été bâti. On appelle ces ruines sur le pays "Kyllocastron"
château de bois. Les ruines cependant font voir, qu'il
était bâti de pierres, il était planté dans un endroit
de difficile accès, et présente une vue très étendue sur
la mer, et les îles voisines. Environ trois lieues et demi
vers le sud-est, sont, sur une montagne escarpée, les
restes d'une ancienne ville, nommée "Polirion", qui
occupe toute la longueur du sommet de la montagne,
avec peu de largeur. Vers le nord, par où la montagne

est moins rude, était la porte peut-être unique de la ville
régime d'un bon boulevard, bien bâtie et presque entière. 79
Les ruines semblent indiquer de l'antiquité, mais qui
ne remontent que jusqu'au commencement de l'ère
chrétienne, puisque les restes des églises, qu'on y voit
sont entièrement de façon grecque, il y en a plus
plusieurs citernes pour recevoir les eaux de la pluie
dont le fond est encore sous domage. Outre ce boulevard
la situation pourrait avoir fait toute la sûreté de cette ville.

A l'est et sud est à peu près de trois lieues de la ville
sur le chemin de Drymalie, sur le haut d'une montagne
sont les ruines d'Apamocastro, ou Chateau d'en haut.
Cet établissement paraît avoir été fait vers la fin du
quatrième siècle, lors que l'armée navale de Bayas
en 1390 prit Negropont, ruina Chio, et ravagea les
autres îles. (Selon le P. Souger ce chateau a été bâti
pour Marc Samuel, et pour tout autre motif.)

Les habitants de la ville sur le bord de la mer, ne pou-
vant résister à un si formidable ennemi, se transportèrent
avec leurs meilleurs effets sur cette montagne. Les Latins
meîtres du pays s'établirent avec leur duc sur le sommet.
Les Grecs haïrent le bourg y touchant, le tout était assez
bien fortifié, par sa situation et par de bonnes murailles.
Près de l'unique porte, vers l'est était une grosse tour
ronde avec des embrasures, ce que montre que la poudre
était déjà en usage. Le local des Latins était une citadelle
où on voit encore des églises moitié-ruinées de même que
le palais du duc. Les églises grecques de ce bourg sont enti-
-èrement et à certains jours fréquentées par les Grecs des
environs, c'est ce qui les en a conservées. Au reste, cette
situation, quoique dans un pays rude, et tout pierreux, était
assez bien choisie. Sa hauteur lui donnait un air pur
et une vue très-étendue. Ce chateau était éloigné de la mer
autaut qu'il fallait pour ne pas être exposé aux incur-
sions subites. Le voisinage du village de Potamio, à une
demi lieue de même que l'autre côté, vers l'est et sud,
est Drymalie, qui est le quartier le plus riche et plus
fréquenté de toute l'île, lui fournissait beaucoup de
ressources et d'argent.

Environ une lieue de là, vers l'ouest, est l'église de
Saint Mouras, assez simple et bien bâtie. Quelques uns
prétendent qu'elle servait de Cathédrale aux habitants
d'Apamocastro. C'est bien loin pour servir aux assem-
blées de religion fréquentes. Elle est, du reste, dans un
désert n'y ayant dans le voisinage que la maison
de campagne de l'archevêque Latin, qui y a une
belle possession, dans la quelle cette église est enclavée.
Mikri-Vigla et d'autres tours le long de la mer,
du côté de l'ouest, auront été bâties pour se garantir
des insultes et ravages des corsaires Turcs, mais je les
crois de plus ancienne date qu'Apamocastro. Les ruines
sont beaucoup plus avancées. Mikri-Vigla montre

encore quelques vestiges d'une tour bâtie part tout environnée
de sable profond, ou de la mer même. Sous d'autres
endroits elles sont si bien ruinées, qu'il n'y a plus que le
nom, qu'il soit conservé. Je les suppose donc bâties vers
831, où j'en ai parlé. A un bon quart de lieue de Makri-
Vigla, près de l'église de Saint Tryphon, j'en ai vu une
colonne de marbre entière, qui est sans doute quelque reste
d'une bâtisse considérable avec un puits, je suis porté
à croire qu'il y avait par là une petite ville. Je suis
confirmé dans cette idée par le nom, qu'on donne encore
à ces contours de Polychnion, qui signifie simplement
une petite ville. Au delà de là des monts, environ
une lieue et demie du sommet de Jupiter, vers sud-est,
est une tour presque entière, qu'on appelle Chimerton
et quelques uns appellent, je ne sais pour quelle raison,
Tour d'Achilles. Elle est ronde et environ trente pieds
de diamètre. L'intérieur, sous la muraille est près
du double en hauteur. La muraille a six à sept pieds
d'épaisseur et la petite porte, qui y donne l'entrée. Toute
la bâtisse est construite de grands quartiers de marbre, qui
se joignent si bien, qu'on n'y voit aucun vestige de ciment.
X Vers le haut la tour se rétrécit, et il paraît qu'elle
X finissait en cul de lampe renversé, mais qui est
tombée dans la tour même. Un escalier fait de longues
pierres épaisses, et fichées dans la muraille, sans
autre appui, conduit autour pour monter jusqu'
au haut. Cet escalier est grêlé dès la base jusqu'
ici, plus que l'hauteur d'un homme, le reste est entier.
Les pasteurs y grimpent. Cependant cette tour pro-
jette au milieu d'une espèce de cour, est formée de ro-
chers, ou muraille de sept à huit pieds de hauteur,
mais comme la cour est plus haute que le terrain
aux environs, ceux qui sont à la cour sont à découvert.
Ces rochers sont de marbre blanc couchés l'un sur l'
autre par feuilles bien unies. Chacun d'environ un
pied et demi d'épaisseur. C'est ce qui a fourni pour
bâtir la tour. Dans la cour au enclos il y a deux
petites églises grecques, qui peuvent y avoir été bâties
long temps après la tour. Les Grecs en font par tout
pour les caravanes, montagnards et comme ce ne sont
que de petites chapelles sans feson et sans orne-
ments, elles emportent peu de frais et souvent
de ressource aux pasteurs et aux paysans, qui
surpris par la pluie ou la nuit, s'y retirent
souvent avec leur montures, y font du feu
et y dorment que l'air s'écclaircisse. Hors de cet
enclos il y a quelques tombeaux bâtis et couverts
par des plaques de marbre, mais sans aucune
inscription. A peu de distance de Chimero, il y a

81
un puits et deux embouchures, d'où il a gagné le mont
de Sistonon ou de deux hautes. Il paraît ancien.
Il y a encore un château en ruines de côté de Galan-
clo, vers le sud-est de l'île. A six lieues de la ville
vers l'est, est l'endroit, qu'on appelle Apollon. C'est
un désert où il n'y a qu'un moulin à eau, bâti
par un Latin depuis quelques années. Il y a cepen-
dant plusieurs choses à remarquer. Il paraît clair
qu'il y avait vers la mer une ville. Les restes du quai
en deux morceaux de marbre en font foi. Le
port ne vaut rien, puisqu'il est trop ouvert et exposé
au nord-est, mais il y avait un rôle, dont il n'est
resté qu'autant qu'il en faut pour n'être pas entière-
ment ignoré. Un ruisseau se décharge dans le port
quand les vagues, poussées par les flots ne l'engloutissent
pas. Vers le nord-est du port, le terrain s'élève dès
le bord de la mer, et va en montant jusqu'à une
colline, à un quart de lieue, où il y avait un petit
château, dont les ruines en portent encore le nom.
Sous tout ce terrain on trouve de temps en temps
en fouillant des vestiges et d'antiquités. Sur tout on voit
des morceaux de marbre et des colonnes bien travaillées,
et une grande trace de débris, là où on croit qu'il
était le tombeau d'Apollon, entre ces ruines et le
petit château, que Tournefort dit avoir été bâti par
les Athéniens. A une pointe de Scie, se voit la fa-
meuse statue commencée, que les gens du pays disent
être d'Apollon cette masse énorme de marbre déta-
chée de la carrière sur le lieu même à trente trois pieds
du roi de long et six de large avec à peu près autant
d'épaisseur. Il n'y a que la tête avec une grande
barbe défectueuse, la quelle montre clairement que l'
ouvrier ne méditait rien moins qu'un Apollon,
qui était toujours représenté sans barbe. Le visage
a été gâté pour le temps, et les eaux de la pluie,
qui, comme on voit, on creusé quelques petites
rigoles sur le bloc. Un rocher de marbre uni de
hauteur de douze à quinze pieds, qui paraît
avoir fait un fondement du petit château, et une
inscription grecque, qui dit que les appartenances
du temple d'Apollon s'étendaient jusque là.
La montagne nommée à présent Celdiser, qui forme
le port d'Apollon vers l'est, s'étend du nord-est
en sud-ouest à une demi lieue, elle est du côté
du nord-est et du sud-est, absolument inaccessible
pour les précipices, qui l'entourent de ces côtés là.
Les autres côtés il y a des endroits, par où on y monte,
quoique avec bien de peine. Au défaut
des rochers, qui même vers l'ouest défendent le
sommet, il y a une muraille de pierre à sec,

mais si bien entrelacées, qu'elle subsiste encore après tant de siècles et la hauteur de quatre ou cinq pieuls. Vers le ~~souppret~~ ^{souppret} mer au nord il y a une citerne, dont les fonds et les côtes sont entiers. Le reste de la montagne ne montre aucun vestige d'habitation, si ce n'est à l'extrémité, vers le sud-ouest, où on se rend du nord toujours par une montée assez douce, où il y a un château, ou petite ville, qui occupe toute la largeur de la montagne, qui n'est la qu'une queue, et un jet de pierre, la longueur est un peu plus étendue. Ce n'est que du côté du nord, qu'on pouvait s'approcher et de ce côté-là ce château était défendu par deux tours carrées et une triple muraille se joignent les unes les autres et une petite porte pour des sorties. La porte principale, à ce qu'il paraît, est vers l'ouest, où la descente est si rude, qu'il semble que cinquante hommes, entourant ses pierres entèreraient une armée entière. Sous l'intérieur de ce château il n'y a que de tas de pierres et de briques. Surtout, après de la triple muraille, cette quantité de décombres montre qu'elle était assez haute. Bien des maisons n'ont résisté au temps, il n'y a que plusieurs citernes, qui subsistent encore, dont deux sont presque entières et si bien bâties, qu'à grands coups on n'en peut pas détacher le ciment. Je suis tenté de croire que c'était la ville que les Méléziens avaient obtenue pour les Naxiotes exilés pour le rétablissement des quels ils avaient porté la guerre à Naxie, comme nous avons dit du reste, on n'y trouve aucun renseignement. (Note du copiste: Par la description même de cette ville, paraît que ce n'est pas la ville bâtie pour les exilés, car quelle apparence, qu'on ait voulu une pareille forteresse à des gens, qui étaientocus par grèsse. Outre cela la résistance que la ville de Naxie a faite à la flotte Persane, donne à croire que ça devait être une ville de telle situation pour résister et non celle, dont on voit les vestiges près de la ville d'aujourd'hui. Nous avons parlé dans une note et dont la situation n'est rien moins qu'avantageuse pour soutenir un tel siège.)

Sur une des pointes de Corouos il y a aussi beaucoup de ruines et de décombres, ce qui montre qu'il y avait d'autres, même dans des temps bien reculés, à ce qu'il paraît quelque château ou fort. Au rest la tradition du pays prétend qu'il y avait aussi près de l'autre pointe, ce qu'il paraît vraisemblable, mais l'une et l'autre sont ruines jusqu'aux fondements.

Mémoires, Médailles etc.

Naxos avait une tête tortue, et couronnée de laurier, empreinte sur les médailles. Dapper, dans sa description de l'Archipel, croit que cette tête représente Jupiter. On voit une médaille de Septime Sévère, sur le revers de la quelle Bacchus est représenté le goblet à la main droite, et le thyse à la gauche. Pour l'égide il y a ce mot : *Naxos*, l'ange.

Depuis que les Grecs ont fait un corps considérable, les îles de l'Archipel et en Général Naxie en dépendait et parlait le grec, et auroit dû se servir de dialecte attique ayant une colonie d'Athènes, mais ce dialecte, parait en Ionie et dans les îles il recut la couronne nouvelle teinture et ne suivit pas toute la délicatesse de l'Attique. Ainsi il semble qu'on parle à Naxie l'ionien, comme Hypocrate à Cös et Hérodote en Ionie.

Historiens de Naxie.

Andriscus, historien grec, a écrit des Naxiens, c'est à dire l'histoire des habitants de l'île de Naxie. Parthenius le cite E. G. et 19. Athénée 31. Vossius de l'histoire Græc. E. 3. Aglaosthènes aussi a écrit l'histoire de Naxie, intitulée *Naxiaká*, Ératosthènes en a parlé dans son *histoire* "Calisterisme". Ces deux auteurs se sont perdus. Le P. Robert Sanger, Jésuite missionnaire à Naxie, a écrit aussi cette histoire sous le nom de Tournefort. Elle subsiste, mais il eût beaucoup de peine pour l'avoir.

Hommes illustres de Naxie.

Démocrite, sans être souverain de Naxie, mais seulement le plus accédité des citoyens, a envoyé quatre galères à la flotte des Grecs, qui battirent les Persans à Salamine. Byzes ou Byzas surnom Démocrite comme chef des Naxiens sans titre, inventa le moyen de tailler le marbre, et d'en faire de tuiles pour couvrir les temples et autres beaux édifices et des tables polies. Il vivait avant la 55 Olympiade. Criton de Naxos était un mathématicien. Suidas s'en fait mention.

X Léonidas de l'île de Naxie sans doute, pour avoir remporté le prix olympiques fut mis en bronze aux dépens de Psophidiens peuple de l'Arcadie.

(Pausanias, in Eliacis, sans dire l'Olympiade)

Moréri parle d'un ancien auteur grec Eudème de Naxie, mais il ne dit pas si, par Naxe, il faut entendre l'île Cyclades, ou la ville de Naxe.

A peu de personnages renommés, nous pouvons joindre les archevêques Latins, qui, après la prise de Rhodes par les Turcs, furent déclarés métropolitains.

(1) Brsson: Antiquité de Marseille. Plaque 3.

de l'Archipel, comme l'étaient autrefois ceux de Rhodes, car des évêques Latins antérieurs, qui dans le commencement du treizième siècle, y avaient été établis, je ne trouve aucune mention. Rhodes fut prise par Soliman l'an 1520. Le premier archevêque Latin est donc :

- 1) Jacques Copps.
- 2) Joseph Montanaro Caux ~~archevêque~~ conventuel.
- 3) Sébastien Laccavella de Chio, de l'Ordre de St^e Domini-
nique s'est trouvé avec honneur au Concile des Trente.
- 4) Antoine Justiniani du même ordre et du même
Ordre s'est aussi trouvé au Concile des Trente.
- 5) François Pisani.
- 6) Dominique Della grammatica d'Anelros.
- 7) Denis Rendi de Chio Observantin.
- 8) Ange Goggiadini de Naxie.
- 9) Sébastien Querini de Candie.
- 10) Raphaël Schiottini de Chio.
- 11) Barthélemy Pola de Syra.
- 12) Pierre Martyr Justiniani de Chio de l'Ordre de
St^e Dominique.
- 13) Antoine Justiniani de Naxie.
- 14) Jean François Bossi de Milan conventuel.
- 15) Antoine Marturi de Troute Observantin.
- 16) Pierre Martyr de Stophani, de Chio, Dominicain.
- 17) Jean Baptiste Crispi de Naxie (1790).
- 18) Godefrai de Saporte, d'Amiens, Capucin (!)
- (1) 19) Vincent Coressi de Chio.
- 20) Andree Veggetti de Chio.
- 21) Nicolas Caneloni de Corfou.
- 22) Dominique Castelli de Syracuse, Dominicain.
- 23) François Cucullo de Syra.
- 24) Laurent Bergeretti de Piémont, Franciscain.
- 25) Joseph Luffino, de Rome.
- 26) Gerardo, de ~~Troute~~ ~~de~~ ~~Roma~~
- 27) Philippe Carricasselli de 4.
- 28) Leonard Brindesi, de Syra.

Seigneurs de Naxie

- 1) Marc Samudo en 1212 duc de Naxie et premier
de l'empire. (1207)
- 2) Ange Samudo, son fils. (1220)
- 3) Marc Samudo. (1244)
- 4) Guillaume Samudo. (1263)
- 5) Nicolas Samudo mort sans enfants. (1283)
- 6) Jean Samudo son frère.
- 7) Jean Dellacarcere, gendre du précédent sa femme
Florence.
- 8) Nicolas Samudo épousa la même héritière en
secondes noces.
- 9) Nicolo Dellacarcere, fils de Florence du premier
lit. Celui-ci fut assassiné en trahison par
- 10) François Crispi, sans qu'il eut d'enfants, qui
s'enfuyait du duché.
- 11) Jacques Crispi, mort sans enfants.
- 12) Jean Crispi son frère.

- 13) ~~Jacques~~ Crispi, fils du précédent.
- 14) Jean (Jacques) Crispi, fils du précédent (Jacques)
- 15) Guillaume Crispi, seigneur de Nempfi, usurpe le duché, après la mort de son neveu en préjudice d'Andrienne Crispi, femme de Soumaripa Soumaripa, seigneur d'Andros.
- 16) François Crispi, seigneur de Suda et de Sautoria, après Guillaume son oncle.
- 17) Jacques Crispi, fils de François. (1481)
- 18) Jean Crispi, père de Jacques. (1487)
- 19) François Crispi, fils du précédent. (1570)
- 20) Jean Crispi, fils de François, s'accorde avec le seigneur d'Andros.
- 21) Jacques Crispi, mort sans enfants.
- 22) Jean Crispi dernier duc.

Anciennes Familles nobles de Naxos

- 1) Samudo, originaire de Venise. +. +.
- 2) Crispi, originaire d'Espagne. +
- 3) Soumaripa, descendant des marquis de Soumaripa en Languedoc, venue de Vérone et Naxos.
- 4) Justiniani de Gênes. +. +.
- 5) Barozzi, venant de Candie, originaire de Venise, et des fondateurs de cette ville.
- 6) Grimaldi, de Gênes. +
- 7) Lorelano, de Venise, seigneur d'Antiparos. +. +.
- 8) Cocco de Venise.
- 9) Basegio de Venise. +
- 10) Girardi de Venise.
- 11) Malatesta de Venise. +. +.
- 12) Sporza Castrie, de Venise. +
- 13) Coronelli d'Espagne. +

(1) Quelques unes de ces familles conservèrent toujours leur nationalité, ou la protection des Puissances européennes, qu'elles ont servi avec honneur, sans se déclarer jennais Turcs, ou sujets de la Porte Ottomane.

(2) Les familles, qui porte deux croix sont éteintes avant

1840. Les familles, qui portent une seule croix sont éteintes après 1870.

Gouvernement de Naxos

Dans les anciens temps, ce temps, cette île, était presque toujours soumise aux Athéniens, et habitée en bonne partie par des colons, envoyés d'Athènes, on ne peut donc dire que le gouvernement aurait été le même sous le chef-lieu et dans les colonies, c'est-à-dire démocratique, où le peuple, dirigé par les orateurs décidait de tout. Il y avait cependant de temps en temps des personnages,

qui par leurs talens domineient, comme Périclès à Athènes,
Démocrite à Naxie, qui malgré le peuple, envoia quatre
gallères au secours de la flotte des Grecs à Salamine. Quand
l'île étoit sujette aux Spartiates, il y avoit un héra-
ste, ou gouverneur, qui avec le conseil des dix notables de
l'île présidoit à toutes les affaires. Les Empereurs de
Constantinople lui envoient aussi des gouverneurs, qui
depuis le temps de Constance dépendoient du préfet de
Constantinople. Quand les Vénitiens s'emparèrent des
îles, au commencement du treizième siècle Marc
Veneto fut nommé Duc de l'Archipel et prince de l'Em-
pire. Les états, où il regnoit en souverain, étoient, outre
Naxie, les îles de 1) Milo, 2) Antioche, 3) Poliscandros, 4) Santorin,
5) Siphanto 6) Namphi 7) Poros, 8) et 9) Antiparos. Mais
ces états furent peu à peu démembrés, en donnant à
des princes, en échange, ou dot quelque une de ces îles,
de manière qu'à la fin le Duc ne possédait plus que
Naxie. Les Grecs eurent secoué le joug du Duc et des
Latins, il fallut se soumettre aux Turcs, qui les recut
à composition, en leur permettant leurs usages et
coutumes, selon les quels ils seraient jugés. Les juges
Turcs ne pouvoient rien faire sans l'avis et le con-
sentement des primats du pays. Le pays est partagé
en trois communautés: celle des Latins dans le Château,
celle des bourgeois ou Grecs du Bourg et celle des paysans,
dans les villages. Les paysans, aussi Grecs, qui font
plus de trois quarts des habitants de toute l'île, mais
qui possèdent moins en bonnes terres, paient la mai-
tié des impôts, les Latins, peu en nombre, 300, mais ayant
de grands terrains, et ceux du Bourg paient chacun un
quart. Les villages ont un chef de leur milieu, qui glo-
rifie en petit tyran et les dépouille à son gré. Les La-
tins nomment de leurs deux syndics, qui sont comme
chefs de leur communauté. Chez les Grecs du Bourg
dominent les plus notables, mais en général, c'est une
maie emarchie sans pouvoir législatif ou exécutif,
et où le plus fort donne la loi. Quand il y a un
Agai, ou Gouverneur Turc, sur le pays, ou du moins
un Cadi ou juge, la crainte des coups et des armées
retient un peu les plus imprudens, mais cet Agai,
au lieu de la dixième partie des fruits de la terre
selon les capitulations, prend la cinquième partie
et par ces exactions emporte tout l'argent du pays.
C'est pourquoi les Naxiotes aiment encore mieux don-
ner par an au Grand Seigneur seize jusqu'à vingt
mille écus pour faire leur récolte en liberté et n'avoir
point d'Agai, qui les dépouille. Outre cela, quand le
Capitän-Pascha vient tous les trois ans faire la visite
des îles, qui sont son département, il faut compter en
lui et à sa suite 5976 écus et de plus 60 bœufs, 60 moutons

87
tout et boîtes, de fromages, sans compter les bois à brûler, et
et autres frais. Les moindres du temps que cette flotte à
~~Trio~~ Trio, port de Paros, Naxos doit nourrir le Siro-
man de Capitaine Paschia avec sa nombreuse fa-
mille, ce qui dure environ un mois. La forme des
jugements, exercés par ces Cœlis Turcs, et les plus in-
informes, ou pourroit même dire, la plus informe
qui puisse être. Il n'y a point d'avocats. Chacun
plaide sa cause et l'intérêt propre le rend assez
éloquent. Mais comme le Cœli ne peut juger sans
les notables du pays, chacun tâche à les prévaloir
en sa faveur, mais enfin la balance ne penche que
du côté de celui, qui donne le plus ou juge. Mais
ainsi cette sentence ne vaut qu'autant que ce juge
est sur le pays, ce qui n'est guère que pour un
an. Venant un autre, c'est à recommencer ce qui
ruine les gens du pays. Les frais sont toujours
qui s'emporte, ainsi des malheureux, qui ne re-
courent à la justice, que pour faire tort à leur
partie, sont toujours bien recus, sans qu'ils aient
courage de droit et l'autre partie doit payer
au Cœli le dia pour cent de l'estime du pro-
cès qu'on ait intenté. Du reste ce juge ne peut
condamner qu'à des amendes, prison, coups de
bâton pour ne s'en racheter avec l'argent. Si
le crime est considérable, on remet quelque fois
le coupable à un Bey, commençant d'une ga-
lère, qui après quelque temps oblige la Com-
munité à racheter ce coupable à force d'argent,
prétendant qu'il a été assez puni.

Les impôts sont repartis à proportion des biens
fonds, que chacun possède et qui sont tous estimés.
Ceux qui n'ont point de biens fonds, et vivent de
leur industrie, ne sont point exempts des impôts,
mais taxés à peu près à proportion de leur profit.
Ainsi tous les étrangers sont recus et s'établir dans
l'île, sous cette condition que de se soumettre à
la taxe générale et aux capitulations.

Usages.

L'usage de bâtir est à l'antique, c'est à dire que
les maisons sont couvertes d'une terrasse plane tant
soit peu penchant pour faire couler les eaux. En
Italie on fait souvent les toits de bous ciment, avec
de la chaux, de l'huile et de la terre glaise cuite,
concassée, bien menue. Ici on n'y a que de la terre
grasse, comme on voyoit encore, du temps de Vi-
truve les toits d'Aréopage à Athènes, mais comme

les eaux des pluies emportent toujours beaucoup de cette terre
il faut tous les ans, avant la saison des pluies la re-
planter par de nouvelles terres. Sous celui l'eau perce par-
tout, soit pourrir les treves, qui soutiennent les toits
les quelles enfin manquant entraînent la ruine des
maisons, ce qui n'est pas rare chez les pauvres. Toutes
les églises sont en voûte, où l'eau s'arrête moins et
écroule rarement, mais dans les villages, où le frais
est plus sensible et gâte le ciment, on y joint par
dessus des plaques de pierres assez épaisses et lourdes,
ayant abandonné l'usage de scier le marbre en plaques
plus minces, comme l'eût autre fois inventé
Byzas sur le pays.

Les mariages ont de particulier que les biens de la
femme ne se confondent jamais avec ceux du mari.
Celui-ci en a la régie, et l'usage des fruits pour le
ménage de la famille, mais il ne peut pas en dis-
poser en les alienant, sans le consentement de son
épouse comme unique maîtresse et propriétaire. S'il
y a des enfants mâles et femelles, le père
n'en dote du sien que les garçons, et la mère les filles,
et comme on est fort intéressé ici de maintenir la
famille dans un certain éclat, et en bon point, les
biens du père d'une côté et ceux de la mère d'une
autre sont une espèce de majorat destinés ceux-ci
à l'éducation des garçons, ceux-là à l'éducation des filles,
de manière qu'il reste très peu pour les puînés.
Les garçons sont aussi obligés de se faire ecclésiastiques,
dans l'espérance d'avoir un canonicat ou des bé-
néfices, à quoi leurs oncles ont eu soin de pourvoir
ou de leur s'employer à Constantinople ou en Turquie
pour gagner les moyens de vivre ce qui réussit à
quelques uns assez bien. Une des caissettes étant entre
les mains d'une jeune personne et appelée religieuse,
sans en avoir que l'habit. Elle restait dans la famille
en faisant à peu près les fonctions de servante, mais
les filles n'ont ni vœux ni règles Rome a trouvé
à propos de défendre, de ne pas porter cet habit. Cette
répartition, si inégale de biens, paternels, ou maternels a
donné souvent l'occasion à des procès fâcheux. Les ca-
dets ou caissettes peut-être, mieux traités recourent à
la justice turque, & selon la quelle, les enfants doivent
être protégés parité avec égalité.

La manière de labourer est aussi bien différente de celle
qui est en usage dans nos pays. La terre, étant meuble, et
legère, se contente de peu de façons. Arrivé tout récemment
dans ce pays, j'étais bien étonné de rencontrer des paysans
qui, assis sur un âne, portaient la charrue sur une queue

89
avec le joug et chassaient devant eux deux petits bœufs, ou
vaches pour aller labourer. Toute cette charrue n'est qu'une
perche de bon bois, comme de chêne vert, armée en bout d'un
petit soc, qui n'a guère qu'un pas de longueur et quatre
pouce de largeur, sans contre, avec une seule marche, et
sans noir, aussi des filles et de petits garçons subsistent de
ce travail. Le joug n'est pas attaché aux cornes des bœufs
mais simplement appuyé de ses épaules. Les laboureurs
de nos pays seraient encore plus étonnés que moi s'ils
voyaient jeter la semence sur des terrains en friche, la
quelle ~~on~~ couvrent après avec un léger barbeau, et sans
autre façon ou recueille des moissons abondantes. Il
est vrai que la terre n'était jamais en repos, mais
semée tous les ans en blé ou en légumes, avant
de semer ceux-ci, on donne aux champs deux labours
un peu plus profonds et le troisième en les sement
et après les avoir recueillis on sème hardiment deux
cannées de suite le même champs de blé avec un seul
labour et souvent la seconde année est la plus abondante.
Les légumes ordinaires sont des fèves plus petites que
ceux de nos pays. Ceux-ci ne les sème qu'en été, de l'eau
courante, pour les arroser, ceux de nos pays ne se sème
qu'en plein champs. Quand on a plus de pluie, près
la maison de l'orge, ou que le terrain a assez d'humidité,
pour être labouré, on y sème encore de ces fèves
et on en a deux récoltes sur le même terrain. Les autres légumes
usités sont de fèves, et des pois ~~et des lentilles~~ ^{chiches crues},
~~mais~~ rarement des lentilles. Le lin se sème avant l'hiver
pour profiter des pluies de la saison, ou en été, où il y a
de l'eau courante pour l'arroser. Quand on a de l'eau
à sa disposition, on plante beaucoup d'oignons, dont
on envoie une grande quantité hors du pays.

Le coton est aussi une semence de repos pour les champs.
Cette plante est ici annuelle comme en beaucoup d'autres
endroits, en lieu qu'en Tentorian, où la laisse en terre et
en la taillant comme la vigne, elle s'égale en durée.

La moisson, qui se fait de bonne heure, puisque j'en
vue une fois des épis en la mi-janvier, ne se bat pas
en coups de fléau pour l'agrandir, mais se foule aux
pieds des bœufs, quand elle est bien desséchée, pour les grandes
chaleurs, sur une aire dans le champ même, et l'aurait
le mieux exposé au vent. La paille, qui par ce mouvement
se brise assez mince, se conserve, et est l'unique nourriture
pour les bœufs, chevaux, ânes et mulets pendant tout
l'hiver. La graine est jetée en l'air pour être nettoyée
par le vent, mais comme le sol est de terre, il reste
toujours quelque ordures, et de petites pierres mêlées avec
le grain, ce qui coûte beaucoup de peine à tirer avant
de la donner aux moulins, pour conserver le grain des
charmeaux, on le porte du champ dans une fosse,
qu'on recouvre d'abord de paille, puis de la terre tirée

90
de la fosse, ou il reste jusqu'à près les chaleurs, alors
on le défosse, et le porte au magasin. A Spoutorin, on le
met le froment dans le four, où, étant bien desséché,
les charbonniers ne peuvent y mordre.
La culture de la vigne est aussi bien différente de
celle, qui est en ~~un~~ usage dans le Palatinat du Rhin en
Alsace, Franche-Comté, Bourgogne etc. Toutes les sauches
sont couchées par terre, et il suivent deux cloumages.
L'un que les sauches, se traînant sur la terre, jusqu'à
et trois ou quatre ~~pièces~~ pas, occupent beaucoup de
terrain et ne sont abondants que quelques épisins
et l'extrémité, l'autre est, que ces épisins, étant cou-
chés par terre beaucoup pourrissent par les rosées
ou exhalaisons de la terre, et autres sont brûlés par
le soleil ardent, qui enflamme la terre. Aussi on pré-
viendrait ces deux cloumages facilement en plantant
la vigne droite, ce qui donnerait dix fois plus de saps
et de vin. Mais les vigneron, qui ne savent que leur
coutume inventée par les paresseux n'écourent rien,
prétendant que la vigne et le raisin souffriraient trop
des vents. Il est inutile de leur rapporter l'exemple des
autres îles, qui par ce moyen font de riches vendanges,
et que la première ligne couvrirait les autres. Le
troisième cloumage est que les vignes se labourent avec
la charrue, et ont le soc emporté, et encloumage souvent
les saps. Les ~~vides~~ vides, qui s'en suivent, servent à faire
des herbes pour nourrir les animaux de ces vigneron
incolents. J'avais planté une petite vigne de moyenne
hauteur pour être moins exposée aux grands vents,
et pour épargner les échelles, mais lorsqu'elle commen-
ça à rendre du fruit, les successeurs (~~ce~~ ce sont
les prêtres de la Mission des Lazaristes, qui ont pris la place
des Jésuites) ont trouvé à propos de la planter en Olivier.
Ils en ont planté et une autre part, qui a bien réussi.
Le raisin ne se foule pas dans la maison du proprié-
taire, mais presque chaque vigne et son fouloir. C'est une
maison bien maçonnée, dont le tour est élevé de trois
et quatre pieds. Le pavé est penchant pour que le vin
s'écoule plus facilement dans un autre petit ~~excavé~~
plus profond en terre, que les bords puissent tout soit
peu, d'où on puise pour remplir les autres, que les cinq
portent au moine du propriétaire. Le pressoir
pour tirer le petit vin ~~est une machine à la française~~
est petit et portatif. On l'âne avec un ou deux hommes,
emportent toutes les pièces d'une vigne et l'autre.
Ces deux hommes sont obligés de faire le pressoir
et sont payés du même petit vin, à mesure de
la quantité qu'ils en tirent. Ils font aussi une bonne
provision de vin, qui n'est guère différent du pre-
mier vin. Les restes du raisin bien pressé, on tite
encore par l'alem hic une mauvaise eau de vie,

97
que le fermier est obligée de tirer et d'en donner une partie
au maître de la vigne. Les paysans la boivent pendant
l'hiver. On ne trouve pas jamaïs le vin ici. On prétend
même que si on le tirait de sa lie, il se gâterait, ce qui
pourrait être vrai, quand le vin serait déjà en mau-
vaise disposition, car je crois que pendant qu'il est frais,
il serait nécessaire de le tirer de sa lie.

Les écuries ne sont point communes dans ce pays. Ainsi tous
les animaux sont exposés jour et nuit à toutes les injures
de l'air. On trouve souvent des meisons dans les
champs, mais ce n'est que pour y garder la paille, dont
on donne quelquefois aux chevaux. Une haie pour être pendant
la nuit un peu à l'abri des grands vents aux animaux,
qui y reçoivent la pluie, la neige et la grêle. Le jour, s'ils
ne sont pas au travail, les cherchent en errant du côté et
d'autre quelque mauvaise nourriture. Ainsi en hiver
ils en crevent plusieurs. Les messieurs ou bourgeois
qui ont des montures, les donnent à un de leur fermiers,
qui sont obligés de les conduire en ville, quand le maître
en a besoin, et à son retour à venir les prendre, quoiqu'ils
soient souvent éloignés de la ville d'une lieue et demie.

Les pasteurs, qui suivent toujours leurs troupeaux aban-
donnent au commencement de l'hiver les haute montagnes,
où le froid et les frimats sont plus sensibles et se retirent
plus bas, où le climat est plus doux. Ils ont là une maison
où ils serrent leurs fromages. Ils y logent pendant la nuit
en hiver, en été, ils se jettent à dormir où ils se trouvent.
Leurs animaux en font autant été et hiver, car ils n'ont ja-
mais de couvert, si ce n'est qu'ils rencontrent quelque grotte.
Ces troupeaux quelque fois d'un ou de deux mille chèvres ou
brebis sont la plupart aux pasteurs, puisqu'à présent ils
vendent bien leurs moutons ou cabris et même les vieilles bre-
bis et chèvres, du même que les fromages, qui sont recher-
chés même en pays étrangers. Ils sont les plus part de leur
vie et ne vieillissent point d'animaux étrangers. Quand
ils en reçoivent, c'est comme par grâce et alors ils doivent
donner au propriétaire environ treize livres de fromage
par an, dix têtes, un agneau et un petit fromage de chèvre
à lapoque. Tout le reste de gain est pour eux, et même
que la laine et le poil des chèvres, mais il faut qu'ils répondent
toujours au nombre des animaux, et si après plusieurs
années ou le retour de leur meison, il faut qu'ils en rendent
autant qu'ils ont reçus, et laissent choisir dans leurs troupeaux
de bons animaux. Le fruit de la laine leurs femmes filent
et tissent de gros draps, dont ils s'habillent l'hiver, du
poil des chèvres ils font eux-mêmes des cordes, qui se vendent bien.

On donne aussi aux paysans des juments, de vaches ou des
ânesses moyennant d'abord une reconnaissance et ensuite
d'un écu, et alors la première poulaine, génisse ou jeune
ânesse, qui en vient est toute entière au propriétaire. Le rest
du fruit se partage par moitié avec le paysan, qui est obli-
gé de tenir ces premiers fruits gratis jusqu'à ce qu'ils soient
en âge de rendre fruit, et alors ils jouent un nouveau
contrat. Les vaches sont toujours tenues dans le voisinage,
puisque elles doivent servir à la charrue, mais les juments

et les annes dans les villages éloignés sont lochées dans les ~~déserts~~ ^{déserts} de l'île, sous entre soin de les ~~voir~~ aller voir du temps en temps de loin pour en avoir des nouvelles. Ainsi elles deviennent sauvages et il coûte bien de la peine, quand on les veut saisir. Il faut faire un grand enclos de branches et il faut beaucoup de monde, pour les y faire entrer, et les attraper avec des noeuds coulants, qu'on leur jette au col, ou aux pieds. Ces poulains sauvages ont plus de viguerie et sont plus estimés. Les juments, trouvent souvent ces déserts. Loins des eaux douces, elles vont au bord de la mer, et font avec le pied un trou dans le sable, où l'eau de la mer se ramasse un peu filtrée par le sable. Elles la boivent en renouvelant cette pratique toutes les fois qu'elles veulent boire. Les poulains ont soin de faire monter ces juments et annes par des étalons d'~~autres~~ espèces de félins pour avoir des mulots, qui, quand ils sont de belle venue, se vendent jusqu'à quatre vingt écus. Depuis environ le mois de Janvier jusqu'au fort de l'été ces pasteurs font leurs fromages, qui sont, qui sont de différentes espèces, comme ils ne font point de beurre, ils font des fromages, qui sont tout de crème et c'est celui dont on se sert, pour mettre en le rapoport sur les pâtes, dont ils se régalaient. On mange aussi ces fromages avant de les sealer, et quelquefois tout chauds et ils sont déliés aux autres, quelque séparés de la crème, sont estimés à Constantinople et autres parts. Vers le mois de Juillet, les animaux donnent peu de lait. On le ramasse et on le laisse aigrier, dont on fait les petits fromages aigres, sans séparer la crème. Ceux-ci sont regardés comme les plus sains et on les perquet quelque fois aux malades. Les pasteurs ont du reste la réputation d'être des francs-voleurs, non pas qu'ils arrêtent, ou dépouillent les passants, ou qu'ils entrent dans les maisons pour voler (ce l'a été dans l'été) mais ils se volent les uns les autres au hiver, quand il fait de gros temps de pluie, grêle et tonnerre, que les pasteurs cherchent un couvert dans quelque maison ou grotte. Les voleurs vont pendant la nuit à trois ou quatre lieues de loin et trouvent les troupeaux, comme abandonnés, ils en comptent quinze, vingt, jusqu'à trente bœufs, qu'ils mangent à leur aise, et fin qu'ils ne soient pas connus dans leur troupeaux à peu près à la manière des buccariers. La terre ne se cultive pas ici par des fermiers, obligés de rendre au propriétaire tout le fruit pour au, mais par des troupeaux, qui, dans les bons terrains, prennent pour leur semence, et peines à peu près un quart du revenu. Dans les terrains de moindre qualité, ils prennent la moitié du fruit ou encore plus. Ils paient aussi les moissonneurs et veulent, le grain en proportion de leur part. Comme chacun sème son champs de bled ou de légumes, sans se soucier de ce qu'ils font les voisins, il faut que chaque terrain soit entouré d'une fosse, qui dans la plaine sert aussi de signe pour retrouver les champs, qui étant presque des terres riveaux, avec la mer, seraient trop humides. Quelques champs et toutes les vignes ont par dessus une haie, et c'est au mois de mai, ou les maintenant, le ~~travail~~ ^{travail} ne devant à ce travail qu'une journée de corvée, comme aussi à la moisson et vendanges.

Mais ces troupeaux, pour être préférés et d'autres laboureurs, doivent donner au maître deux, trois, jusqu'à six écus annuels, un cochon, un ou deux moutons, selon le terrain, qu'on leur confie, entre les bois, jusqu'à quarante et soixante charges, et plusieurs autres corvées. Malgré les haies et fossés, les curieux abandonnés à leurs pouteries, sans garde, entrent souvent dans les terrains et ils font du dommage. Si c'est de grouzel bétail, le dommage s'estime par des experts et le maître de l'animal le paie, si c'est de chèvres, brebis ou cochons, ou les tue, et si il y a des Turcs sur le païs, un quart de la bête est pour l'Agâ, ou gouverneur, un autre quart pour le juge, le reste est pour le maître du terrain, qui prend le tout, quand c'est un cochon. Les moulins sont aussi différents de ceux de nos païs. Il y a ici une quinzaine de moulins à vent et en eau, le double de moulins à eau. Ce nombre des moulins s'exécute superflus s'ils vendraient tout de farine que les nôtres. Ceux à vent en manquent souvent surtout en été. Les moulins à eau en manquent souvent aussi dans la même saison, parce que les ruisseaux diminuent beaucoup par les chaleurs, ou jusqu'à ce qu'on détourne l'eau pour arroser les jardins. Derrière, ceux-ci sont tous petits de manière qu'un homme peut à peine presque embrasser la meule, puisque les ruisseaux ne sont pas assez forts pour tourner une grande roue à ailes ni à jardins. Je n'ai vu un semblable en Provence à ceux de ce païs. On bâtit un réservoir assez haut à fin que l'eau soit chassée par son poids avec plus de force. Ce réservoir est au haut environ cinq pieds des quatre côtés et se rétrécit dans son intérieur jusqu'à un fond, où il ne laisse à l'eau qu'une espace d'environ deux pouces de diamètre, d'où elle tombe avec une impétuosité de bœuf sur les ailes d'une petite roue, posée horizontalement. La roue peut avoir environ deux pieds de diamètre et les ailes chacune quatre pouces. Au milieu de la roue est plantée une barre ronde de fer, qui immédiatement, enchassée dans la meule, la fait tourner. Quand l'eau n'est suffisante, on creuse un ample réservoir, qu'on remplit d'eau, en y conduisant le ruisseau. Etant plein, on la lâche sur le moulin, étant vide on le bouche pour le remplir de nouveau. Ainsi le moulin travaille la moitié du temps. Le deuil de ce païs m'a fait révenir de l'étonnement, dans le quel, me jetais en lisant St Jean Chrysostome en Allemagne, les fréquentes sorties de ce Saint Orateur contre le deuil excessif. Là que quelqu'un avait rendu l'âme, on l'ornait de ses meilleurs habits et on l'étendait sur une table au milieu d'une salle. Tout autour s'arrangeaient les femmes de la maison, les parents et voisins. Une pleureuse payée et bien nourrie commençait à chanter en vers rimés de sa façon et impronptu à plaindre la perte qu'on voyait de faire en rappelant toutes les bonnes qualités du défunt. Mais comme la vaine poésie ne tardait pas à tarir sur des sujets ordinairement assez mineurs, pour intéresser toute la compagnie et leur faciliter les larmes, elle rapportait tous les riens de chacune des présentes, quelque décedés depuis longues années.

96
Alors toutes se décoiffaient et s'arrachant avec de grands cris les cheveux, les jettent par poignées sur les morts, se battaient au visage, sur la poitrine, sur les cuisses jusqu'à se montrer quelquefois et égratigner les joues avec leurs ongles. Par suite on tue tard de pas les porter les morts à l'église. Les Grecs les enterrent de suite et on pourroit dire quelquefois tout chauds. Tout le chemin retentit de cris et de pleurs, des femmes, dont les douleurs n'est rien moins que mortelles, une et qui pour ne pas répéter toujours la même chose disent souvent des choses très plates et même très ridicules. J'ai entendu de mes oreilles à Chio une veuve grecque, qui en pleine rue recommandait à sa mère morte de saluer tendrement, le mari de cette veuve, mort depuis longtemps et ce mari était Turc et cette femme morte était grecque comme sa fille. Tout le jour, qu'on emporte le défunt, se passe à jeûner pour les buffides, aux quel un parent prépare un bon souper, mais il faut bien de la peine pour leur faire prendre quelque chose. Une veuve ne se servait plus de chaise, mais s'asseyait sur un bosseau renversé, ~~de charge, mais s'asseyait~~ dans un coin le plus obscure de la chambre. Les affligés n'allaient plus à la paroisse, où on enterrent les morts pour ne pas être frappés de la vue du tourment de leur défunt pendant un an. On ne changeait point de chemise. Une partie de ces grimaces sont enfin venues en désusage à force de les leur reprocher.

La musique du pays consiste en peu de choses. Les paysans n'ont qu'une espèce de flageolet, fait d'un bout de canne de roseau, ou une corne ruse avec deux cornets de roseau dont l'un fait la basse et l'autre de son aigu, ils y joignent un tambour basque ou les corps d'une poêle ronde battue aux deux bouts de bequette. En ville les instruments sont un peu plus relevés. C'est une lyre, ou espèce de violon à trois cordes, qui ne s'appuie pas vers l'épaule, mais la joue, avec l'archet pendante à la main gauche, ordinairement accompagnée d'un cistre, qui joue les qui joue la guitare. C'est avec cela, qu'on joue les bals. Celui, qui joue de la lyre chante souvent des improvisés à sa façon, et les louange de celle pour qui est l'embouche.

Quoique l'industrie soit à Naxos et assez grands progrès depuis une trentaine d'années, il en feroit encore beaucoup davantage, avant qu'on s'en puisse vanter. Il y eût autre fois à peine une ou deux boutiques, où on pourroit trouver des choses les plus nécessaires, et présent il y en a quantité, dont quelques unes sont très bien fournies, non seulement pour les choses, dont on ne peut se passer, mais même pour le luxe, qui aussi ne s'augmente tous les jours. On commence à fréquenter la célèbre foire de Sinigaglia près d'Ancône, où il y a un grand concours de marchands de l'étranger aussi bien que de côté d'Italie, et d'une partie d'Allemagne, où ayant débité leurs denrées, ils parcourent presque toute l'Italie et rapporte de Naples, de Rome, et surtout de Venise et de Trieste et autres marchandises.

96
font par ce voyage double gain. Il y avait autrefois un très
petit jardin, où on pouvoit trouver quelque herbage, et
présent il y en a plusieurs de grande étendue, qui four-
nissent le marché tous les jours pendant pendant
toute l'année, selon la saison. On prend goût à planter
des oliviers, limoniers, figuiers et même plusieurs champs
se couvrent de concombres, des melons, et de pastèques.
Depuis la guerre, que les Russes portèrent dans l'Archipel
plusieurs personnes, hommes et femmes de Motée se sont
établis ici et travaillent en soie, en faisant différents
stoffs, de belles ceintures et plusieurs autres choses. Il y a
cependant encore bien loin jusqu'à ce, qu'on puisse
comme on le pourroit, avoir un pays riche et abondant
qui pourroit tout l'Archipel et même l'étranger,
sans avoir besoin des autres que pour des draps, des
toiles fines. Si Naxie étoit habitée de gens industrieux, elle
deviendrait un pays à comparer aux meilleures îles
de l'Amérique, excepté les mines d'or et d'argent, ce
qu'on l'Europe récompenserait par son voisinage, mais
elle n'a point de ports pour de bons bâtiments. Il y en a
plusieurs, mais pour des batteaux seulement, pas même
assez grands. Ce lui de la ville ne peut recevoir de
bâtiments plus qu'une certaine grandeur, faute
de profondeur suffisante. Quand ils en viennent ils sont
obligés de ~~tenir~~ de se tenir dehors à l'abri de la petite
île de Boeckhus, mais quand il y en a de grands
vents, ils sont en danger, surtout en hiver. A peu de
distance de la ville, le mauvais port du vivier, au
de St Georges, donne très peu de sûreté aux bâtiments
et les Sarrusins et les pirates en succèdent de Ser-
lonique, y souffrirent en grand beaucoup. A une
bonne lieue de la ville, à l'air et de l'île, il y a
derrière les salines à St Procop ... bonne rade, où
on est en sûreté contre les très
vents du Sud, jeterait à la
charge souvent du sel qui
de Saint Sothène est et
tous les vents, mais il
contient que peu et
et tous les ports de
l'île, où il n'y a
petits, comme
ordinairement
ment à de
d'Agia ser-
trop petit,
que ceux

(Recopiée
de Caisi)

